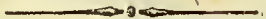


NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES VOYAGES.



Voyage autour du Monde,

PAR GEORGE ANSON.

IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

Nouvelle Bibliothèque

DES VOYAGES, *ce*

OU

CHOIX DES VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANS.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

G. ANSON.

A PARIS,

CHEZ LECOINTE, ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1850

✓
910

N937

BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL

Este volume acha-se registrado

sob número 7.134

do ano de 1946

NOTICE

SUR

GEORGE ANSON.

LE nom de George Anson est célèbre dans les fastes de la marine britannique. Né en 1697, de bonne heure son âme conçut l'amour de la gloire. Les récits des brillans faits d'armes, les victoires mémorables dont s'enorgueillit le pavillon anglais, plaisaient à son imagination. Enfant, il s'élançait déjà vers l'existence aventureuse des héros de la mer ; aussi vit-il commencer au service les premiers jours de sa jeunesse ardente. Déjà, après avoir successivement franchi tous les

grades militaires en moins de quinze années, trois fois il avait été avec les vaisseaux dont le commandement lui avait été confié à la Caroline du sud, où il bâtit une ville qui, ainsi que le pays où elle est située, porte son nom, fait un voyage tant à la côte de Guinée qu'en Amérique. Enfin, en 1739, le gouvernement anglais, regardant comme inévitable la guerre avec l'Espagne, jugea que ce qu'il y avait de mieux à faire, lorsque la rupture serait déclarée, était d'envoyer dans les mers du sud une flotte qui eût mission de ruiner le commerce, de détruire les établissemens de cette couronne. On jeta les yeux sur George Anson pour diriger cette importante et périlleuse expédition. Arrivé à Portsmouth, il reçut ordre de tout disposer pour son départ; mais son impatience, son activité eurent à souffrir pendant un an des lenteurs, des contrariétés, par suite desquelles cette expédition, d'abord méditée, conçue sur un vaste plan, se trouva réduite à cinq vaisseaux

et trois petits bâtimens portant quatorze cents hommes d'équipage. N'importe, Anson ne voyait que l'honneur du succès; et le désir de faire une campagne qui devait amener des résultats immenses pour son pays l'animait seul. Les dangers, il ne voulait les chercher que pour les braver; et, après une navigation de plus de trois années, pendant lesquelles son escadre eut à lutter contre les plus horribles tempêtes, contre des malheurs inouïs, des fléaux dévastateurs, où des périls sans cesse renaissans l'assaillirent de toutes parts, sans que le courage, la constance de son chef en fussent un instant ébranlés, le brave Anson, qui partout avait fait respecter le pavillon de son souverain, et conquis sur les ennemis d'immenses richesses (les prises s'élevèrent à un million de livres sterling), reprit la route d'Europe le 15 décembre 1745, et, six mois après, vint mouiller dans la rade de Spithead. Le roi voulut que l'or qu'il rapportait devînt le prix de sa valeur et

de celle de ses équipages. Rien de cet immense butin n'entra dans les coffres de l'état. Les récompenses, les faveurs, furent prodiguées à ces braves : Anson eut le grade de contre-amiral de *la Bleue et de la Blanche*. Deux années plus tard, en 1747, vainqueur dans son combat avec la Turquie, il obtint la pairie et le titre de vice-amiral d'Angleterre. En 1751, nommé premier lord de l'amirauté, la perte de Minorque, au commencement de la guerre, attira sur lui quelques censures; mais une enquête parlementaire fit bientôt disparaître des soupçons qui ne reposaient sur aucune preuve plausible; et, en 1758, le roi lui donna le commandement de l'escadre qui d'abord bloqua Brest, et eut ordre ensuite de protéger la descente que les Anglais firent à Saint-Malo et à Cherbourg. Enfin, en 1761, son souverain honora sa vieillesse de la plus éminente de toutes les dignités navales, celle d'amiral commandant en chef la flotte qui devait conduire la reine en Angleterre. Il mourut subite-

ment le 6 juin 1762. Anson réunissait toutes les qualités qui distinguent le véritable marin : calme, intrépide, réfléchi, rempli d'humanité, il fut le modèle du héros et du sage. Mais, incapable de la moindre dissimulation, il ne soupçonnait pas qu'on pût chercher à le tromper : sa trop grande confiance le rendit quelquefois la dupe de l'intrigue et de la friponnerie. Il ne fréquentait pas le monde, et n'avait pu étudié les hommes ; aussi on a dit de lui qu'il avait fait le tour du monde, et n'y était jamais entré.

La relation du voyage d'Anson autour du monde doit exciter un vif intérêt parmi toutes les classes, surtout par le récit des malheurs que son escadre eut à supporter pour doubler l'orangeux cap Horn, passage nouveau de l'océan Atlantique dans la mer du Sud ; par la description si attachante qu'il donne de l'île de Juan Fernandez ; enfin par les détails du combat qu'il eut à soutenir, et de la victoire que remporta le seul vais-

seau qui fût resté au hardi navigateur sur un gros gallion espagnol qui avait à bord cent cinquante hommes, et était fort de trente-six canons et de vingt-huit pierriers. Combien n'attache pas aussi le récit des souffrances qu'essuyèrent, dans une île de la côte occidentale des Patagons, où ils étaient échoués, les gens de l'équipage du *Wager*! Cette relation est recommandable aussi, sous le rapport de la science géographique, par une foule de renseignemens précieux pour les navigateurs.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DES VOYAGES.

VOYAGE ATOUR DU MONDE

EN 1740, 1741, 1742, 1743 ET 1744,

PAR G. ANSON,

COMMANDANT EN CHEF L'ESCADRE DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'équipement de l'escadre. — Incidens relatifs à cette escadre, depuis la résolution de la mettre en mer jusqu'à son départ de Sainte-Hélène.

AVANT de donner la relation des principales opérations de l'escadre commandée par M. Anson, et comme il est survenu bien des changemens dans sa destination, sa force et son équipement, durant les dix mois qui se sont écou-

lés depuis la résolution prise de la mettre en mer, jusqu'à son départ de Sainte-Hélène, il est peut-être utile de faire connaître ces changemens *.

Quand, vers la fin de l'été de l'année 1739, on prévint que la guerre avec l'Espagne était inévitable, les personnes qui étaient alors chargées de l'administration des affaires, jugèrent que la démarche la plus prudente que la nation pût faire, dès que la rupture serait déclarée, était d'attaquer cette couronne dans ses établissemens éloignés.

En conséquence, on examina plus d'un projet dans le conseil, et différentes résolutions y furent prises. On convint d'abord que George Anson, écuyer, capitaine du *Centurion*, serait nommé commandant en chef pour une de ces expéditions. Comme il était alors en course, on envoya un vaisseau, dès le commencement de septembre, à l'endroit où il croisait, pour lui ordonner de revenir avec son vaisseau à Portsmouth. Dès qu'il fut arrivé, c'est-à-dire le 10 du mois de novembre suivant, il se pré-

* C'est l'auteur du voyage, un des officiers de l'expédition, qui parle.

sent à l'amirauté. M. le chevalier Wager lui dit alors qu'on allait équiper au plus tôt deux escadres pour deux expéditions secrètes, qui auraient néanmoins quelque espèce de connexion ensemble; que lui, M. Anson, aurait le commandement de l'une, et M. Cornwall, qui depuis a perdu la vie glorieusement, en combattant pour sa patrie, celui de l'autre: que l'escadre sous les ordres de M. Anson prendrait à bord trois compagnies indépendantes, chacune de cent hommes, et le régiment d'infanterie de Bland; que ce colonel, qui devait être du voyage, commanderait les forces de terre, et qu'aussitôt que l'escadre serait prête à mettre en mer, ils partiraient, avec ordre exprès de ne toucher en aucun endroit qu'à la pointe de Java, dans les Indes orientales; qu'ils ne s'arrêteraient en cet endroit que pour faire de l'eau, et iraient de là directement à la ville de Manille, située dans Luçon, une des îles Philippines; que l'autre escadre devait être de même force que celle placée sous les ordres de M. Anson, et destinée à faire le tour du cap Horn, pour se rendre dans la mer du Sud, et y ranger la côte; enfin, qu'après avoir croisé sur les ennemis dans ces parages, et at-

taqué leurs établissemens, cette escadre reviendrait à Manille y joindre l'escadre de M. Anson, pour y procurer des rafraîchissemens aux équipages, radouber les vaisseaux, et recevoir peut-être de nouveaux ordres.

Ce projet était certainement très-bien conçu, et pouvait contribuer puissamment tant au bien public qu'à la réputation et à la fortune de ceux qui avaient été choisis pour l'exécuter; car si M. Anson était parti pour Manille au temps et de la manière indiqués par le chevalier Wager, il serait, suivant toutes les apparences, arrivé sur les lieux avant que les Espagnols y eussent reçu avis qu'ils étaient en guerre avec les Anglais, et par conséquent avant qu'ils eussent eu la moindre appréhension du danger qui les menaçait, et se fussent mis en état de recevoir l'ennemi. On peut hardiment supposer que la ville de Manille se trouvait dans une situation pareille à celle de tous les autres établissemens espagnols, lors de la déclaration de guerre, c'est-à-dire que les fortifications de leurs meilleures places étaient négligées, et, en divers endroits, tombaient en ruines, leurs canons démontés, ou rendus inutiles, faute de leurs affûts qu'on avait laissé dépérir. Leurs maga-

sins , destinés à contenir des munitions de guerre et de bouche, vides, leurs garnisons mal payées, et par cela même peu fortes, découragées, ou malintentionnées; qu'enfin la caisse royale du Pérou, qui devait seule remédier à tous ces désordres, était entièrement épuisée. On sait, par des lettres de leurs vice-rois et de leurs gouverneurs, qui ont été interceptées, que c'était là précisément l'état de Panama et des autres places espagnoles le long de la côte de la mer du Sud, près de douze mois après la déclaration de guerre; et il n'est pas présumable que la ville de Manille, éloignée d'environ la moitié de la circonférence de notre globe, ait été l'objet de l'attention et des soins du gouvernement espagnol plus que Panama, et qu'il se soit intéressé à sa conservation préférablement à celle de cette dernière place, et des autres ports importans du Pérou et du Chili, dont dépend la possession de cet immense empire. On sait même que Manille était alors incapable d'opposer une forte résistance, et qu'elle se serait probablement rendue à la seule vue de notre escadre. Pour se former une idée de quelle conséquence cette ville, et l'île dans laquelle elle est située, nous

auraient été, il faut considérer que l'air en est très-sain, qu'elle a un bon port et une excellente baie, que ses habitans sont en grand nombre, et qu'elle fait un commerce très-lucratif dans les principaux ports des Indes orientales et de la Chine, sans compter celui qu'elle a avec privilège exclusif à Acapulco, dont les retours, qui ne se font qu'en argent, sont évalués, au plus bas prix, à près de trois millions d'écus par an.

Le chevalier Wager, persuadé que l'exécution de ce projet ne pouvait être trop prompte, fit en sorte que, peu de jours après cette première conférence, c'est-à-dire le 18 de novembre, M. Anson reçût ordre prendre le commandement des vaisseaux *l'Argyle*, *le Severn*, *la Perle*, *le Wager* et *le Tryal*, chaloupe armée en guerre. Dans le même mois il reçut encore quelques autres ordres. Ceux qui regardaient l'avitaillement de l'escadre ne lui furent expédiés qu'au mois de décembre suivant. Mais M. Anson, s'étant rendu à l'amirauté au commencement de janvier, apprit que, pour des raisons que le chevalier Wager lui-même ignorait, l'expédition de Manille n'aurait point lieu. On conçoit aisément quel dut être son chagrin

de se voir privé de la direction d'une entreprise si honorable, et, à tous égards, si avantageuse, surtout après une dépense considérable qu'il avait faite, pour se pourvoir de tout ce qui pourrait lui être nécessaire dans ce voyage, qu'il prévoyait devoir être assez long. Cependant le chevalier Wager, pour le consoler un peu de ce contre-temps, l'informa que l'expédition dans la mer du Sud se ferait pourtant, et qu'il y serait employé avec son escadre, dont la première destination était changée.

En effet, le 10 de janyier M. Anson reçut la commission qui l'établissait commandant en chef de l'escadre en question, qui, à la seule différence près qu'on substitua, durant le cours des préparatifs, le *Gloucester* à la place de l'*Argyle*, fut celle avec laquelle il partit plus de huit mois après de Sainte-Hélène. Malgré le changement de destination, l'équipement de l'escadre fut continué avec autant d'activité que jamais; et l'avitaillement, ainsi que tout ce qui pouvait dépendre de M. Anson, se trouva si avancé que ce chef d'escadre compta de mettre en mer à l'instant où il recevrait ses derniers ordres, qu'il attendait de jour en jour. Enfin le 28 juin 1740, le duc de New-

castle, premier secrétaire d'état, lui remit les instructions de sa majesté, en date du 31 janvier 1736, accompagnées d'une autre instruction des seigneurs régens, en date du 19 juin 1740. Après avoir reçu ces pièces, M. Anson se rendit d'abord à Spithead, dans l'intention de partir au premier vent favorable, persuadé d'ailleurs qu'il n'aurait plus de retardemens à essayer. Car quoiqu'il sût, par les listes du monde qu'il devait prendre à bord, qu'il lui manquait trois cents matelots, qu'il n'avait pu obtenir malgré toutes ses sollicitations, le chevalier Wager lui avait dit que l'amirauté avait dépêché un ordre au chevalier Norris de lui fournir le nombre de matelots qui lui manquait, et il ne doutait pas que cet ordre ne fût exécuté. Mais arrivé à Portsmouth, il se trouva étrangement trompé dans son attente; car, s'étant adressé au chevalier Norris, il en reçut pour réponse que, bien loin de pouvoir lui fournir des matelots, il en avait besoin lui-même pour sa propre flotte. Ce contre-temps occasiona un retardement considérable; car ce ne fut qu'au mois de juillet qu'on lui fournit une partie du monde qui lui manquait. L'amiral Balchen, qui prit le commandement de

la flotte à Spithead, après le départ du chevalier Norris, au lieu de trois cents matelots, dont M. Anson avait besoin, ne donna pour l'escadre que cent soixante-dix hommes, dont trente-deux sortaient de l'hôpital.

Ce désagrément ne fut pourtant pas le dernier que le chef d'escadre eut à essuyer. Nous avons marqué ci-dessus que le régiment du colonel Bland, et trois compagnies indépendantes, chacune de cent hommes, devaient servir comme troupes de débarquement à bord de l'escadre. Mais on trouva bon de changer cet arrangement, et toutes les forces de terre se réduisirent à cinq cents invalides externes de l'hôpital de Chelsea. M. Anson fut vivement touché du choix d'un détachement de soldats aussi décrépits; car il était pleinement persuadé que là plupart périraient long-temps avant que d'arriver à l'endroit où l'on aurait besoin de leurs services, parce que les délais, qui étaient survenus à différentes reprises, l'obligeraient à doubler le cap Horn dans la saison la plus orageuse de l'année. Le chevalier Wager se joignit à M. Anson pour représenter que des invalides n'étaient nullement propres à un exploit militaire. On lui répondit que des invalides

étaient tout ce qu'on pouvait choisir de mieux en cette occasion. En vertu de cette décision, ils eurent ordre de se rendre à bord de l'escadre le 5 août. Mais, mais au lieu de cinq cents, il n'en arriva que deux cent cinquante-neuf; tous ceux qui avaient assez de jambes ou du moins assez de forces pour sortir de Portsmouth ayant déserté. Il ne resta que ceux qui étaient invalides dans toute l'étendue du terme, la plupart âgés de soixante ans, et quelques-uns même de plus de soixante-dix. Il serait difficile d'imaginer une scène plus touchante que celle de l'embarquement de ces infortunés vétérans. Ils avaient assez d'expérience dans le service pour démêler les malheurs qui les attendaient. La crainte de ces malheurs, mêlée d'indignation, se lisait sur leur visage. On venait les enlever à une situation tranquille pour les charger d'une entreprise fatigante; dont la faiblesse de leur corps, celle de leur âme les rendaient également incapables, et dans laquelle ils devaient naturellement périr des maladies douloureuses, sans avoir vu l'ennemi en face, ni avoir contribué en rien au succès de l'expédition. Était-ce donc ainsi qu'on voulait les récompenser d'avoir sacrifié leur jeunesse au service de leur patrie?

Je ne saurais m'empêcher de faire remarquer ici que ce fut un grand malheur, tant pour ce détachement que pour l'expédition même à laquelle il fut employé; que parmi tous les invalides externes de l'hôpital de Chelsea, dont le nombre pouvait monter à deux mille, les plus infirmes eurent la préférence pour une entreprise aussi fatigante que dangereuse. M. Anson s'était attendu qu'on lui choisirait du moins ce qu'il y aurait de meilleur parmi les deux mille hommes de l'hôpital de Chelsea; mais il vit avec douleur que tout le détachement était un assemblage d'objets propres à exciter la pitié. Par la désertion dont nous avons parlé, cet assemblage perdit le peu de santé et de forces qu'il pouvait avoir encore, de sorte que le chef d'escadre pouvait emmener avec lui, s'il le voulait, les malades les plus infirmes d'un hôpital.

Il ne faut pas oublier ici une autre particularité importante dans l'équipement de cette escadre. On proposa à M. Anson, quand il fut décidé qu'il irait dans la mer du Sud, d'emmener avec lui deux personnes qui auraient le titre d'agens avitailleurs. Ceux auxquels on destinait cette commission avaient été autrefois

employés dans les Indes occidentales espagnoles, au service de la compagnie du Sud. On supposa que les rapports qu'ils avaient eus avec les habitans de cette côte les mettaient en état de procurer des vivres à l'escadre par les voies de la douceur, quand il n'y aurait pas moyen d'en avoir par la force des armes. Ces agens avitailleurs devaient, à cet effet, faire transporter à bord pour la valeur de quinze mille livres sterling en marchandises. De quelque prétexte qu'on pût colorer ce projet, personne n'en fut la dupe, et l'on comprit aisément que l'unique but de ces agens était de s'enrichir par le commerce avantageux qu'ils se proposaient de faire le long de la côte. M. Anson, dès le commencement, s'opposa à la nomination de ces agens avitailleurs, et à la permission qu'on voulait leur accorder de prendre une cargaison à bord; il lui paraissait que, dans le peu de ports amis où il aurait occasion de relâcher, il pourrait très-bien se passer du secours de ces messieurs pour avoir les provisions que l'endroit serait en état de fournir; il pensait encore bien moins que, sur la côte ennemie, il leur fût possible de lui procurer des vivres, à moins que (ce qu'il

avait bien résolu de ne pas souffrir) les opérations militaires de son escadre ne dussent être réglées d'après les vues ridicules de leurs projets de commerce. Tout ce qu'il y avait à faire selon lui en cette occasion, était d'embarquer sur la flotte pour la valeur de deux ou trois mille livres sterling de ces sortes de choses, que les Indiens ou les Espagnols établis dans les endroits les moins cultivés de la côte voudraient peut-être prendre en échange pour des vivres; et pour cela une cargaison médiocre suffisait. Mais, quoique le chef d'escadre s'opposât à l'établissement de ces officiers, et à leur projet, cependant, comme ils avaient annoncé que leur plan, outre l'avantage d'avitailier l'escadre, pourrait contribuer à établir un commerce lucratif sur cette côte, quelques personnes de la première distinction appuyèrent leur demande, et des quinze mille livres sterling que devait valoir leur cargaison, le gouvernement convint de leur en avancer dix mille. Ils levèrent les cinq mille autres à la grosse aventure. Les marchandises qu'ils achetèrent avec cette somme furent les seules qu'on embarqua à bord de l'escadre.

Cette cargaison fut d'abord mise à bord du

Wager, vaisseau destiné à servir de magasin, parce qu'on ne voulut pas en embarrasser les vaisseaux de guerre. Mais, arrivé à Sainte-Catherine, M. Anson songea que, si l'escadre venait à être dispersée, quelques-uns des vaisseaux pourraient prétexter de manquer de provisions, faute de cargaison pour les payer en troc. Afin d'ôter ce prétexte, il fit distribuer les marchandises du plus petit volume sur les vaisseaux de guerre, et laissa le reste à bord du *Wager*. Ce reste a été perdu, aussi bien qu'une grande partie de ce qui avait été mis à bord des vaisseaux de guerre, par les différens accidens dont nous parlerons dans la suite, et on n'eut pas occasion d'en employer la moindre partie sur les côtes qu'on visita. Tout ce qu'on en rapporta en Angleterre ne donna pas le quart de la valeur de l'emplète. C'est ce que le chef d'escadre avait prédit. Mais revenons à ce qui se passait à Portsmouth.

Pour suppléer aux deux cent quarante invalides qui avaient déserté, on fit embarquer deux cent dix hommes, détachés de différens régimens de marine, tous soldats des plus novices, qu'on venait d'enrôler, et qui n'avaient de militaire que l'uniforme, aucun d'eux

n'ayant été assez exercé au maniement des armes pour qu'on lui permît de faire feu. Le dernier détachement des gens vint à bord le 8 août, et le 10 l'escadre fit voile de Spithead pour Sainte-Hélène, où elle devait attendre le vent favorable pour commencer son voyage.

Mais il fallait encore se résoudre à subir d'autres délais : nous étions déjà avancés dans une saison où les vents d'ouest sont ordinairement fort constans et violens ; on jugea à propos de nous faire mettre en mer en compagnie avec la flotte commandée par l'amiral Balchen, et les vaisseaux de transport destinés à l'expédition de mylord Cathcart. Nous faisons tous ensemble vingt-et-un vaisseaux de guerre, et cent vingt-quatre vaisseaux de transport ou marchands, de sorte que nous ne pouvions nous flatter de sortir du canal, avec une aussi grande flotte, sans le secours d'un vent favorable d'une assez longue durée ; et c'est ce que nous avions de jour en jour moins lieu d'espérer, puisque nous approchions de l'équinoxe. Cependant les trésors du Pérou, ces monts d'or que nous nous étions promis, s'évanouissaient insensiblement, et l'idée du passage du cap Horn, pendant l'hiver, avec tous ses dan-

gers et ses difficultés , vint seule occuper notre imagination. Nous restâmes ainsi quarante jours à Sainte-Hélène , après quoi nous reçûmes ordre d'en partir sans mylord Cathcart ; mais pendant ces quarante jours nous fûmes obligés de mettre souvent à la voile , et de retourner , sans compter des périls plus grands quelquefois que ceux que nous avons éprouvés dans le reste d'un voyage autour du monde. La première fois que le vent se rendit favorable (le 23 août) , nous mîmes à la voile , et M. Balchen n'épargna rien pour gagner la haute mer ; mais le vent changeant , nous ramena à Sainte-Hélène , non sans danger : deux vaisseaux de transport s'abordèrent en virant et s'endommagèrent. Nous fîmes encore , dans la suite , deux ou trois autres tentatives aussi inutiles , et le 6 septembre étant revenus à l'ancre à Sainte-Hélène , le vent s'éleva avec tant de violence , que toute la flotte fut obligée d'amener les vergues et les mâts de perroquet , de peur de chasser sur les ancres. Cette précaution n'empêcha pas même que *le Centurion* ne chassât sur ses ancres le soir suivant , et nous fûmes en grand danger de dériver sur *le Prince Frédéric* de soixante-et-dix pièces , qui était à

l'ancre à peu de distance de notre arrière; par bonheur ce vaisseau dériva aussi, et par là nous en restâmes à même distance. Cependant nous ne nous crûmes hors de péril que lorsque nous eûmes laissé tomber notre grande ancre, ce qui nous sauva heureusement.

Le 9 septembre nous eûmes quelque espoir de délivrance, par un ordre que M. Anson reçut des seigneurs régens, de partir à la première occasion avec son escadre seule, dans le cas où mylord Cathcart ne serait pas prêt. Ainsi débarrassé de l'incommode compagnie d'une si grande flotte, notre chef d'escadre résolut de lever l'ancre, et de travailler à sortir du canal à la faveur des marées dès que le vent plus modéré le permettrait. C'est ce que nous aurions pu faire facilement deux mois auparavant avec notre escadre seule, si les ordres que l'amirauté avait donnés pour qu'on eût à nous fournir des matelots avaient été exécutés, et s'il ne nous eût pas fallu souffrir les autres délais que nous avons rapportés ci-dessus. A la vérité, ces espérances d'un prompt départ diminuèrent bientôt par l'ordre que M. Anson reçut le 12 septembre, et par lequel il lui était enjoint de prendre sous son convoi le *Saint-Albans* et la

flotte de Turquie, de joindre à Torbay ou à Plimouth *le Dragon* et *le Winchester*, et les flottes qui allaient au détroit et en Amérique, et de leur faire compagnie aussi long-temps que nous ferions même route. Cette gêne d'un convoi nous fit de la peine, et nous donna lieu de craindre que notre cours jusqu'à Madère n'en fût retardé. Cependant M. Anson se trouvant commandant en chef, résolut de s'en tenir à son premier projet, de tâcher de sortir du canal, à la faveur des marées, à la première occasion. Pour gagner du temps, il écrivit à Torbay, afin que les flottes qu'il devait y recevoir sous son convoi se tinssent prêtes à le joindre sans délai dès qu'elles le verraient approcher. Enfin le 18 septembre, il partit de Sainte-Hélène, et, quoique le vent fût d'abord contraire, il eut le bonheur de sortir du canal en quatre jours.

D'après tout ce que nous avons dit sur la manière dont on s'y prit pour l'équipement de notre escadre, il paraît clairement que notre expédition peut être considérée sous deux points de vue fort différens, celui qu'elle avait au commencement de janvier, où elle avait été d'abord fixée, et celui qu'elle eut à la fin de

septembre, époque à laquelle nous sortîmes du canal. Pendant cet intervalle de temps, nous vîmes diminuer, par plusieurs accidens, notre nombre, nos forces, et la probabilité du succès. Au lieu de voir remplacer nos vieux et chétifs matelots, par d'autres plus jeunes et plus habiles, et d'avoir nos équipages complets et en nombre suffisant, comme on l'avait d'abord promis à notre chef d'escadre, nous fûmes obligés de nous contenter des gens que nous avions, tels qu'ils étaient; et, pour tout renfort, au lieu de trois cents hommes qui nous manquaient, on nous en envoya cent soixante-dix, la plupart tirés de l'hôpital, ou des recrues de marine, qui n'étaient jamais entrés dans un vaisseau. Nous fûmes encore plus mal partagés du côté des troupes de débarquement; nous devions avoir le régiment de Bland, qui était un vieux corps, et trois compagnies indépendantes, de cent hommes chacune, et on nous donna en tout quatre cent soixante-et-dix invalides, eu nouvelles recrues de marine; les uns incapables de service par l'âge et les infirmités, et les autres inutiles, parce qu'ils ne savaient rien de ce qu'ils devaient faire. Notre plus grand mal ne vint pourtant pas du manque

de forces occasioné par tous ces changemens ; mais les disputes et les difficultés qu'ils amenèrent, et que toute l'autorité de l'amirauté ne put faire finir à temps, causèrent un délai dont les désastres qui nous arrivèrent furent la suite ; car c'est ce qui nous obligea à doubler le cap Horn dans la saison la plus dangereuse de l'année. De là la dissipation de notre escadre, la perte de notre monde, et le danger que nous courûmes d'y périr. Ce n'est pas tout : ces délais donnèrent à l'ennemi le temps de se mettre si bien au fait de nos projets, qu'une personne employée par la compagnie du Sud, et qui venant de Panama, arriva à Portsmouth trois ou quatre jours avant que nous en partissions, dit à M. Anson tout ce qu'il y avait de plus important sur nos forces et notre destination ; et toutes ces particularités, il les avait apprises des Espagnols avant qu'il les quittât. Une circonstance fort singulière fait encore mieux voir combien ces derniers étaient bien informés. Ils avaient envoyé une escadre pour nous surprendre. Cette escadre nous attendait à la hauteur de Madère, et le commandant était tellement instruit de la forme et de la figure du pavillon de M. Anson, et l'avait si bien imité

qu'il attira, par ce moyen, *la Perle*, un des vaisseaux de notre escadre, à la portée de son canon, avant que le capitaine de *la Perle* s'aperçût de son erreur.

CHAPITRE II.

Passage de Sainte-Hélène à l'île de Madère. — Courte description de cette île. — Ce qui nous y arriva.

LE 18 septembre 1740, l'escadre, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, partit de Sainte-Hélène avec un vent contraire, M. Anson se proposant de sortir du canal, à la faveur des marées; car il craignait moins les incommodités qu'il aurait à essuyer, que le risque de voir manquer l'entreprise, en perdant probablement bien du temps à attendre que le vent devînt favorable. L'escadre destinée à cette expédition consistait en cinq vaisseaux de guerre, une chaloupe armée en guerre, et deux navires d'avitaillement. Les vaisseaux étaient *le Centurion* de soixante pièces de canon, et de quatre cents hommes d'équipage, commandé par George Anson; *le Gloucester*, de cinquante pièces, et de trois cents hommes d'équipage, commandé par Richard Norris; *le Severn*, de même force que *le Gloucester*, avait

pour commandant Edouard Legg ; *la Perle* , de quarante pièces , et de deux cent cinquante hommes d'équipage , était sous les ordres de Mathieu Michel ; *le Wager* , de vingt-huit pièces , et monté de cent soixante hommes , avait pour commandant Dandy Kidd ; enfin *le Tryal* , chaloupe de huit pièces , et de cent hommes , était commandé par Jean Murray. Les deux navires d'avitaillement étaient des pinques , dont la plus grande pouvait contenir quatre cents tonneaux , et l'autre environ la moitié de cette charge. Ces bâtimens devaient nous accompagner , jusqu'à ce que les vivres que nous avions à bord fussent épuisés assez pour qu'on pût mettre les provisions à bord des deux pinques , qui devaient être alors déchargés. Outre l'équipage de ces navires , il y avait à bord de l'escadre quatre cent soixante-et-dix invalides et soldats de marine , portant le nom de *Forces de terre* , et commandés par le lieutenant-colonel Cracherode. Ce fut avec cette escadre , et *le Saint-Albans* et *l'Alouette* , ainsi que les vaisseaux marchands sous leur convoi , que M. Anson partit de Sainte-Hélène , et sortit du canal à la faveur des marées en quarante-huit heures. Le matin du 20 nous découvrîmes ,

à la hauteur du Ram-Head, le *Dragon*, le *Winchester*, le *Sout-Sea - Castle* et le *Rye*, avec plusieurs bâtimens marchands sous leur convoi. Nous les joignîmes vers le midi du même jour, notre chef d'escadre ayant ordre (aussi-bien que le *Saint-Albans* et l'*Azouette*) de vieillir à leur sûreté, aussi longtemps que leur route et la nôtre seraient la même. Quand nous ne fûmes plus qu'à une médiocre distance de cette dernière flotte, M. Anson fit aborder son pavillon, et fut salué par tous les vaisseaux de guerre à la fois.

Après cette jonction, nous formions une flotte de onze vaisseaux de guerre, et d'environ cent cinquante navires marchands, destinés pour les Echelles du Levant, pour le détroit de Gibraltar, et nos colonies d'Amérique. Le même jour M. Anson ordonna, par un signal, à tous les capitaines des vaisseaux de guerre, qu'ils eussent à se rendre à son bord, où il leur donna des instructions, tant sur leur route qu'à l'égard de ce qu'ils auraient à observer en cas d'action. Nous courûmes ensuite tous au sud-ouest; et, le lendemain à midi, qui était le 21, nous étions à quarante lieues du Ram-Head. Nous trouvant alors en pleine mer, le chef d'es-

cadre ordonna au capitaine Michel, commandant de *la Perle*, de devancer la flotte chaque matin d'environ deux lieues, et de revenir tous les soirs à son poste. Nous poursuivîmes ainsi notre route jusqu'au 25, que *le Winchester*, qui escortait le convoi destiné pour l'Amérique, fit le signal concerté pour demander la permission de se séparer de l'escadre, et nous quitta après que M. Anson eut répondu par un autre signal. Le *Saint-Albans* et le *Dragon*, avec le convoi destiné pour la Turquie et le Détroit, en firent de même le 29. Après cette séparation, il ne resta plus que notre escadre, et nos deux vaisseaux d'avitaillement avec lesquels nous prîmes la route de l'île de Madère. Mais les vents nous furent si contraires, que nous mîmes quarante jours à faire le trajet depuis Sainte-Hélène, quoiqu'il ne faille souvent pour cela que dix à douze jours. Ce retardement fut une des plus désagréables circonstances de notre voyage. Il donna à nos gens une mauvaise humeur et un mécontentement dont il n'y a que ceux qui se sont trouvés en pareille situation qui puissent avoir une juste idée. Outre le découragement, et même l'espèce de dépit que le mauvais temps, les vents contraires, un

voyage d'une longueur accablante, ne manquent jamais d'occasioner, nous avons en particulier des raisons essentielles d'être alarmés de cet embarras imprévu. Car, étant partis d'Angleterre bien plus tard que nous n'aurions dû, nous nous étions flattés de regagner sur mer, au moins en partie, le temps, qu'on nous avait si malheureusement fait perdre à Spithhead et à Sainte-Hélène. A la fin, cependant, le lundi 25 d'octobre, à cinq heures du matin, nous vîmes terre et jetâmes l'ancre à la rade de Madère, sur quarante brasses de profondeur. A peine eûmes-nous mouillé, qu'un corsaire anglais passa derrière notre poupe, et salua notre commandant de neuf coups de canon, qui lui répondit de cinq. Le lendemain, le consul de l'île étant venu visiter M. Anson, nous le saluâmes de neuf coups quand il se présenta à bord.

L'île de Madère, que nous avons eu enfin le bonheur de gagner, est fameuse dans toutes nos colonies d'Amérique, par ses excellens vins, que la providence semble avoir destinés au soulagement des habitans de la zone torride. Elle est située dans un beau climat à 32° 27' de latitude septentrionale; sa longitude oc-

cidentale , à compter de Londres , est , à ce que nous avons trouvé , entre $18^{\circ} 30'$, et $16^{\circ} 30'$, quoique les cartes la placent dans le 17° . Elle a une suite de montagnes qui courent est-ouest ; la côte , qui va en pente vers le midi , est soigneusement cultivée , et abonde en vignobles ; et c'est de ce même côté que les marchands ont leurs maisons de campagne , qui aident à former une vue tout-à-fait agréable. Il n'y a , dans toute l'île , qu'une ville considérable , nommée *Fonzal* , située dans la partie méridionale de l'île , au fond d'une large baie : c'est le seul endroit de commerce , et le seul où une chaloupe puisse aborder. Fonzal , du côté de la mer , est défendue par un rempart élevé , garni de canon , sans compter une forteresse sur le Loo , qui est un rocher situé dans l'eau , à une petite distance du rivage. La côte est couverte de grandes pierres , et la mer vient s'y briser avec impétuosité ; de sorte que notre commandant , ne voulant pas hasarder les chaloupes de ses vaisseaux , ordonna aux capitaines de l'escadre d'employer des chaloupes portugaises pour faire de l'eau.

Nous restâmes environ une semaine dans cette île , pour nous pourvoir de vin , d'eau et autres

rafraichissemens. Le 3 novembre, le capitaine Richard Norris ayant marqué par une lettre à M. Anson qu'il désirait retourner en Angleterre pour le rétablissement de sa santé; ce chef d'escadre le lui permit, et donna le commandement du *Glocester* au capitaine Mathieu Michel; le capitaine Kidd passa du *Wager* sur la *Perle*, et le capitaine Murray du *Tryal* sur le *Wager*; le *Tryal* fut donné au lieutenant Cheap. Ces arrangemens terminés, M. Anson donna, dès le lendemain, les ordres aux capitaines, marquant Saint-Iago, une des îles du cap Vert, pour le premier rendez-vous, en cas de séparation. En supposant qu'ils n'y trouvaissent point le *Centurion*, ils devaient se rendre directement à l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. Notre escadre ayant achevé ce jour-là de prendre à bord tous ses rafraichissemens, nous levâmes l'ancre l'après-midi et perdîmes bientôt de vue l'île de Madère. Mais, avant de poursuivre le récit de ce qui nous arriva; nous croyons devoir rapporter, en peu de mots, quelles mesures l'ennemi avait prises pour déconcerter tous nos desseins.

Quand M. Anson rendit visite au gouverneur de Madère, il apprit de lui que, pen-

dant trois ou quatre jours, vers la fin d'octobre, on avait vu à l'occident de l'île sept ou huit vaisseaux de ligne et une patache, et que cette dernière était venue chaque jour pour découvrir la côte. Le gouverneur protesta sur son honneur, qu'âme qui vive dans l'île n'avait eu la moindre communication avec quelqu'un de ces vaisseaux, qu'il croyait français ou espagnols, quoique, suivant lui, il y eût plus d'apparence qu'ils étaient espagnols. Sur cette information, notre commandant détacha une chaloupe qui allait très-bien à la voile, pour reconnaître l'escadre ennemie. L'officier fit huit lieues vers l'ouest, et revint sans avoir rien vu; si bien que nous restâmes dans la même incertitude où nous avions été avant son départ. Cependant, nous ne pouvions guère douter que cette flotte n'eût été envoyée pour traverser notre expédition. Rien au monde ne leur aurait été plus facile, si, au lieu de se tenir à l'ouest de l'île, ils avaient croisé à l'est; car, en ce cas, ils nous auraient nécessairement rencontrés, et obligés à jeter à la mer une grande quantité de provisions, qui ne pouvaient que nous embarrasser s'il avait fallu soutenir un combat. Cet article seul, indépendam-

ment de l'action et de ses suites , suffisait pour nous contraindre à retourner sur nos pas. La chose était si simple , si naturelle , que nous cherchâmes les raisons qui avaient empêché qu'elle n'eût lieu ; celles qui nous parurent les plus vraisemblables étaient que cette escadre , française ou espagnole , avait été envoyée sur l'avis de notre départ avec l'amiral Balchen , et la flotte destinée à l'expédition du lord Cathcart. Désespérant de ne pouvoir tenir contre des forces aussi supérieures que l'étaient les nôtres , les ennemis pouvaient avoir jugé à propos de n'en venir à un engagement avec nous qu'après notre séparation , qui ne devait apparemment pas se faire avant notre arrivée à Madère. D'après ces conjectures , il paraissait certain que nous les rencontrerions sur notre route vers les îles du cap Vert. Dans la suite de notre expédition , plusieurs d'entre nous eurent sujet d'être convaincus que cette escadre , commandée par don Joseph Pizarro , avait été destinée à traverser les entreprises de la nôtre , à laquelle elle était considérablement supérieure en force. Comme cet armement des Espagnols a eu , par sa destination , un rapport si particulier avec notre expédition , et que la catastrophe

qu'elle subit, quoique ne pouvant être attribuée à notre habileté ni à notre valeur, ne laissa pas de devenir très-avantageuse à l'Angleterre, je donnerai, dans le chapitre suivant, un détail abrégé de ce que les vaisseaux de cette escadre eurent à souffrir depuis leur départ d'Espagne en 1740, jusqu'à ce que *l'Asie*, le seul vaisseau de l'escadre qui revint en Europe, arriva à la Corogne au commencement de 1746.

CHAPITRE III.

Histoire de l'escadre commandée par don Joseph Pizarro.

L'ESCADRE, équipée par ordre de la cour d'Espagne pour observer nos mouvemens et traverser l'exécution de nos projets, était, à ce que nous supposons, la même que celle dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Sous ce rapport, le récit des malheurs qu'elle essuya, et dont nous avons été informés par des lettres interceptées, et par d'autres moyens, nous a paru appartenir à cet ouvrage. On verra par là que notre entreprise occasiona la perte d'une partie considérable de la puissance navale de l'Espagne, et empêcha cette cour de poursuivre avec la même ardeur l'exécution de ses desseins ambitieux en Europe ; car les hommes et les vaisseaux que les Espagnols perdirent dans ce long voyage ne le furent pour eux que par suite des précautions qu'ils prirent pour se mettre en garde contre nos attaques. Cette escadre, à l'exception des deux vaisseaux des-

tinés pour les Indes occidentales, qui ne s'en séparèrent qu'après avoir quitté l'île de Madère, était composée des vaisseaux de guerre suivans, sous les ordres de don Joseph Pizarro.

L'Asie, de soixante-six pièces de canon et de sept cents hommes. C'était le vaisseau amiral.

Le Guipuscoa, de soixante-quatorze pièces, et de sept cents hommes.

L'Hermione, de cinquante-quatre pièces et de cinq cents hommes.

L'Espérance, de cinquante pièces et de quatre cent cinquante hommes.

Le Saint-Etienne, de quarante pièces et de trois cent cinquante hommes, et une patache de vingt pièces.

Ces vaisseaux, outre leurs matelots et leurs soldats de marine, avaient à bord un vieux régiment d'infanterie espagnole, destiné à renforcer les garnisons le long de la côte de la mer du Sud. Après que cette flotte eut croisé durant quelques jours sous le vent de Madère, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, elle fit voile au commencement de novembre pour la rivière de la Plata, où elle laissa tomber l'ancre dans la baie de Maldonado, à l'embouchure de cette rivière. Aussitôt que ces vais-

seaux eurent mouillé, l'amiral Pizarro fit sur le champ demander des vivres à Buenos-Ayres, n'en ayant pris avec lui, à son départ d'Espagne, que pour quatre mois. Pendant que les Espagnols attendaient des provisions en cet endroit, ils reçurent avis de la part du gouverneur portugais de Sainte-Catherine, que M. Anson était arrivé à cette île le 21 du mois de décembre, et se préparait à remettre en mer avec toute la diligence possible. Cette démarche de ce gouverneur, contraire aux lois de la neutralité, était une véritable trahison; mais elle fut très-avantageuse à Pizarro, qui, malgré la supériorité de ses forces, avait des raisons, et même, à ce qu'on prétend, des ordres d'éviter notre escadre partout, hormis dans la mer du Sud. Outre cela, il souhaitait très-fort de doubler le cap Horn avant nous, ce qui dès lors lui suffisait pour déconcerter tous nos desseins. Ce fut aussi ce qui le détermina, aussitôt qu'il sut que nous étions dans le voisinage, et que nous avions dessein de gagner le cap Horn, à continuer sa route avec les cinq grands vaisseaux. La patache ayant été jugée hors d'état de faire le voyage, fut désagrée, et on en tira l'équipage. L'amiral espagnol, après s'être ar-

rété dans la baie de Maldonado dix-sept jours, en partit sans attendre ses provisions, qui arrivèrent au lieu de leur destination un jour ou deux après son départ. Cependant, quelque précipité que fût ce départ, nous quittâmes la rade de Sainte-Catherine quatre jours avant qu'il mît à la voile, et, dans notre trajet jusqu'au cap Horn, les deux escadres se trouvèrent quelquefois si près l'une de l'autre que *la Perle*, un de nos vaisseaux, étant séparée du reste, donna dans la flotte espagnole, et ayant pris l'*Asie* pour le *Centurion*, pensa tomber entre les mains de l'ennemi, et ne se sauva qu'à peine, ayant été à la portée du canon du vaisseau amiral.

Les Espagnols étant partis de Maldonado le 22 de janvier, comme il a été dit, ils ne pouvaient guère se flatter d'arriver à la hauteur du cap Horn avant l'équinoxe, et avaient lieu de craindre un temps orageux, en doublant ce cap en cette saison. Pour surmonter cette difficulté, qui était d'autant plus grande que les matelots espagnols, accoutumés à naviguer dans un pays où l'on a presque toujours beau temps, n'entreprendraient pas volontiers une traversée si dangereuse, on avança à ces derniers une

partie de leur paie en marchandises d'Europe , avec permission d'en faire commerce dans la mer du Sud. Le profit qu'ils pourraient en tirer était un motif propre à les encourager à bien remplir leur devoir, et à supporter avec patience les fatigues , les travaux et les dangers auxquels ils devaient être probablement exposés avant d'arriver sur la côte du Pérou. Pizarro avec son escadre ayant , vers la fin de février, dépassé la hauteur du cap Horn , porta à l'ouest , dans l'intention de doubler ce cap ; mais la nuit du dernier février, comme ils portaient le cap au vent , *le Guipuscoa* , *l'Hermione* et *l'Espérance* furent séparés de l'amiral , et le 6 mars suivant *le Guipuscoa* fut séparé des deux autres. Le 7 , le lendemain du jour que nous passâmes le détroit de Lemaire , il s'éleva une violente tempête du nord-ouest , qui , malgré tous les efforts des matelots , chassa toute l'escadre du côté de l'est , l'obligea , après plusieurs tentatives inutiles , à prendre le chemin de la rivière de la Plata , où Pizarro arriva vers le milieu de mai , et fut joint peu de jours après par *l'Espérance* et le *Saint-Étienne*. On croit que *l'Hermione* doit avoir péri en mer , car on n'en a eu depuis aucune nouvelle : *le*

Guipuscoa échoua sur la côte du Brésil et coula à fond. Les différens malheurs que l'escadre éprouva, dans cette navigation, ne peuvent être comparés qu'à ceux que les mêmes tempêtes nous firent essuyer dans le même climat. Il y eut, à la vérité, entre nos infortunes quelque différence, mais il serait cependant difficile de décider laquelle des deux situations était la plus digne de pitié. Car aux malheurs qui nous étaient communs, se joignit encore sur notre escadre une maladie destructive et incurable, et sur celle des Espagnols une cruelle famine. Ces derniers, soit par la précipitation de leur départ, soit parce qu'ils espéraient trouver des vivres à Buenos-Ayres, soit enfin par quelques autres motifs plus difficiles à deviner, étaient partis d'Espagne, n'ayant de provisions à bord que pour quatre mois, et cela encore en les ménageant bien. Ainsi, quand les tempêtes, qu'ils essayèrent à la hauteur du cap Horn les contraignirent à tenir la mer un mois ou plus au delà de leur attente, ils se virent réduits à de si tristes extrémités, que des rats, quand on avait le bonheur d'en prendre, se vendaient quatre écus pièce, et qu'un matelot cacha pendant quelques jours la mort de son camarade,

et resta, durant ce temps, dans le même branle avec le cadavre, afin de pouvoir profiter de la ration du défunt. Dans une situation si affreuse, et qu'ils ne soupçonnaient guère pouvoir devenir plus terrible, ils découvrirent une conspiration formée par les soldats de marine du vaisseau amiral. Ce projet désespéré leur avait été suggéré principalement par l'excès de la misère qu'ils enduraient ; car, bien que les conspirateurs se proposassent de massacrer les officiers et tout l'équipage, le but de cette sanguinaire résolution se réduisait néanmoins au désir de soulager leur faim, en s'appropriant tous les vivres du vaisseau. Leur dessein fut découvert par un confesseur au moment où ils étaient prêts à l'exécuter, et trois de leurs chefs furent sur-le-champ punis de mort. Mais, quoique la conspiration fût étouffée, leurs souffrances n'en devinrent pas moins de jour en jour plus cruelles, à tel point que la fatigue, les maladies et la faim enlevèrent aux trois vaisseaux qui se sauvèrent la plus grande partie de leur monde. *L'Asie*, leur vaisseau amiral, arriva à Montevideo dans la rivière de la Plata, avec la moitié de son équipage ; *le Saint-Étienne* se trouvait dans le même état, quand il jeta l'ancre dans

la baie de Barragan ; *l'Espérance*, vaisseau de cinquante canons, fut plus malheureux encore ; car, de quatre cent cinquante hommes, avec lesquels il était parti d'Espagne, il n'en resta en vie que cinquante-huit, et tout le régiment d'infanterie périt, à l'exception de soixante hommes. Mais, pour donner une idée de ce que les Espagnols souffrirent en cette occasion, je rapporterai en peu de mots quel fut le sort du *Guipuscoa*.

Le Guipuscoa fut séparé, le 6 mars, de *l'Hermione* et de *l'Espérance*, par un brouillard très-épais ; la nuit suivante, il s'éleva une si furieuse tempête du nord-ouest, que la grande voile fut déchirée et le grand mât fendu. Le 19, la mer resta si haute, que le roulis fit entr'ouvrir tous les hauts du navire. Malgré ces accidens et plusieurs autres, arrivés tant au corps du navire qu'aux agrès, ils ne laissèrent pas de continuer à porter à l'ouest jusqu'au 12. Les Espagnols avaient alors très-peu de vivres, et, chaque jour, quelques gens de l'équipage, à force de pomper, mouraient de lassitude. Ceux qui leur survivaient avaient entièrement perdu courage. Le tillac était couvert de neige à la hauteur de deux emfans. Le vent continuant à

être toujours à l'ouest, et très-violent, ce qui les mettait dans l'impossibilité de doubler le cap Horn, ils se déterminèrent à regagner la rivière de la Plata. Le 22, ils furent obligés de jeter en mer une bonne partie de leurs canons, une ancre, et de passer six fois le câble autour du vaisseau, pour l'empêcher de s'ouvrir : le 4 avril, la mer étant fort agitée, quoiqu'il fit peu de vent, le vaisseau se tourmenta si fort, qu'il perdit en peu d'heures son grand mât, le mât de misaine et le mât d'artimon; et, pour comble de malheur, ils furent réduits à la nécessité de couper leur beaupré, pour relever un peu la proue qui avait une voie d'eau. Déjà l'équipage était diminué de deux cent cinquante hommes, morts de faim et de fatigues; car ceux qui se trouvaient en état de faire jouer les pompes (et chaque officier était obligé de s'y employer à son tour) n'avaient par jour qu'une once et demie de biscuit. Les vents de sud-ouest devinrent si forts après qu'ils eurent perdu leurs mâts, qu'il ne leur fut pas possible d'en mettre d'autres à la place, et le vaisseau fut le jouet des flots entre les latitudes de 32 et de 28°, jusqu'au 24 avril. Alors ils aperçurent la côte du Brésil à Rio de Patas,

dix lieues au sud de l'île de Sainte-Catherine, et laissèrent tomber l'ancre en cet endroit. Le capitaine aurait bien désiré gagner l'île Sainte-Catherine, afin de sauver le corps du vaisseau, les canons et les munitions; mais l'équipage refusa de continuer à pomper, et, désespéré d'avoir perdu un si grand nombre de leurs compagnons, s'écria tout d'une voix : *A terre! à terre!* Le capitaine se vit donc forcé de courir droit au rivage, où, cinq jours après, le vaisseau coula à fond avec toutes ses munitions. Les quatre cents hommes de l'équipage, échappés à tant de désordres, se sauvèrent à terre.

On peut prévoir, par le récit des aventures et du naufrage du *Guipuscoa*, quel a dû être le sort de *l'Hermione*, et ce qu'eurent à souffrir les trois autres vaisseaux de l'escadre, qui gagnèrent la rivière de la Plata. Ces derniers ayant un besoin extrême de tout ce qui est nécessaire sur un vaisseau, et ne pouvant rien trouver à Buénos-Ayres, ni dans aucun autre endroit appartenant aux Espagnols, Pizarro dépêcha une barque d'avis avec une lettre de crédit à Rio-Janciro, pour acheter des Portugais ce qui lui manquait. Il envoya en même temps un exprès par terre à Sant-Iago dans le Chili, pour

être expédié de là au vice-roi du Pérou , et lui demander une remise de 200,000 écus , à prendre au trésor royal de Lima : somme nécessaire pour mettre ses vaisseaux en état , quand la saison serait devenue plus favorable pour tenter de nouveau le passage de la mer du Sud.

La réponse du vice-roi du Pérou au message de Pizarro ne fut rien moins que favorable. Au lieu de 200,000 écus , que ce dernier avait demandés , le vice-roi ne lui en fournit que 100,000. Les habitans de Lima , qui jugeaient la présence de Pizarro nécessaire à leur sûreté , furent très-mécontents de ce procédé , et dirent hautement que ce n'était pas le manque d'argent , mais les vues intéressées de quelques-uns des favori du vice-roi , qui avaient empêché Pizarro d'obtenir la somme entière.

La barque d'avis , envoyée à Rio-Janeiro , ne répondit aussi qu'en partie au but qu'on s'était proposé en la dépêchant. Car , bien qu'elle rapportât une quantité considérable de godron , de poix et de cordage , il ne lui fut cependant pas possible d'avoir ni mâts ni verges. Par un surcroît de malheur , Pizarro , qui comptait recevoir quelques mâts du Paraguay , fut trompé dans son attente. Le charpentier

qu'il avait envoyé dans ce pays en lui confiant une somme d'argent considérable, pour y couper des mâts, au lieu de s'acquitter de sa commission, s'était marié dans ce pays, et refusait de revenir. Cependant, on parvint à remettre *l'Asie* et *le Saint-Etienne* en état de tenir la mer. Au mois d'octobre suivant, Pizarro voulut essayer encore une fois s'il y aurait moyen de doubler le cap Horn; mais *le Saint-Etienne*, en descendant la rivière de la Plata, donna contre un bas-fond, et perdit son gouvernail. Cet accident et quelques autres mirent ce vaisseau entièrement hors de service, de sorte que Pizarro, après en avoir fait ôter les agrès, partit avec *l'Asie*, croyant avoir enfin surmonté toutes les difficultés; mais, à la hauteur du cap Horn, son vaisseau perdit ses mâts, par une mauvaise manœuvre de l'officier de garde, et Pizarro se vit obligé de gagner une seconde fois la rivière de la Plata. *L'Asie* ayant considérablement souffert dans cette seconde tentative, on ordonna de raccommo-der *l'Espérance*, laissée à Monte-Video. Le commandement de ce vaisseau fut donné à Mindinuetta, capitaine du *Guipuscoa*, qui partit au mois de novembre de l'année suivante (1742), de Rio de la Plata

pour la mer du Sud, et gagna heureusement la côte du Chili, où Pizarro, venu de Buenos-Ayres par terre, le joignit. Ils ne tardèrent pas long-temps à se brouiller. Pizarro prétendait prendre le commandement de *l'Espérance*, que Mindinuetta avait menée dans la mer du Sud : ce dernier refusait de remettre son autorité entre les mains de l'amiral, alléguant qu'il avait fait le trajet sans être soumis, ni à son autorité, ni à celle d'aucun autre chef, et qu'ainsi Pizarro ne pouvait pas reprendre un commandement auquel il avait renoncé. Cependant le président du Chili s'étant prononcé en faveur de l'amiral, Mindinuetta fut obligé de se soumettre.

Mais Pizarro ne se trouvait pas encore au terme de toutes ses infortunes ; car, quand Mindinuetta et lui revinrent, en 1745, par terre du Chili à Buenos-Ayres, ils trouvèrent à Monte-Video *l'Asie*, qu'ils y avaient laissée environ trois ans auparavant. Ils résolurent de mener, si la chose était possible, ce vaisseau en Europe, et, dans cette vue, le firent raccommoder du mieux qu'ils purent. Mais la grande difficulté consistait à trouver un nombre suffisant de matelots pour faire ce voyage ; on

n'en comptait pas cent aux environs de Buenos-Ayres. On fit alors servir, par force, plusieurs habitans de Buenos-Ayres, et on envoya à bord tous les prisonniers anglais, ainsi qu'un bon nombre de contrebandiers portugais, pris en diverses occasions, sans compter quelques Indiens natifs du pays. Parmi ces derniers se trouvait un chef avec dix des siens, qui avaient été surpris trois mois auparavant par un parti de soldats espagnols. Le nom de ce chef était *Orellana*; il était membre d'une puissante tribu, qui avait fait bien des ravages dans les environs de Buenos-Ayres. Ce fut avec cette troupe de gens ramassés de tous côtés, qui, à l'exception des seuls Espagnols européens, faisaient le voyage bien malgré eux, que Pizarro mit à la voile de Monte-Video dans la rivière de la Plata, vers le commencement du mois de novembre de 1745.

Comme les Espagnols natifs n'ignoraient pas que l'équipage forcé qu'ils emmenaient partait à contre-cœur, ils traitèrent de la manière la plus dure, et qui tenait autant de l'insolence que de la cruauté, leurs prisonniers, tant anglais qu'indiens; mais ce fut principalement sur ces derniers que leur cruauté s'exerça. Les of-

ficiers du vaisseau les frappaient à outrance , sous les prétextes les plus légers , et simplement pour montrer leur autorité. Orellana et ses camarades , quoique patients et soumis en apparence , résolurent de tirer vengeance de tant d'inhumanité. Comme il parlait bien l'espagnol , il lia conversation avec quelques Anglais qui entendaient aussi cette langue , et parut fort curieux de savoir combien ils avaient de leurs compatriotes à bord , et qui ils étaient. Connaissant l'inimitié des Anglais contre les Espagnols ; il se proposait sans doute de leur découvrir son projet , qui avait pour but de reconquérir la liberté. Mais aux premiers mots , ne les trouvant pas aussi disposés que lui à la vengeance , il ne s'ouvrit pas davantage à eux ; et résolut de n'avoir recours qu'à la valeur , à l'intrépidité de ses dix compagnons. Ceux-ci se mirent volontiers sous sa direction , et promirent d'exécuter fidèlement ses ordres. Après être convenus ensemble des mesures qu'il y avait à prendre , ils se pourvurent de couteaux flamands ; ce qui leur fut très-facile , parce que ce sont ceux dont on se sert à bord. Outre cela , ils employèrent secrètement le peu de temps qu'on leur laissait à couper des bandes de cuir , le

vnisseau étant chargé d'une grande quantité de peaux , et attachèrent à chacune de ces bandes un boulet ramé des petites pièces du demi-pont. Cette espèce d'arme , que les Indiens de Buenos-Ayres apprennent à manier dès leur enfance , et qu'ils tournent autour de leur tête avec beaucoup de vitesse et de force , est très-dangereuse. Tout ainsi préparé , l'exécution de leur dessein fut probablement hâtée par un nouvel outrage fait à Orellana. Un des officiers ayant commandé à Orellana de grimper jusqu'au haut du mât , ce qui ne lui était pas possible , il le maltraita tellement , sous prétexte de punir sa désobéissance , que le misérable Indien resta quelque temps sans mouvement , et tout ensanglanté , sur le tillac.

Peu de jours après , vers les neuf heures du soir , la plupart des principaux officiers se trouvaient sur le demi-pont pour jouir de la fraîcheur de la soirée ; le corps du navire était rempli de bétail , et le château de proue garni de monde comme à l'ordinaire. Orellana et ses compagnons , ayant profité de l'obscurité de la nuit pour préparer leurs armes , et s'étant débarrassés des habits qui auraient pu les empêcher d'agir avec facilité , vinrent tous sur le demi-

pont, et s'avancèrent vers la porte de la grande chambre. Le contre-maitre leur ordonna de se retirer. Orellana dit alors dans sa langue maternelle quelques mots à ses gens. Quatre se détachèrent et allèrent occuper les couloirs, deux de chaque côté, pendant que le chef et les six autres semblaient quitter à pas lents le demi-pont. Quand les quatre Indiens, qui s'étaient séparés de leurs compagnons, se furent postés dans les couloirs, Orellana approcha de sa bouche le creux de ses mains, et jeta le cri de guerre en usage parmi ses compatriotes. Ce cri est, dit-on, le plus effroyable qu'on puisse entendre, et servit de signal au massacre. Tous mirent le couteau à la main, et firent usage en même temps de leurs courroies garnies de boulets ramés. Les six Indiens, qui étaient restés avec leur chef sur le demi-pont, jetèrent en un instant sur le carreau quarante Espagnols, dont plus de vingt furent tués d'un seul coup. Plusieurs officiers, dès le commencement du tumulte, gagnèrent la chambre du capitaine éteignirent la lumière, et barricadèrent la porte. Quelques-uns de ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper aux premiers effets de la fureur des Indiens, tâchèrent de gagner le châ-

teau de proue en se glissant le long des couroirs ; mais les quatre Indiens , qui étaient postés là à dessein , les massacrèrent presque tous au passage , ou les forcèrent à se précipiter des couroirs dans le corps du vaisseau ; d'autres y sautèrent d'eux-mêmes par-dessus la balustrade , et se crurent très-heureux de pouvoir se cacher parmi le bétail ; mais la plus grande partie se sauva dans les haubans du grand mât , et se cacha sur la hune ou entre les agrès. Quoique les sept Indiens n'eussent fait leur attaque que sur le demi-pont , ceux qui étaient de garde au château de proue se voyant coupés et saisis de crainte à la vue des blessures de ceux qui s'étaient coulés le long des courroirs , perdirent d'autant plus espérance , qu'ils ignoraient à qui ils avaient affaire et quel était le nombre des assaillans. Ainsi ils gagnèrent tous , dans la dernière confusion , les funins de la misaine et du beaupré.

Les onze Indiens , avec une intrépidité dont il n'y a peut-être point d'exemple dans l'histoire , s'étaient rendus maîtres , en quelques minutes , du demi-pont d'un vaisseau , monté de soixante-six pièces de canon et de cinq cents hommes , et conservèrent assez long-

temps ce poste ; car les officiers retirés dans la chambre du capitaine, parmi lesquels se trouvaient Pizarro et Mindinetta, l'équipage entre les ponts, et ceux qui s'étaient sauvés sur la hune ou entre les agrès, ne songèrent d'abord qu'à leur propre conservation ; et il se passa même un temps assez considérable avant qu'ils pensassent aux moyens de se remettre en possession du vaisseau. Les cris des Indiens, les plaintes des blessés et les clameurs confuses de l'équipage, causèrent une frayeur que l'obscurité de la nuit et l'ignorance où ils étaient sur les forces de leur ennemi augmentaient encore. Les Espagnols savaient qu'une partie de ceux qui étaient à bord ne faisaient le voyage qu'à contre-cœur, et que leurs prisonniers avaient été traités trop cruellement pour ne pas en tirer vengeance si l'occasion se présentait. Ainsi ils crurent la conspiration générale, et se crurent perdus sans ressource. Quelques-uns voulurent se jeter dans la mer, mais leurs camarades les en empêchèrent.

Quand les Indiens eurent entièrement nettoyé le demi-pont, le tumulte cessa en quelque sorte ; car ceux qui s'étaient sauvés se tinrent tranquilles par frayeur, et les Indiens ne se

trouvaient pas en état de les joindre, ni par cela même de les attaquer. Orellana, dès qu'il se vit maître du demi-pont, força une caisse d'armes, que, sur quelque léger soupçon de révolte, on avait, plusieurs jours avant, placée en cet endroit comme étant le plus sûr. Il croyait y trouver, tant pour lui, que pour ses camarades, un nombre suffisant de coutelas, dont les Indiens de Buenos-Ayres savent admirablement bien se servir, et se proposait, sans doute, de forcer la chambre du capitaine. Mais quand la caisse fut ouverte, il n'y aperçut que des armes à feu, qui ne pouvaient lui être d'aucun usage. Il y avait cependant des coutelas dans cette caisse, mais cachés par les armes à feu, qu'on avait mises dessus. Ce fut sans doute un cruel sujet de dépit pour Orellana d'être obligé de rester dans l'inaction, pendant que Pizarro et les autres officiers, qui étaient dans la grande chambre, pouvaient parler par les fenêtres et par les sabords à ceux qui se trouvaient dans la sainte-barbe et entre les ponts. Il sut d'eux que les Anglais, sur qui avaient principalement tombé ses soupçons, se tenaient tranquilles en bas, et ne s'étaient point mêlés de la révolte. L'amiral et les autres officiers

découvrirent enfin , par d'autres circonstances , qu'Orellana et ses compagnons avaient eu seuls part à l'entreprise ; ce qui les détermina à charger les Indiens sur le demi-pont , avant que les mécontents fussent assez revenus de leur première surprise pour sentir qu'en se joignant aux Indiens , il leur serait facile de se rendre maîtres du vaisseau. Dans cette vue Pizarro rassembla tout ce qu'il pouvait y avoir d'armes dans la chambre où il s'était barricadé , et les distribua à ses officiers ; mais il ne trouva pas d'autres armes à feu que des pistolets , sans poudre ni plomb. Néanmoins , comme il avait communication avec la sainte-barbe , il passa par la fenêtre de la grande chambre un seau dans lequel le canonnier mit , par un des sabords de la sainte-barbe , quelques cartouches de pistolet. Ils chargèrent aussitôt leurs armes , et , ayant entr'ouvert la porte de la chambre , firent feu , mais sans en blesser d'abord aucun , sur les Indiens qui occupaient le demi-pont. A la fin cependant Mindinuetta eut le bonheur de tuer Orellana. Les fidèles compagnons de ce chef , ne voulant pas survivre à sa perte , se jetèrent aussitôt dans la mer , où ils se noyèrent tous. Ainsi fut étouffée la révolte.

Pizarro , échappé à un danger aussi éminent , dirigea son cours vers l'Europe , et arriva sur la côte de Galice au commencement de l'année 1746 , après une absence de près de cinq ans.

Après ce récit abrégé des aventures de Pizarro , il est temps que nous revenions aux nôtres.

CHAPITRE IV.

Continuation du voyage depuis Madère jusqu'à l'île de Sainte-Catherine.

J'AI déjà dit que nous étions partis de Madère le 3 novembre, et que, suivant les ordres donnés, Sant-Iago, une des îles du cap Vert, était le premier rendez-vous en cas de séparation. Mais le lendemain, étant déjà en pleine mer, le chef d'escadre fit attention que la saison était déjà fort avancée, et qu'en touchant à Sant-Iago, nous nous trouverions exposés à de nouveaux retardemens; ainsi, il jugea à propos de changer le lieu du rendez-vous, et de marquer l'île de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, pour l'endroit où nos vaisseaux pourraient se retrouver, dans le cas où ils viendraient à se séparer.

Le 16 de novembre, un de nos vaisseaux d'avitaillement marqua par un signal qu'il voulait parler au commandant de l'escadre. Le maître vint à bord, et dit à M. Anson qu'ayant

satisfait au contenu de sa charte partie, il demanda que son vaisseau fût déchargé et congédié. M. Anson, après avoir consulté les capitaines de l'escadre, trouva que tous les vaisseaux avaient encore une si grande quantité de provisions entre les ponts, et d'ailleurs tiraient tant d'eau, qu'ils ne pourraient que fort difficilement prendre à bord leur portion de l'eau-de-vie qui était dans *l'Industrie*, un des vaisseaux d'avitaillement. Ainsi, il se vit obligé de retenir au service de l'escadre *l'Anne*, qui était l'autre navire d'avitaillement. Le lendemain, notre commandant fit donner aux vaisseaux le signal de faire prendre à bord de *l'Industrie*, leur portion d'eau-de-vie. Quand le navire d'avitaillement fut déchargé, il nous quitta, et prit la route des Barbades, où il devait être chargé pour l'Angleterre. Nous sûmes dans la suite que ce navire avait été pris par les Espagnols.

Nous passâmes la ligne avec un vent frais de sud-est le vendredi, 28 de novembre, à quatre heures du matin. Le 2 de décembre, le matin, nous aperçûmes un navire au nord-ouest de notre vaisseau, et fîmes signal au *Glocester* et au *Tryal* de le poursuivre. Une demi-heure

après toute l'escadre força de voile, et, vers midi, le commandant ordonna, par un signal, au *Wager*, qu'il eût à prendre à la toue la pinque *Anne*. Mais ayant remarqué vers le sept du soir, que le navire sur lequel nous chassions allait aussi vite que nous, et que le *Wager* se trouvait bien loin en arrière, nous fîmes moins de voiles, et donnâmes aux autres vaisseaux le signal de nous venir rejoindre. Deux jours après nous découvrîmes encore une voile, que nous reconnûmes ensuite pour la même que nous avions déjà poursuivie inutilement. Nous lui donnâmes la chasse tout le jour, et même avec avantage; mais la nuit survint avant que nous pussions l'atteindre. Nous étions d'autant plus fâchés que ce vaisseau nous eût échappé, que nous craignons que ce ne fût une barque d'avis, qu'on envoyait d'Espagne à Buenos-Ayres, pour y porter la nouvelle de notre entreprise. Mais nous apprîmes dans la suite que nous nous étions trompés dans notre conjecture : c'était au contraire un paquebot de notre compagnie des Indes, destiné pour l'île de Sainte-Hélène.

Le 12 de décembre, nous hélâmes un brigantin portugais, qui allait de Rio-Janeiro à la baie de Tous-les-Saints. L'équipage nous dit

que nous étions à trente-quatre lieues* du cap Saint-Thomas, et à quarante du cap Frio, qui nous restait à l'ouest-sud-ouest.

L'impatience de voir terre commençait à nous prendre, tant pour le rétablissement de nos malades que pour la conservation de ceux d'entre nous qui se portaient bien encore. Quand nous partîmes de Sainte-Hélène, nous étions en si bon état que, durant tout le temps que nous mîmes à gagner Madère, nous ne perdîmes à bord du *Centurion* que deux hommes. Mais, entre Madère et Sainte-Catherine, nous eûmes, non-seulement dans notre vaisseau, mais aussi dans les autres de l'escadre, beaucoup de malades, dont plusieurs moururent; les autres se trouvaient hors d'état de manoeuvrer, et quelques-uns d'eux sans espérance de rétablissement. Les maladies dont ils étaient atteints sont communes dans ces climats chauds, et tous les vaisseaux qui passent la ligne les éprouvent plus ou moins: ce sont des fièvres chaudes, mal dont les premiers symptômes sont non-seulement terribles, mais dont les restes

* Les lieues dont il est parlé ici et dans le reste de cet ouvrage sont de vingt au degré.

sont très-souvent mortels pour les convalescens ; car ils ont de la peine à reprendre des forces , étant ordinairement incommodés de dyssenterie et de tenesmes. Tant que nous restions en mer, nos sujets de plainte ne pouvaient aller qu'en augmentant ; ainsi, nous fûmes charmés quand, le 18 de décembre, à sept heures du matin, nous découvrimus la côte du Brésil.

Nous remarquâmes de nos vaisseaux, à une distance assez considérable, devant nous, deux forts, qui semblaient destinés à empêcher des ennemis de passer entre l'île de Sainte-Catherine et le continent. Nous nous aperçûmes bientôt aussi que notre escadre avait jeté l'alarme sur la côte ; car nous vîmes les forts arborer des drapeaux, et entendimes aussi plusieurs coups de canon, tirés apparemment pour faire prendre les armes aux habitans. Afin de dissiper cette frayeur, notre commandant envoya d'abord une chaloupe avec un officier, à terre pour saluer le gouverneur, et demander un pilote-côtier, qui nous conduisît à la rade. Le gouverneur y consentit. Le matin du 20 décembre, nous levâmes l'ancre, et naviguâmes vers la côte. Environ à midi, nous reçûmes à bord le pilote-côtier, qui nous fit mouiller à

cinq brasses et demie de profondeur, dans une baie du continent, large et commode, que les Français appellent *Bonport*. Le lendemain matin l'escadre remit à la voile pour se placer au delà des deux forts dont il a été fait mention, et qui sont connus sous les noms de *châteaux de Santa-Cruz* et de *Saint-Juan*. Le dimanche 21 décembre nous mouillâmes à Sainte-Catherine. Cette île étant fort vantée par les navigateurs qui y ont touché, tant pour la bonté de l'air et l'abondance des vivres que pour la complaisance et l'amitié qu'on y témoigne à tous les peuples de l'Europe, qui sont en paix avec la couronne de Portugal, nous espérions y trouver des rafraîchissemens et des secours pour nos malades qui étaient nombreux.

CHAPITRE V.

Ce qui nous arriva à Sainte-Catherine.—Description de cette île.—Quelques remarques sur le Brésil.

NOTRE premier soin fut d'envoyer nos malades à terre. Chaque vaisseau eut ordre, de la part du commandant, de faire dresser deux tentes, l'une pour les malades, et l'autre pour le chirurgien et ses aides. Nous envoyâmes du *Centurion* environ quatre-vingts malades, les autres vaisseaux n'en ayant pas moins, à proportion de leur monde. Aussitôt que nous eûmes rempli ce devoir essentiel, nous fîmes gratter nos ponts et bien nettoyer notre navire; ensuite nous le parfumâmes, et jetâmes force vinaigre entre les ponts. La chose était absolument nécessaire pour chasser la mauvaise odeur, dont notre bord était infecté, et y détruire la vermine, car, par la quantité de notre monde et la chaleur du climat, ces deux incommodités étaient devenues insupportables, et il n'y a aucun lieu de douter que ce ne soit à elles qu'il faille principalement attribuer les maladies

dont nous fûmes affligés long-temps avant de gagner cette île.

Nous nous occupâmes ensuite à pourvoir notre escadre de bois et d'eau, à calfater nos vaisseaux, à raccommoder nos agrès, et à mettre nos mâts en état de résister aux tempêtes, que nous aurions probablement à essuyer, en voulant doubler le cap Horn dans une saison aussi avancée. Mais, avant d'aller plus loin, on ne trouvera pas mauvais, j'espère, que je dise ici un mot de l'état présent de l'île de Sainte-Catherine, et de la côte voisine, tant à cause des changemens considérables qui y sont arrivés, depuis les descriptions qui nous en ont été données par d'autres écrivains, que parce que ces changemens ont été cause que nous avons rencontré plus de difficultés que nous ne devions naturellement en attendre, difficultés contre lesquelles les autres vaisseaux anglais, qui voudraient toucher à Sainte-Catherine en allant à la mer du Sud, ne trouveraient peut-être pas extrêmement gracieux d'avoir à combattre ni fort prudent de s'y exposer. L'île de Sainte-Catherine n'a de largeur, au rapport de ses habitans, que deux lieues, mais environ neuf de longueur. Elle est à

49° 45' de longitude occidentale de Londres, et s'étend depuis 47° 35' jusqu'au 28° de latitude méridionale. Quoique les terres en soient assez hautes, on a cependant de la peine à la découvrir à la distance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle est obscurcie par le continent du Brésil, dont les montagnes sont extrêmement hautes; mais, à mesure qu'on en approche, on la distingue sans peine, par le moyen de plusieurs petites îles entre lesquelles elle est située, et qui s'étendent à l'est.

L'entrée du port, du côté du nord, a de largeur environ cinq milles, et est à la distance de huit milles de l'île Saint-Antoine; la direction depuis cette entrée jusqu'à cette île étant sud-sud-ouest demi-quart à l'ouest, vers le milieu de l'île le port est resserré par deux pointes, qui ne laissent qu'un canal d'un quart de mille. Pour défendre ce passage on avait commencé à construire une batterie sur la pointe du côté de l'île. Mais cet ouvrage paraît assez inutile, puisque le canal n'a que deux brasses de profondeur, et, par conséquent, n'est navigable que pour des barques et des chaloupes dont un ennemi ne pourrait guère faire usage pour une attaque. D'ailleurs le passage ordinaire

au nord de l'île est si large et si sûr qu'une escadre peut toujours entrer malgré leurs forts, quand le vent vient de la mer. Le brigadier don Jose Sylva de Paz, gouverneur de cette colonie, a la réputation d'être un habile ingénieur; et l'on ne saurait nier qu'il n'entende son métier, au moins en partie, étant fort au fait des avantages que la construction de quelques nouveaux ouvrages procure à ceux qui en sont chargés; car, outre la batterie dont j'ai parlé, il y a encore trois autres forts pour défendre l'entrée du port. Le premier de ces forts, nommé le Saint-Juan, est bâti sur une pointe de Sainte-Catherine, du côté de l'île aux Perroquets; le second, en forme de demi-lune, est sur l'île de Saint-Antoine; et le troisième, qui paraît le plus considérable, et qui a l'air d'une forteresse régulière, est sur une île proche du continent, dans laquelle le gouverneur fait sa résidence.

Le terroir de Sainte-Catherine est très-fertile, et produit presque de lui-même plusieurs sortes de fruits. Il est couvert d'une forêt d'arbres toujours verts, qui, par la fertilité du terroir, sont tellement entremêlés de ronces, d'épines et d'arbrisseaux; qu'il n'est pas possible de la

traverser, à moins qu'on ne suive quelques sentiers que les habitans ont pratiqués. Ces sentiers, et quelques terres situées le long du rivage du côté du continent, qu'on a défrichées pour en faire des plantations, sont les seuls endroits de l'île qui ne soient pas couverts d'arbres. Les bois donnent dans cette île une odeur admirable, par la grande quantité d'arbres et d'arbustes aromatiques qui s'y trouvent. Les fruits et les plantes de tous les pays croissent ici presque sans culture, et en grande quantité. On y a aussi en abondance deux productions d'un usage infini pour les vaisseaux, des oignons et des patates. Les autres vivres ne sont, en général ni si bons ni en si grande abondance. On y trouve quelques chétifs bœufs, qui ressemblent à des buffles, mais la chair en est mollasse et désagréable au goût; cela vient apparemment des calebasses sauvages qui leur servent de nourriture. On y trouve aussi quantité de faisans, qui ne sont pas à beaucoup près d'un goût aussi délicat que ceux qu'on a en Angleterre. On voit outre cela dans cette île beaucoup de singes et de perroquets. Le port fournit différentes sortes de poissons qui sont exquis et faciles à prendre; car on y trouve un grand

nombre de petites anses sablonneuses très-propres à tirer la seine.

L'eau, tant dans l'île que dans la terre-ferme, située vis-à-vis, est excellente, et se conserve sur mer aussi bien que celle de la Tamise. Les Français qui commandaient dans la mer du Sud, pendant le règne de la reine Anne, mirent cet endroit en réputation; ils se pourvoient ordinairement d'eau et de bois dans Bon-Port, du côté du continent, et ancraient en toute sûreté sur six brasses d'eau. L'endroit est certainement excellent pour des vaisseaux qui n'ont pas intention de faire un long séjour.

Tels sont les avantages que la première de ces deux îles peut procurer; mais elle offre aussi de graves inconvéniens, dont une partie doit être attribuée au climat, et tout le reste aux nouveaux arrangemens, et à la forme du gouvernement introduite en dernier lieu. En ce qui concerne le climat, on peut aisément s'imaginer que les bois et les montagnes dont le port est environné empêchent le mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs qui s'élèvent d'un sol fort gras, et d'une prodigieuse quantité de végétaux de toute espèce, sont cause que le pays se trouve couvert toute

la nuit , et une partie considérable de la matinée , d'un épais brouillard qui ne se dissipe que quand le soleil a assez de force pour cela , ou qu'un vent de mer le chasse. C'est ce qui rend l'endroit étouffé , humide , et par cela même malsain ; aussi nos équipages y furent-ils attaqués de fièvres et de dyssenteries. Nous fûmes aussi tourmentés tout le long du jour par une quantité prodigieuse de moustiques , dont la piquêre est beaucoup plus venimeuse que celle des cousins que nous avons en Angleterre. Quand ces moustiques se sont retirés vers le coucher du soleil , ils sont remplacés par un nombre infini de petites mouches , qui , quoique presque invisibles à l'œil , sont pourtant très-incommodes par leur bourdonnement et leurs piquêres , qui causent des tumeurs , bientôt suivies d'une démangeaison désagréable , et du même genre que celle causée par la morsure de nos mouches-rons. Tout ce que cette île a d'intéressant pour nous , c'est qu'elle peut servir de lieu de relâche et de rafraîchissement à ceux de nos vaisseaux qui veulent se rendre dans la mer du Sud. Je n'ai encore cité qu'une partie des inconvéniens qu'on y trouve à la considérer sous ce point de vue. Pour en donner une idée distincte , j'ex-

poseraï les changemens qui y sont arrivés , relativement aux habitans , à la police et au gouverneur. Du temps de Frézier et de Shelvocke , cette île ne servait de retraite qu'à des vagabonds et à des bannis , qui s'y sauvaient de différens endroits du Brésil. Ils s'avoient bien sujets de la couronne de Portugal , et avaient un des leurs à qui ils donnaient le nom de *Capitaine* , et qu'ils regardaient en quelque sorte comme leur gouverneur ; mais ils n'étaient sujets du roi que de nom ; ce qui ne les engageait à rien de plus qu'à l'obéissance qu'ils vouaient en apparence à leur capitaine. Car , ayant grande abondance de provisions , mais point d'argent , ils pouvaient subsister sans aucun secours de la part des colonies d'alentour , et n'avaient pas de quoi tenter la cupidité de quelque gouverneur voisin et lui inspirer l'envie de les soumettre à son autorité. Ainsi leur situation les rendait fort hospitaliers envers les vaisseaux étrangers qui abordaient à leur île. Ces vaisseaux manquaient simplement de vivres dont ces insulaires étaient bien pourvus ; ces derniers manquaient d'habits , et en recevaient en échange pour des provisions. Tout le monde trouvait son compte à cette espèce de trafic , et

leur capitaine ou gouverneur n'avait ni droit ni intérêt d'empêcher cet échange mutuel ou de le soumettre à quelque taxe. Mais, depuis peu, pour des raisons qui seront indiquées dans la suite, ces honnêtes bandits ont été contraints de laisser établir parmi eux une nouvelle colonie, et d'obéir à un autre gouvernement. Au lieu de leur capitaine, qui était couvert de haillons et allait pieds nus, ils ont à présent l'honneur d'être gouvernés par don Jose Sylva de Paz, brigadier des armées du roi de Portugal. Cet officier a sous ses ordres une garnison de soldats, et par conséquent est en état de se faire craindre plus qu'aucun de ses prédécesseurs; et, comme il est mieux habillé, qu'il vit plus magnifiquement qu'eux, et qu'il a une excellente qualité que ces pauvres capitaines n'ont jamais prétendu posséder, celle de connaître parfaitement la valeur de l'argent, il se conduit en conséquence, et emploie pour s'enrichir des moyens dont les autres n'ont jamais eu la moindre idée. Il est probable que les habitans ne regardent pas ces moyens comme avantageux pour eux-mêmes ou pour le roi de Portugal; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ses manières d'agir ne peuvent que causer beau-

coup d'embarras aux vaisseaux anglais qui relâchent à l'île de Sainte-Catherine avant de se rendre dans la mer du Sud ; car une de ses finesses consiste à placer çà et là des sentinelles pour empêcher les habitans de nous vendre quelques rafraîchissemens , à moins qu'ils ne le fassent à un prix si exorbitant , qu'il y aurait de la folie à le donner. Pour justifier en quelque sorte une pareille conduite , il prétextait la nécessité de garder des vivres pour plus de cent familles , qui devaient venir dans peu renforcer sa colonie. L'invention d'un moyen si spécieux indique clairement qu'il n'est rien moins que novice dans son métier. Mais ce trait , quoique passablement odieux , n'offre encore qu'un petit échantillon de son indigne conduite ; car , par la proximité de la rivière de la Plata , il se fait un grand commerce de contrebande entre les Portugais et les Espagnols. La principale branche de ce commerce consiste à échanger de l'or pour de l'argent ; ce qui diminue considérablement les revenus des deux rois , qui sont privés par là de leur quint. Don Jose trouve ce commerce si avantageux pour eux que , pour obliger ses correspondans espagnols (c'est la seule explication qu'on pourra donner à cette démarche) , il

eut la perfidie d'envoyer un exprès à Buénos-Ayres dans la rivière de la Plata, où Pizarro était alors. Il informa cet amiral de notre arrivée, de la force de notre escadre, et en particulier du nombre de nos vaisseaux, de la quantité de canons et de monde dont ils étaient montés; en un mot, de tout ce qu'il pouvait supposer qu'il importait à nos ennemis de savoir relativement à notre flotte. Tout armateur anglais qui touchera à l'île de Sainte-Catherine a le même traitement à attendre aussi longtemps que cette île sera sous le gouvernement de don Jose Sylva de Paz.

Ce que je viens de dire suffit pour faire connaître l'état présent de l'île de Sainte-Catherine et le caractère du gouverneur; mais, comme le lecteur pourrait souhaiter d'être instruit des causes qui ont produit les changemens arrivés en dernier lieu dans cette colonie, il sera nécessaire, pour le contenter à cet égard, de dire un mot du Brésil et des découvertes étonnantes qui y ont été faites depuis environ quarante ans, et qui ont changé un pays, dont la possession était regardée avec assez d'indifférence, en une des plus considérables colonies qu'il y ait sur la face de la terre.

Cette contrée fut premièrement découverte par un Florentin, nommé Améric Vespuce. Il eut la gloire de donner son nom à ce vaste continent, que Colomb avait découvert peu de temps auparavant. Comme il était au service du Portugal, cette colonie fut formée et composée de Portugais ; elle passa ensuite au pouvoir de l'Espagne, avec le reste des pays qui appartenaient au Portugal. Durant la longue guerre entre l'Espagne et les Provinces-Unies, les Hollandais s'emparèrent de la partie septentrionale du Brésil, et en restèrent maîtres quelques années. Mais, quand les Portugais secouèrent le joug espagnol, ceux du premier de ces peuples qui habitaient le Brésil prirent part à la révolte, et se mirent en possession de ce que les Hollandais leur avaient enlevé. Depuis, ce pays a toujours été sous la domination du Portugal ; mais alors, et jusqu'à la fin du siècle passé, on n'en tirait que du sucre, du tabac, et quelques autres productions de peu d'importance.

Les choses ont bien changé depuis ; car, vers le commencement de ce siècle, on découvrit que le Brésil, qu'on n'estimait que relativement à ses plantations, contenait une prodigieuse quantité de ces deux minéraux que les hommes pré-

fèrent à tout, l'or et les diamans. On trouva d'abord de l'or dans les montagnes peu éloignées de la ville de Rio-Janeiro. On raconte diversement la manière dont cette découverte se fit ; mais l'opinion générale est que quelques soldats portugais, chargés d'une expédition contre des Indiens qui habitaient assez avant dans les terres, avaient remarqué que ces Indiens se servaient de ce métal pour leurs hameçons. On sut ensuite que les torrens, en descendant des montagnes, emportaient annuellement une grande quantité d'or, qui restait parmi le sable et le gravier dans les vallées, et qu'on allait y chercher, dès que les eaux étaient écoulées. Il n'y a guère plus de quarante ans qu'on a transporté de l'or du Brésil en Europe. Mais, depuis ce temps, la chose a été annuellement en augmentant, parce qu'on a découvert dans d'autres provinces divers endroits où ce métal se trouve aussi abondant qu'il l'était au commencement dans les environs de Rio-Janeiro. J'ai entendu assurer qu'il y a une veine d'or qui s'étend par tout le pays, environ à vingt-quatre pieds de la surface, mais que cette veine n'est pas assez riche pour payer les frais du travail. Cependant, toutes les fois

que les pluies ou les rivières ont coulé pendant quelque temps dans un endroit, il y a toujours moyen d'y trouver de l'or, les eaux ayant séparé ce métal de la terre et l'ayant déposé dans le sable de leurs lits, ce qui épargne la peine et la dépense de creuser; de sorte que c'est un profit sûr, dès qu'on peut faire quitter à une rivière son ancien lit en détournant le cours de ses eaux. De ce détail, touchant la manière de rassembler l'or, il suit qu'à proprement parler il n'y a point de mines d'or dans le Brésil; ce que le gouverneur de Rio-Grande, qui visita fréquemment M. Anson durant notre séjour à Sainte-Catherine, affirma positivement, assurant que tout l'or se trouve dans le lit des rivières, ou au pied des montagnes, après que quelque torrent y a passé. On prétend, à la vérité, qu'il y a dans les montagnes de gros rochers qui contiennent beaucoup d'or, et j'ai vu moi-même un morceau de ces rochers, qui contenait une masse d'or assez considérable; mais, en ce cas-là même, les ouvriers se contentent de détacher des morceaux de rocher, et n'y creusent pas de mines. Au reste, comme il en coûte beaucoup, tant pour subsister dans ces montagnes que pour séparer le métal de la

pierre, cette méthode est rarement mise en usage.

Le soin de chercher l'or dans le lit des rivières et des torrens, aussi bien que celui de laver cet or, pour le séparer du sable et de la boue où il est caché, sont confiés à des esclaves, la plupart nègres, que les Portugais emploient à ce travail. L'usage est que chacun de ces esclaves rende par jour à son maître la huitième partie d'une once d'or; et s'ils ont l'habileté ou le bonheur d'en trouver davantage, le surplus leur appartient; de sorte qu'on a vu des nègres, qui, plus diligens ou plus heureux que leurs camarades, ont été en état d'acheter eux-mêmes des esclaves et de vivre dans l'abondance; car leur maître n'a sur eux d'autre droit que de continuer à en exiger un huitième d'once par jour; ce qui revient environ à neuf schellings de notre monnaie. On peut juger par le montant du quint, revenant au roi, combien d'or est transporté par an du Brésil à Lisbonne. Ce quint a été estimé en dernier lieu, bon an mal an, à cent cinquante arobes de trente-deux livres poids de Portugal: en mettant l'once, poids de Troy, à quatre livres sterling, on aura à peu près trois cent mille,

et par conséquent la somme totale, dont ce capital est le cinquième, montera à un million et demi de livres sterling. Les retours annuels en or ne sont certainement pas moindres que cela, quoiqu'il soit difficile de marquer au juste de combien ils excèdent le nombre que je viens de marquer. Peut-être ne nous abuserons-nous guère, en supposant que l'or qu'on échange avec les Espagnols pour de l'argent à Buénos-Ayres va encore à un demi-million, ce qui ferait monter la somme totale de l'or qui sort chaque année du Brésil à deux millions de livres sterling, somme prodigieuse, qu'on tire à présent d'un pays où l'on ignorait, il y a quelques années, qu'il y eût un seul grain d'or.

J'ai déjà dit qu'outre l'or le Brésil fournissait aussi des diamans. Ces pierres précieuses ont été découvertes ici beaucoup plus tard que l'or, et il n'y a guère plus de vingt ans qu'on a commencé à en transporter du Brésil en Europe. On les trouve précisément comme l'or, dans le lit des rivières et dans des ravins, mais seulement en quelques endroits, moins généralement que l'or. Avant qu'on sût que c'étaient des diamans, on les négligeait et on les jetait avec le sable et le gravier. Plusieurs per-

bonnes se sont rappelés dans la suite , avec regret , qu'il leur est passé ainsi par les mains des pierres qui auraient fait leur fortune. Il peut y avoir un peu plus de vingt ans qu'un homme , qui se connaissait en diamans bruts , s'imagina que ces cailloux (car on les regardait comme tels) étaient une espèce de diamans. Mais il se passa quelque temps avant que , par un examen approfondi , on sût au juste ce qui en était , les habitans ne pouvant pas se persuader que ce qu'ils avaient si long - temps méprisé fût d'un aussi grand prix qu'on l'assurait , dans le cas même où la conjecture se trouverait fondée. On n'a dit qu'un gouverneur d'un des endroits où se trouvent les diamans avait rassemblé , durant cet intervalle , un grand nombre de ces cailloux , pour s'en servir au jeu en guise de jetons. Mais enfin on reçut de quelques habiles joailliers en Europe , qu'on avait eu soin de consulter , la confirmation que ces pierres étaient de vrais diamans , et que parmi ces pierres il y en avait plusieurs qui ne le cédaient ni en éclat ni en aucune autre qualité aux diamans des Indes orientales. Aussitôt les Portugais qui demeuraient aux environs des lieux où l'on avait aperçu de pareilles pierres se mirent à en

chercher avec empressement, et eurent lieu de concevoir l'espérance d'en trouver un bon nombre, puisqu'ils découvrirent de grands rochers de cristal dans plusieurs des montagnes, d'où découlaient les eaux qui emportent avec elles des diamans.

On représenta bientôt au roi de Portugal que, si l'on trouvait au Brésil autant de diamans qu'on semblait avoir lieu de croire, le prix en diminuerait au point que non-seulement ceux des Européens qui en possédaient une quantité considérable seraient ruinés, mais que sa majesté même ne pourrait tirer aucun avantage d'une si riche découverte. En conséquence de cette observation, le roi trouva bon d'établir une compagnie qui a le droit exclusif de chercher des diamans dans toute l'étendue du Brésil. Mais, pour empêcher que cette compagnie, qui paie fort cher ce droit, ne fasse trop baisser les diamans de prix, par son avidité à en chercher, il lui est défendu d'employer plus de huit cents esclaves à cette espèce de travail. Pour qu'aucun des autres sujets de la couronne de Portugal n'empiétât sur l'octroi de la compagnie, sa majesté a dépeuplé une grande ville et un grand district tout alentour,

et obligé les habitans, au nombre de plus de six mille, à aller s'établir dans une autre partie du pays; car, cette ville étant dans le voisinage des diamans, il n'y aurait jamais eu moyen d'empêcher qu'un peuple si nombreux, établi sur les lieux, ne succombât à la tentation de chercher des diamans, et d'en faire un commerce de contrebande.

Les importantes découvertes qu'on venait de faire dans le Brésil donnèrent lieu à de nouvelles lois et à de nouveaux réglemens en plusieurs endroits du pays. Car, peu de temps auparavant, il y avait une grande étendue de pays presque indépendante de la couronne de Portugal; à laquelle elle n'était soumise que de nom. Cette contrée est peuplée par des habitans qui, d'après la principale de leurs colonies, s'appellent *Paulistes*. On prétend que ce sont les descendans de ces Portugais qui se retirèrent de la partie septentrionale du Brésil, quand les Hollandais s'en emparèrent. Comme on les négligea pendant un assez long espace de temps, et qu'ils furent obligés de pourvoir à leur propre défense, la nécessité forma entre eux une espèce de régence, qu'ils trouvèrent assez bonne pour des gens confinés dans un

lieu écarté. Ainsi, méprisant l'autorité et les ordres de la cour de Lisbonne, on les vit plusieurs fois en venir à une révolte déclarée. Leur pays étant entouré de montagnes, il n'y avait guère moyen de les y forcer; ainsi il ne tenait, en quelque sorte, qu'à eux de prescrire les conditions auxquelles ils voudraient se soumettre. Mais, dès qu'on sut que le pays des Paulistes abondait en or, le présent roi de Portugal, sous le règne duquel les découvertes dont il s'agit ont été principalement faites et perfectionnées, jugea devoir réduire sous son obéissance cette province, qui était devenue pour lui d'une extrême importance; projet qu'il exécuta à la fin heureusement, quoique, à ce qu'on prétend, avec bien de la peine. Les mêmes motifs qui ont engagé le roi de Portugal à subjuguier les Paulistes a produit aussi dans l'île de Sainte-Catherine les changemens rapportés ci-dessus: car le gouverneur de Rio-Grande nous a dit qu'il y avait dans le voisinage de cette île des rivières considérables, qui contenaient de grandes richesses, et que c'était pour cela qu'on y avait envoyé un gouverneur au fait du métier de la guerre, et qu'on y avait établi une nouvelle colonie. Outre cela, comme

le port de cette île est de beaucoup le plus sûr et meilleur que tous ceux qui sont le long de cette côte, il y a lieu de supposer que, si les richesses des environs répondent à ce qu'on s'en promet, elle deviendra, avec le temps, la principale colonie du Brésil et le port le plus considérable de toute l'Amérique méridionale.

Dès que nous fûmes arrivés à Sainte-Catherine, nous nous occupâmes à porter nos malades à terre, à nous pourvoir d'eau et de bois, à nettoyer nos vaisseaux, et à mettre en bon état nos mâts et nos agrès. La saison devenant de jour en jour moins favorable pour doubler le cap Horn, M. Anson souhaitait de remettre en mer le plus tôt possible.

Le 27 de décembre nous aperçûmes une voile au large. Dans l'idée que ce pouvait être un vaisseau espagnol, on arma la chaloupe à dix-huit rames, et on la détacha, sous les ordres de notre lieutenant, pour le visiter avant qu'il arrivât sous le canon des forts. Le vaisseau se trouva être un brigantin portugais de Rio-Grande. La manière dont notre officier en agit à l'égard du maître de ce vaisseau n'eut rien que d'obligeant, et, bien loin de lui donner le moindre sujet de plainte, il ne voulut pas même

recevoir un veau que cet homme le pressait d'accepter en présent. Cependant le gouverneur fut offensé de l'envoi de notre chaloupe, et regarda notre procédé comme une violation des traités qui subsistent entre les couronnes d'Angleterre et de Portugal. Nous ne pénétrâmes pas d'abord la cause de tout le ridicule fracas que faisait là-dessus don Jose, et nous ne l'attribuâmes pour lors qu'à l'insolence de ce gouvernement ; mais, quand nous sûmes qu'il allait jusqu'à accuser notre lieutenant de brutalité, d'avoir ouvert des lettres, et particulièrement d'avoir voulu faire enlever par force ce même veau, nous eûmes lieu de soupçonner que ce n'était pas simplement par humeur, mais par des motifs plus importans qu'il en agissait ainsi. Il nous aurait été fort difficile de deviner alors quels pouvaient être ces motifs, qui ne furent plus dans la suite un mystère pour nous ; car nous apprîmes par des lettres qui tombèrent entre nos mains dans la mer du Sud, qu'il avait dépêché un exprès à Buénos-Ayres, où Pizarro se trouvait en ce temps-là. Il marquait à cet amiral l'arrivée de notre escadre à Sainte-Catherine, et lui donnait un détail précis de nos forces et de notre état ; d'où nous inférâmes que

don Jose avait probablement imaginé ce prétendu sujet de plainte pour nous empêcher de visiter le brigantin, quand il remettrait en mer, et d'y trouver des preuves, non-seulement de sa perfidie envers nous, mais aussi de son commerce de contrebande avec les gouverneurs voisins et les Espagnols de Buénos-Ayres.

Il s'écoula près d'un mois avant que *le Trial* fût réparé. Enfin, étant en état de mettre en mer avec le reste de l'escadre, et tout étant prêt pour le départ, le chef d'escadre fit venir tous les capitaines à son bord, et leur délivra ses ordres touchant les différens lieux de rendez-vous depuis Sainte - Catherine jusqu'aux côtes de la Chine. Le lendemain, 18 de janvier, le signal fut donné pour lever l'ancre, et nous quittâmes sans regret une île où nous étions loin d'avoir trouvé, ce que nous espérions, des vivres, des rafraîchissemens et une généreuse hospitalité.

CHAPITRE VI.

Navigation depuis Sainte-Catherine jusqu'au port Saint-Julien.—Remarques sur ce port, et sur le pays situé au sud de la rivière de la Plata.

En partant de Sainte-Catherine, nous quitâmes le dernier port ami où nous nous étions proposé de toucher, et il ne nous restait plus pour relâcher que des côtes ennemies, ou du moins désertes, qui ne pouvaient nous offrir aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le sud, nous allions vers des climats plus sujets aux tempêtes qu'aucun de ceux que nous avions passés, et le danger d'être dispersés ou exposés à de plus grands périls encore. Aussi M. Anson ayant réfléchi, quand il régla les divers rendez-vous de l'escadre, qu'il pourrait fort bien arriver que, par quelque accident, son vaisseau fût mis hors d'état de doubler le cap Horn, ou qu'il se perdît, donna des ordres nécessaires pour que, même en ce cas, on n'abandonnât pas l'expédition. Les instructions des capitaines, qu'ils reçurent la veille de notre

départ de Sainte-Catherine, portaient que, en cas de séparation, le premier rendez-vous serait la baie ou le port Saint-Julien. Ils devaient charger autant de sel qu'ils pourraient, tant pour leur propre usage que pour celui du reste de l'escadre, et, après y avoir attendu dix jours, s'ils n'étaient pas joints par le chef d'escadre, continuer la route par le détroit de Lemaire, doubler le cap Horn, et passer dans la mer du Sud, où le premier rendez-vous était fixé à l'île de Nostra Senora del Socoro. Ils devaient croiser dans cet endroit, en laissant cette île à l'est-nord-est à la distance de cinq à douze lieues; aussi long-temps que le permettraient leurs provisions de bois et d'eau ménagées avec la plus grande économie. Quand ces provisions viendraient à manquer, ils devaient relâcher dans cet endroit et y chercher quelque ancrage; et, s'ils n'en trouvaient point, et que le temps fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devaient gagner le plus tôt qu'ils pourraient l'île de Juan Fernandez, à 33° 37' de latitude méridionale. Après avoir fait du bois et de l'eau dans cette île, et y être restés à croiser au large de l'ancrage pendant cinquante-six jours, s'ils n'avaient pas de nouvelles du chef

d'escadre, ils pouvaient hardiment conclure que quelque accident lui était arrivé, et reconnaître pour leur commandant le premier officier en rang qui se trouverait entre eux, dont le devoir serait de faire tout le mal possible à l'ennemi par mer et par terre. Pour cet effet, ce commandant avait ordre de rester dans ces mers autant que ses provisions et celles qu'il pourrait prendre sur l'ennemi pourraient durer, ne s'en réservant que la quantité suffisante pour conduire ses vaisseaux dans la rivière Tigris, proche de Canton, sur la côte de la Chine. De là, après s'être pourvus de nouvelles provisions, il regagnerait l'Angleterre le plus vite qu'il pourrait. La pinque *Anna* eut le même rendez-vous et les mêmes ordres.

Ces dispositions faites, l'escadre fit voile de Sainte-Catherine, le dimanche 18 de janvier. Le lendemain nous eûmes des raffales, accompagnées de pluie, d'éclairs et de tonnerre; mais le beau temps revint bientôt, avec de petites brises, et dura jusqu'au soir du vendredi, que le vent fraîchit; et, augmentant toute la nuit, le lendemain, à huit heures du matin, nous eûmes une violente tempête, avec un brouillard si épais qu'il était impossible de voir à

deux longueurs de vaisseau, de sorte que nous perdîmes le reste de l'escadre de vue; mais le brouillard s'étant dissipé, nous revîmes les vaisseaux de l'escadre, excepté *la Perle*, qui ne nous rejoignit qu'un mois après.

Après cet accident nous continuâmes notre cours vers le sud.

Dès que nous eûmes passé la latitude de la rivière de la Plata, nous trouvâmes fond tout le long de la côte des Patagons.

Pendant notre séjour dans cette baie; le chef d'escadre nomma le capitaine Murray pour commander *la Perle*, qui nous avait rejoints, le capitaine Cheap pour *le Wager*, et M. Saumarez pour *le Tryal*, pendant la maladie du capitaine Saunders.

Le chef d'escadre tint aussi conseil avec ses capitaines, pour examiner si, pour raison d'épargne, il ne conviendrait pas de décharger et de renvoyer le vaisseau d'avitaillement *l'Anne*; mais ces messieurs lui représentèrent que, bien loin de pouvoir prendre à leur bord la charge de ce navire, leurs vaisseaux étaient déjà chargés de tant de provisions, que le service du canon entre les ponts en était embarrassé, et qu'ils tiraient tant d'eau qu'ils ne

seraient pas propres pour le combat, s'ils n'étaient déchargés. Ainsi le chef d'escadre fut obligé de garder *l'Anne*; et, comme on croyait que nous ne pouvions pas manquer de trouver l'escadre espagnole en doublant le cap Horn, il fut ordonné aux capitaines d'envoyer sur *l'Anne* toutes les provisions qui embarrassaient le service du canon, et de remettre en place les canons qu'ils avaient fait descendre à fond de cale.

Comme la baie de Saint-Julien est un rendez-vous convenable aux vaisseaux qui veulent aller vers les mers du Sud, et que la côte des Patagons depuis la rivière de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, gît parallèlement au cours de cette navigation, je crois qu'une description de cette côte et de cette baie ne pourra qu'être agréable aux lecteurs, et utile à ceux qui feront dans la suite le même voyage.

On donne le nom de terre des Patagons à cette partie de l'Amérique méridionale qui est au sud des établissemens des Espagnols, et qui s'étend depuis ces colonies jusqu'au détroit de Magellan. La partie orientale de ce pays est remarquable par une particularité qui

ne se trouve dans aucune autre contrée de notre globe connu ; c'est que , quoique tout le pays qui est au nord de la rivière de la Plata soit rempli de bois et d'arbres de haute futaie , tout ce qui se trouve au sud de cette rivière est absolument dépourvu d'arbres , à l'exception de quelques pêcheurs , que les Espagnols ont plantés et fait multiplier dans le voisinage de Buénos-Ayres ; de sorte qu'on ne trouve , dans toute cette côte de quatre cents lieues de longueur , et aussi avant dans les terres que les découvertes ont pu s'étendre , que quelques chétives broussailles. Le chevalier Narborough , que Charles II envoya exprès pour découvrir cette côte et le détroit de Magellan , et qui , en 1670 , hiverna dans le port Saint-Julien et dans le port Désiré , assure qu'il ne vit pas dans tout le pays un tronc d'arbre assez gros pour en faire le manche d'un couperet.

Si ce pays manque de bois , en récompense il abonde en pâturages. Il ne paraît composé que de dunes , d'un terrain sec , léger et graveleux , entremêlé de grands espaces stériles , et de touffes d'une herbe forte et longue. Cette herbe nourrit une quantité immense de bétail ; les Espagnols , qui se sont établis à Buénos-

Ayres, y ont apporté des vaches et des taureaux d'Europe; ces animaux y ont tellement multiplié, que personne ne daigne se les approprier, et que les chasseurs les tuent par milliers, seulement pour en avoir les cuirs et le suif. La manière dont se fait cette chasse est très-curieuse et mérite d'être décrite. Les habitans de ce pays, Espagnols ou Indiens, sont d'excellens hommes de cheval. L'arme dont ils se servent pour cette chasse est une espèce de lance, dont le fer, au lieu d'être ajouté au bout du bois suivant la même direction, comme dans les lances ordinaires, a son tranchant perpendiculaire au bois. Armés de cet instrument, les chasseurs environnent la bête, et celui qui peut lui gagner la croupe lui coupe le jarret. L'animal tombe ordinairement du premier coup; les chasseurs le laissent là, et vont à la quête d'un autre. Quelquefois une seconde troupe suit les chasseurs pour écorcher les bêtes tuées; mais on dit que souvent les chasseurs aiment mieux laisser languir ces animaux jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs qu'ils souffrent font crever les vaisseaux lymphatiques, et les rendent plus aisés à écorcher. Les prêtres se sont déclarés contre cette cruauté, et ont même été, si

ma mémoire ne me trompe, jusqu'à excommunier ceux qui s'en rendent coupables; mais ils n'ont pu réussir à détruire un pareil usage.

Quoiqu'on abatte un grand nombre de bêtes tous les ans, pour avoir le suif et les cuirs, on a souvent besoin aussi d'en avoir en vie et sans blessures, tant pour l'agriculture que pour d'autres usages. Alors les chasseurs savent les prendre d'une manière singulière et avec une adresse incroyable. Ils se servent, pour cela, d'une espèce de laës, composés d'une forte courroie de cuir, de plusieurs brasses de longueur, terminée en nœud coulant. Les chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite ce laës levé, et le bout opposé au nœud coulant est attaché à la selle: lorsqu'ils approchent à une certaine distance de la bête, ils lui jettent ce nœud, et manquent rarement d'en serrer les cornes; l'animal, qui se sent saisi, s'enfuit, mais le cavalier, qui est plus prompt que lui, le suit, de sorte que le laës n'est jamais trop tendu. Cependant un autre chasseur jette son nœud de manière qu'il saisit une des jambes de derrière de l'animal, et, aussitôt que cela est fait, les deux chevaux, dressés à ce manège, tournent de différens côtés, et tendant les deux laës en

sens contraire, par cette secousse renversent la bête, et s'arrêtent, en sorte que les deux lacs restent toujours tendus. L'animal étant ainsi renversé, et hors d'état de faire aucune résistance, le chasseur met pied à terre, le lie et l'emène. Ils attrappent les chevaux de la même manière, et même, à ce qu'on dit, les tigres, quelque difficile à croire que cela paraisse. A la vérité, l'adresse des habitans de ce pays à jeter ce lacs à une grande distance, et à saisir un animal par où il leur plaît, est prodigieuse; et l'on serait tenté de révoquer en doute ce qu'on en dit, s'il n'y avait pas autant de témoins des faits, et s'ils étaient niés par un seul de ceux qui ont fait quelque séjour à Buénos-Ayres.

J'ai déjà dit qu'on ne tue cette grande quantité de bêtes que pour en avoir le suif et les cuirs. Quelquefois cependant on en prend la langue; tout le reste est abandonné à la pouriture, aux oiseaux carnassiers et aux autres animaux voraces. Le plus grand nombre de ces derniers sont des chiens sauvages. On les croit de race espagnole, descendus de chiens domestiques, qui, trouvant toujours quelque charogne à manger, n'ont pas cherché à regagner le logis. Il faut bien que cela soit ainsi

car originairement on ne connaissait pas cet animal en Amérique. Ces chiens, dont on voit quelquefois des milliers ensemble, n'empêchent pas la multiplication du bétail qu'ils n'osent attaquer, parce qu'il ne va jamais qu'en troupes trop nombreuses; ainsi ils sont réduits à se contenter des charognes abandonnées par les chasseurs, et des bêtes séparées de leur troupeau par quelque accident.

Outre le bétail qui remplit les vastes plaines situées au sud de Buénos-Ayres, ce pays nourrit encore une grande quantité de chevaux. Ils sont aussi originaires d'Espagne, et, quoiqu'ils soient en général excellens, leur grand nombre les rend communs et à très-bon marché. Les meilleurs ne coûtent qu'un écu, et cela dans un pays où l'argent est extrêmement bas, et où toutes les marchandises sont fort chères. On ne sait pas au juste jusqu'où ce bétail et ces chevaux s'étendent du côté du midi; mais il est présumable qu'il y en a au moins quelques-uns qui errent jusqu'aux environs du détroit de Magellan. Sans doute ils rempliront, avec le temps, toute cette vaste étendue de pays; ce qui sera d'une grande commodité pour les vaisseaux qui relâcheront sur cette côte; car les chevaux même sont très-

bons à manger, et plusieurs Indiens en préfèrent la viande à celle du bœuf. Par malheur la côte orientale des Patagons semble jusqu'à présent manquer du principal rafraîchissement qu'on cherche dans les voyages de long cours, l'eau douce. La terre y paraît imprégnée de sel et de nitre; les eaux courantes, aussi bien que les mares, n'y fournissent guère que de l'eau saumache. Cependant, comme parfois on y en a trouvé de bonne, quoique en petite quantité, il n'est pas impossible que, par suite de recherches plus exactes, on puisse remédier à cet inconvénient.

Ce pays est encore peuplé de vigognes ou moutons du Pérou; mais cet animal est si défiant et si prompt à la course qu'il est difficile d'en attaquer. On trouve aussi sur la côte orientale d'immenses troupeaux de veaux marins, et une grande variété d'espèces d'oiseaux de mer, dont les plus singuliers sont les penguins. Ils sont de la taille et à peu près de la figure d'une oie; mais, au lieu d'ailes, ils ont deux espèces de moignons, qui ne peuvent leur servir qu'à nager; leur bec est étroit, comme celui d'un albatrosse. Quand ils sont debout, ou qu'ils marchent, ils se tiennent le corps droit, et non

en situation à peu près horizontale , comme les autres oiseaux. Cette particularité, jointe à ce qu'ils ont le ventre blanc, a fourni au chevalier Narborough l'idée bizarre de les comparer à des enfans qui se tiennent debout et qui portent des tabliers blancs.

Les habitans de cette côte orientale sont clairsemés , et les équipages des vaisseaux qui y ont relâché n'en ont jamais vu plus de deux ou trois à la fois ; pour nous, nous n'en avons pas aperçu un seul, pendant notre séjour au port Saint-Julien. Ils sont cependant en assez grand nombre vers Buenos-Ayres , et souvent des voisins très-incommodes pour les Espagnols : mais aussi à cette hauteur le climat est plus doux , le terrain est plus varié , et les terres plus étendues ; car le continent y a trois à quatre cents lieues de largeur , au lieu qu'à la hauteur du port Saint-Julien il n'en a guère plus de cent. Ce ne sont peut-être que des habitans de la côte occidentale ou des environs du détroit qui viennent quelquefois errer vers cette côte orientale. Comme les Indiens des environs de Buenos-Ayres sont en bien plus grand nombre que ceux qui habitent plus au sud, ils les surpassent aussi de beaucoup en

courage et en activité; et paraissent approcher à cet égard de ces braves Chiliens qui, après avoir résisté à toute la puissance des Espagnols, et saccagé souvent les colonies, ont jusqu'à présent maintenu leur indépendance. Ceux des environs de Buenos - Ayres sont devenus d'excellens hommes de cheval, et manient toutes sortes d'armes blanches avec une extrême adresse. Quant aux armes à feu, ils en ignorent l'usage, et les Espagnols ont grand soin de ne le leur pas enseigner. L'histoire d'Orellana et de ses compagnons, que nous avons rapportée ci-dessus, suffit pour donner une idée de la vigueur et du courage de ces peuples; et certainement, si nous avions dessein de détruire l'empire des Espagnols dans l'Amérique, il n'y aurait pas de moyen plus efficace que celui d'encourager et d'assister ces Indiens, ainsi que ceux du Chili.

La côte occidentale de la côte des Patagons a moins d'étendue; et, comme elle est bornée par les Andes, qui poussent des branches qui descendent jusqu'à la mer, elle est pleine de rochers et dangereuse. J'aurai occasion d'en parler encore dans la suite.

A notre arrivée au port Saint-Julien, nous

envoyâmes un officier à terre pour y chercher un marais salant, avec ordre d'y ramasser du sel pour l'usage de notre escadre. Le chevalier Narborough observa, durant son séjour au port Saint-Julien, que ce sel était fort blanc et fort bon, et qu'en février il y en avait de quoi charger mille vaisseaux; mais notre officier nous en rapporta un échantillon de très-chétive apparence, et nous dit de plus qu'il y en avait très-peu. Sans doute la saison, très-pluvieuse à cette époque, l'avait fait fondre.

CHAPITRE VII.

Départ de la baie de Saint-Julien. — Notre navigation jusqu'au détroit de Lemaire.

Le Tryal étant à peu près réparé, nous songeâmes à partir; mais avant, notre commandant jugea à propos de concertér le plan de nos opérations dans la mer du Sud; pour laquelle nous allions partir. Dans cette vue, il convoqua le conseil de guerre à bord du *Centurion*, le 23 février, et proposa d'attaquer, à notre arrivée dans la mer du Sud, la ville et le port de Baldivia, principale forteresse et place frontière du Chili. Il ajouta qu'un des articles de son instruction était de tâcher de s'emparer dans ces mers d'un port où l'on pût carener et radouber les vaisseaux de l'escadre. Cette proposition ayant été unanimement approuvée par le conseil, on fit de nouvelles instructions pour les capitaines de l'escadre, qui eurent ordre, en cas de séparation, de gagner l'île de Nuestra Señora del Socoro, et de n'y

croiser que pendant dix jours. Si le chef d'escadre ne les joignait pas pendant ce temps, ils devaient gagner plus avant et aller croiser vers Baldivia, se tenant toujours à la vue des côtes et au sud de ce port. Au bout de quinze jours, s'ils n'étaient pas joints par le reste de l'escadre, ils devaient quitter cette station, diriger leur cours vers l'île de Juan Fernandez, et suivre pour le reste les ordres qui leur avaient déjà été donnés. On donna les mêmes instructions au maître de *l'Anne*. Comme la dispersion de l'escadre ne pouvait que porter un extrême préjudice au service du roi, il fut ordonné aux capitaines de bien recommander aux officiers de tenir son vaisseau à la distance au plus de deux milles du *Centurion*, s'ils ne voulaient en répondre à leurs périls et fortunes.

Toutes ces dispositions faites, et le radoub du *Tryal* achevé, l'escadre leva l'ancre et mit à la voile le vendredi, 27 février, à sept heures du matin; mais *le Gloucester* ne put venir à bout de dégager son ancre, et ne nous joignit que le lendemain matin. Le second jour de notre départ, à dix heures du matin, Wood's Mount, la terre la plus haute derrière Saint-Julien, nous restait au nord vers l'ouest, à dix lieues

de distance, et nous avions cinquante-deux brasses d'eau. En faisant route vers le sud, nous nous attendions à trouver en chemin l'escadre de Pizarro. C'est ce qui rendait notre commandant si soigneux d'empêcher la séparation de l'escadre.

Depuis notre départ du port Saint-Julien jusqu'au 4 de mars, nous eûmes peu de vent, temps couvert et embrumé, avec un peu de pluie, et la sonde nous donna généralement entre quarante et cinquante brasses, fond de sable noir et gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le 4 mars nous eûmes la vue du cap de la vierge Marie, tout au plus à six ou sept lieues de distance. C'est le cap qui forme au Nord l'embouchure du détroit de Magellan. Il paraît être bas et plat, et se termine en pointe. Comme nous comptions de passer le détroit le lendemain, nous mîmes à la cape dès qu'il fut nuit, de peur de le dépasser. Le lendemain, 7 mars, à quatre heures du matin, nous fîmes voile; à huit heures nous vîmes la terre, et, peu après, nous découvrîmes le détroit auquel touche une partie de la Terre-de-Feu, et dont la Terre-des-États fait l'autre côté.

Quelque affreux que puisse être l'aspect de

la Terre-de-Feu, celui de la Terre-des-États a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre aux yeux qu'une suite de rochers inaccessible, et pas un seul quartier de terre qui puisse rien produire. Ces rochers sont hérissés de pointes aiguës d'une hauteur prodigieuse, couvertes d'une neige éternelle, dont la plus grande partie semble suspendue en l'air, et est environnée de précipices. Les rochers qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres que par des crevasses qu'on disait avoir toutes été formées par des tremblemens de terre, car leurs côtés sont à peu près perpendiculaires, et les crevasses paraissent pénétrer dans la substance des rochers jusqu'à leurs racines. Enfin on ne peut rien imaginer de plus triste et de plus sauvage que le coup d'œil qu'offre cette côte.

Le 7 mars, comme je l'ai dit, nous découvrîmes l'embouchure du détroit de Lemaire, et à dix heures du matin nous entrâmes dans le détroit avec un beau temps et un vent frais, et le passâmes en deux heures, à la faveur d'une forte marée, quoiqu'il ait sept à huit lieues de longueur. C'est ici que finit l'océan Atlantique et que la mer Pacifique commence; ainsi, ne

nous représentant plus qu'une mer ouverte entre nous et les riches contrées, objet de nos espérances et de nos désirs, nous nous persuadions que les plus grandes difficultés de notre voyage étaient surmontées, et que nous allions voir se réaliser l'espoir que nous nous étions promis. Nous formions des projets de bonheur, et nous les fondions sur la possession de tout l'or du Chili et de tout l'argent du Pérou. Nos idées tenaient un peu du romanesque; la gaieté qu'elles nous inspiraient étaient augmentée par la disposition du temps infiniment serein, et qui avait été fort doux toute la matinée. Quoique l'hiver vint à grands pas, le ciel se montrait dans tout son brillant; c'était enfin le plus beau jour que nous eussions eu depuis notre départ d'Angleterre. Telle était notre situation, et c'est à ces séduisantes illusions que nous nous abandonnions, lorsque nous passâmes ce détroit fameux. Nous étions, comme on voit, bien éloignés de penser quels affreux malheurs nous étaient réservés; de croire que, dans peu séparés, nous ne devions plus nous rejoindre, et qu'enfin c'était le dernier jour de bonheur et de plaisir qui brillerait pour la plupart d'entre nous.

CHAPITRE VIII.

Navigation depuis le détroit de Lemaire jusqu'au cap Noir.

Nous n'étions pas encore hors du détroit que déjà toutes nos espérances furent au moment d'être ensevelies avec nous dans le sein de la mer ; car, avant que les derniers vaisseaux de l'escadre eussent débouqué, le ciel se couvrit, et offrit à nos yeux tous les signes d'une tempête prochaine. Le vent sauta au sud, et se mit à souffler par rafales si violentes, que nous fûmes obligés d'amener nos voiles de perroquet, et de bourcer la grande voile. La marée, qui jusqu'alors nous avait été favorable, changea aussi et nous poussa vers l'est, avec tant de vitesse que nous eûmes tout lieu de craindre que *le Wager* et *l'Anne*, qui faisaient l'arrière-garde, ne fussent brisés sur les côtes de la Terre-des-États, et ils n'échappèrent à ce péril qu'avec la plus grande difficulté ; toute l'escadre même, au lieu de continuer sa route vers le sud-ouest, fut emportée par la violence

réunie de la tempête et du courant, de sorte que le lendemain matin nous nous trouvâmes à sept lieues à l'est de la Terre-des-États, qui nous restait au nord-ouest. Nous commençâmes dès lors à nous apercevoir que l'entreprise de doubler le cap Horn pourrait bien excéder nos forces. Nous avions jusqu'alors entendu traiter de chimères les difficultés que prétendaient avoir rencontrées les navigateurs venus avant nous dans ces parages; difficultés qu'on attribuait à la timidité et au peu d'habileté de ces premiers voyageurs, et non à la mer et aux vents. Nous eûmes lieu d'être convaincus qu'on se trompait. Les dangers, contre lesquels ils nous fallut lutter, pendant les trois mois suivans, sont peut-être au-dessus de tous ceux qu'on a éprouvés dans aucune expédition navale. C'est ce dont on pourra juger par le récit que j'en vais faire.

Depuis la tempête qui nous accueillit au débouquement du détroit de Lemaire, nous eûmes une suite continuelle de temps orageux, qui surprit les plus expérimentés marins, et les força de convenir que tout ce qu'ils avaient appelé tempêtes jusqu'alors n'était rien en comparaison de celles-ci. Elles élevaient des va-

gues si hautes et si courtes qu'on ne voit rien de semblable dans aucune mer connue, et ce n'était pas sans raison que nous frémissions continuellement à leur vue, car une seule qui se serait brisée sur notre vaisseau, nous aurait coulés à fond. Outre cela, ces vagues causaient un roulis si violent, qu'on était à chaque instant exposé à être brisé contre le tillac ou les côtés du vaisseau, quelque soin qu'on prît de se bien cramponner. Plusieurs de nos gens furent tués par ces accidens et d'autres fort blessés. Leur inégalité et les intervalles trompeurs qui les séparaient contribuaient surtout à rendre ces tempêtes plus dangereuses. Ce n'est pas tout encore, ces vents furieux étaient accompagnés de pluies froides et de neige, qui nous couvraient nos agrès de glace et gelaient nos voiles, ce qui rendait les uns et les autres si cassans, qu'ils ne pouvaient résister au moindre effort; outre que la manœuvre en devenait plus rude et plus difficile, nos gens en avaient les membres engourdis, les pieds et les mains de quelques-uns étaient même tombés en mortification. Je ne finirais point, si je voulais rapporter tous les maux auxquels nous fûmes exposés dans le cours de cette navigation.

J'ai dit que ce fut le 7 mars que nous débouquâmes du détroit de Lemaire, et qu'immédiatement après nous fûmes jetés à l'est par la violence de la tempête et par la force des courans. Les quatre ou cinq jours suivans, nous eûmes de violens coups de vent, toujours du même rumb, avec une mer prodigieusement grosse; et, quoique nous eussions toujours porté vers le sud-ouest, nous n'avions pas lieu de croire que nous eussions gagné vers l'ouest. Pendant ce temps, nous eûmes de fréquens grains de pluie et de neige, et notre vaisseau puisa quantité d'eau. Trois ou quatre jours après le vent parut un peu s'abattre, mais la mer n'en fut pas moins mâle; le 18, le vent se renforça avec un froid excessif, et à minuit notre grande voile de perroquet se déchira, et un des couets de la grande voile se rompit. Depuis ce jour jusqu'au 23 le temps fut plus favorable, quoiqu'entremêlé de grains de pluie et de neige. Cependant les vagues ne diminuaient pas, et le vaisseau, travaillé par cette grosse mer, s'était tellement entr'ouvert dans ses œuvres mortes, qu'il faisait eau par chaque couture, et qu'il n'y avait pas un recoin qui ne fût exposé à l'eau de la mer. Les offi-

ciers même n'étaient pas à sec dans leurs lits.

Le 23, nous essayâmes une très-violente tempête, avec grêle et pluie et une très-haute mer; et, quoique nous eussions amené la voile du grand perroquet avant que le vent fût au plus fort, nous en trouvâmes pourtant la vergue rompue; un moment après la ralingue de la grande voile se rompit, cette voile même se déchira en lambeaux, et, malgré tous nos efforts, la plus grande partie en fut emportée dans la mer. Vingt-quatre heures plus tard, nous fûmes accueillis par une tempête plus forte encore que la précédente.

Avant qu'elle fût tout-à-fait passée, nous aperçûmes que deux des haubans du grand mât, et un de celui d'artimon étaient rompus; nous les raccommodâmes et les rattachâmes sur-le-champ. Nous eûmes ensuite trois ou quatre jours moins orageux qu'à l'ordinaire; mais, en revanche, il s'éleva un brouillard si épais qu'il fallut tirer un coup de canon de demi-heure en demi-heure, pour empêcher l'escadre de se disperser. Le 31, un coup de canon tiré du *Gloucester*, et un signal fait de ce vaisseau pour parler au chef d'escadre, nous causèrent une vive alarme; mais nous vîmes bientôt ce

dont il s'agissait. La grande vergue du *Gloucester* était rompue entre les palans, ce qui pouvait nous retenir encore dans ce terrible climat. Mais il n'était pas question alors de déplorer ses infortunes, il fallait de la résolution et de l'activité; aussi le commandant ordonna-t-il sur-le-champ à plusieurs charpentiers du reste de l'escadre de passer à bord du *Gloucester*, pour réparer au plus tôt ce dommage, et donna une pompe de son propre vaisseau au *Tryal* qui faisait eau. Le temps se trouva plus favorable, mais dès le 1^{er} avril jusqu'au 8 il devint si mauvais; le ciel se couvrit de tant de nuages, le vent se renforça tellement, que tout annonçait l'approche d'une violente tempête. Elle éclata en effet le 8, dura trois jours, et fut plus forte que toutes celles que nous avions encore éprouvées. Après ce temps, elle diminua un peu. Nous étions surpris que tant et de si fortes tempêtes ne nous eussent coûté qu'une vergue du *Gloucester*; mais notre étonnement cessa bientôt, car, dès trois heures du matin, plusieurs coups de canon, tirés au dessous du vent, nous donnèrent des signaux de détresse. Le chef d'escadre fit signal à toute l'escadre d'arriver. Au point du jour, nous dé-

couvrimes *le Wager*, fort au dessous du vent à tous les autres vaisseaux, et nous aperçûmes qu'il avait perdu son mât d'artimon et la vergue de son grand perroquet. *Le Wager* ne fut pas le seul vaisseau de l'escadre qui souffrit de cette tempête; le lendemain la pinque *Anne* fit aussi un signal de détresse.

Il y avait sept semaines que nous étions bien battus de la tempête, agités des plus cruelles inquiétudes, et nous commencions à nous flatter de voir bientôt la fin de tant de maux, et de nous trouver dans des climats plus doux, où nous pourrions nous dédomnager amplement de tout ce que nous avons souffert; car le 13 d'avril nous n'étions qu'un degré en latitude au sud de l'embouchure occidentale du détroit de Magellan; de sorte que nous comptons de goûter en peu de jours la tranquillité tant vantée de la mer Pacifique.

Mais ces flatteuses idées n'étaient qu'illusion, et nous ne tardâmes guère à payer bien cher le plaisir qu'elle nous avait fait. Le lendemain, entre une et deux heures du matin, nous faisons cours vers le nord, lorsque le temps, qui avait été fort embrumé, venant à s'éclaircir, *l'Anne* fit signal qu'elle découvrait terre à son

avant. Elle n'en était qu'à deux milles, et nous craignîmes d'aller échouer sur cette côte. Effectivement pas un de nos vaisseaux ne l'eût échappé si le vent avait soufflé du rumb accoutumé avec la violence ordinaire, ou que la lune ne se fût pas découverte subitement. Mais le vent ayant heureusement sauté à l'ouest-nord-ouest, nous permit de porter au sud, et de nous dérober à ce malheur imprévu. A midi nous avions gagné le large de près de vingt lieues.

Par la latitude de cette terre nous jugeâmes que c'était une partie de la Terre-de-Feu, peu éloignée du débouquement méridional du détroit de Magellan, et nous crûmes que c'était la pointe appelée le cap Noir. Il est fort étonnant que les courans nous aient autant jetés à l'est; toutes nos estimés nous faisaient à plus de dix degrés à l'ouest de cette terre, et, au lieu de 19° de longitude que nous croyions avoir courus, il se trouvait que nous n'en avions pas fait la moitié. Ainsi au soulagement que nous promettaient un climat plus doux et des mers tranquilles, fut substituée l'obligation de nous rapprocher du pôle, et de lutter encore contre ces terribles vents d'ouest, dont nous avons tant éprouvé la fureur; et cela dans le temps

que les maladies nous gagnaient ; que la mortalité s'augmentait de jour en jour parmi nous , et que les dégoûts d'une longue et rude navigation , et l'abattement causé par le dernier contre-temps , nous rendaient moins capables que jamais de supporter les nouveaux travaux qui nous paraissaient inévitables. Ajoutez que notre escadre était fort diminuée ; il y avait déjà trois jours que nous avions perdu de vue *la Severne*, et *la Perle* avait disparu depuis le matin. Quoique nous eussions étendu le reste de l'escadre et croisé pendant quelque temps pour les chercher, nous ne revîmes plus ces vaisseaux. Ils pouvaient s'être approchés de terre pendant la nuit, et , moins favorisés que nous par le vent et par la lune, avoir fait naufrage sur cette côte. Pleins de ces tristes idées, qui nous en présageaient de plus tristes encore pour l'avenir, nous courûmes au sud-ouest, persuadés que les efforts que nous allions faire pour gagner à l'ouest, et surmonter le courant qui nous entraînait à l'est, seraient probablement insuffisants.

CHAPITRE IX.

Avis aux navigateurs qui voudront doubler le cap Horn.

Tous les malheurs que nous avons éprouvés dans le cours de notre voyage doivent être imputés aux retards qu'on nous fit essuyer avant notre départ d'Angleterre, ces retards ayant été cause que nous arrivâmes dans les mers du Sud pendant la plus mauvaise saison de l'année. De là la dispersion de nos vaisseaux, le dépérissement de nos équipages, et la réduction de notre escadre, qui, étant en état de tenter quelque entreprise considérable, lorsque nous passâmes le détroit de Lemaire, se trouvait réduite à deux vaisseaux et un petit bâtiment délabrés au point de ne pouvoir qu'à peine tenir la mer. Dans une si triste situation nous abandonnâmes le projet d'attaquer Baldivia, et toutes autres places des Espagnols. Pour mettre, autant qu'il est possible, ceux qui entreprendront à l'avenir le voyage de la mer du Sud, à couvert de pareilles infortunes, j'ai cru devoir rapporter ici les ré-

flexions que m'ont fournies ma propre expérience et la conversation de nos plus habiles navigateurs, relativement à la manière la plus convenable de doubler le cap Horn, à la saison où l'on peut tenter ce passage, au cours qu'il faut suivre, et aux lieux de rafraîchissement à l'est et à l'ouest de l'Amérique méridionale.

A l'égard d'un lieu de rafraîchissement à l'est de l'Amérique, l'île de Sainte-Catherine, a, jusqu'à présent, été recommandée par plusieurs auteurs, et c'est sur leur parole que nous y relâchâmes. Mais la manière dont nous y fûmes reçus et le peu de rafraîchissemens que nous trouvâmes, suffirent pour détourner ceux qui nous suivront de l'idée de relâcher dans le gouvernement de don Jose Sylva de Paz, à moins qu'ils ne veuillent bien que les Espagnols soient informés de leurs forces et de leurs desseins, car ils peuvent être assurés que ce gouverneur instruira l'ennemi de ce qu'il saura à cet égard. Or, comme cette espèce de trahison a sa cause dans le commerce clandestin des Portugais avec les établissemens espagnols vers l'embouchure de la Plata, la même cause agira probablement sur tous les gouverneurs des côtes du Brésil, où on fait également ce commerce de

contrebande. Quand même les gouverneurs seraient trop honnêtes gens pour commettre une pareille infidélité, le commerce est trop fréquent entre les ports du Brésil et la rivière de la Plata, et trop de bâtimens passent continuellement de l'un de ces endroits à l'autre, pour que les Espagnols puissent manquer de recevoir avis de l'arrivée et de l'état de nos vaisseaux; et quelque imparfaits que fussent ces avis, c'en seraient toujours trop pour l'intérêt de nos navigateurs. Tout le commerce des Anglais dans la mer du Sud se fait constamment dans une même route du nord au sud, sans jamais s'en écarter, ni vers l'est, ni vers l'ouest, et deux ou trois vaisseaux croisiers bien postés suffisent pour surprendre tous leurs vaisseaux : mais cela n'a lieu qu'autant que ces vaisseaux croisiers peuvent rester ignorés; car, dès qu'il paraît un ennemi dans ces mers, les Espagnols envoient des couriers le long de la côte, et mettent un embargo sur tout leur commerce. Ils savent fort bien que cette précaution, non-seulement empêchera leurs bâtimens d'être pris, mais ne peut manquer de réduire bientôt l'ennemi à la nécessité de quitter ces mers, à moins qu'il ne fût assez fort pour en attaquer les pla-

ces. On voit par là de quelle importance est le secret dans de pareilles expéditions, et, par conséquent, que les vaisseaux, qui y sont destinés, doivent éviter soigneusement les côtes du Brésil.

Il serait cependant possible que des vaisseaux destinés à ce voyage fussent absolument obligés de toucher au Brésil, pour faire du bois, de l'eau, et se pourvoir d'autres rafraîchissemens; dans ce cas même, Sainte-Catherine est la dernière place que je voudrais leur recommander. Premièrement les animaux qu'on prend en vie dans les vaisseaux, pour y avoir un peu de viande fraîche, tels que, cochons, moutons et volailles, ne s'y trouvent pas. En second lieu, cette relâche est trop voisine de la rivière de la Plata, et les Espagnols ont trop d'occasions d'être informés de tout ce qui y arrive. Il vaudrait mieux aller à Rio-Janciro, où deux vaisseaux de notre escadre relâchèrent après notre séparation au passage du cap Horn. On peut trouver dans ce port quelques cochons et quelques volailles : et, comme il est assez éloigné de la rivière de la Plata, le commerce entre ces deux endroits n'est pas fréquent, et on serait moins en danger d'être découvert des

Espagnols. Il y aurait d'autres mesures à prendre moins sujettes aux inconvéniens : nous en parlerons dans la suite.

Quant à la route qu'il faut tenir pour doubler le cap Horn , je conseille à quiconque voudra aller dans la mer du Sud , au lieu de passer par le détroit de Lemaire , de gagner l'est de la Terre-des-États , de courir alors au sud , jusqu'à la hauteur de 61 à 62°, de mettre ensuite le cap à l'ouest , en restant à cette latitude jusqu'à ce qu'on soit bien assuré d'être suffisamment avancé à l'ouest , après quoi il faut porter au nord.

Un autre avis , non moins nécessaire , est qu'il ne faut entreprendre ce passage que dans le milieu de l'été , c'est-à-dire pendant les mois de décembre et de janvier. Plus on s'éloignera de cette saison , plus on trouvera d'inconvénients et de périls. A la vérité , si on ne fait attention qu'à la violence des vents d'ouest , le temps où nous fîmes notre passage , qui était vers l'équinoxe , paraîtra le moins favorable ; mais , d'un autre côté , dans le milieu de l'hiver on serait exposé à d'autres inconvéniens plus grands encore. Le froid excessif et les jours courts ne permettraient pas de faire route au

sud , aussi avant qu'il est nécessaire : un voyage fait le long de ces bords inconnus serait encore plus dangereux, et affreux même au cœur de l'été. Enfin je conseillerais toujours à tous navigateurs de tenter ce passage dans les mois de décembre et de janvier, autant qu'il sera possible, et surtout de ne pas s'exposer aux mers situées au sud du cap Horn, après le mois de mars.

Quant à un endroit de rafraîchissement pour des vaisseaux de course à leur arrivée dans la mer du Sud, il n'y a que l'île de Juan Fernandez qu'on puisse recommander avec quelque espèce de prudence. Il est vrai que la côte occidentale des Patagons, entre le détroit de Magellan, et les établissemens des Espagnols, ne manque pas de ports où des vaisseaux seraient en sûreté et trouveraient de l'eau, du bois, et quelques autres rafraîchissemens. Mais cette côte est si terrible par les rochers et les écueils dont elle est pleine, aussi bien que par la violence des vents d'ouest qui y donnent toujours, qu'on ne doit nullement conseiller de s'en approcher, au moins avant que les rades, canaux, et lieux d'ancrage en aient été reconnus, et qu'on ne soit plus au fait, et des

dangers qu'on y court et des lieux d'abri qu'elle offre.

Ce sont là les meilleurs directions que je puisse fournir à ceux de nos navigateurs qui seront à l'avenir destinés pour la mer du Sud.

J'ai prouvé ci-dessus que toutes nos entreprises dans la mer du Sud courent grand risque d'échouer, tant qu'on sera obligé de relâcher au Brésil ; ainsi tout expédient qui pourrait nous affranchir de cette nécessité est sûrement digne de l'attention du public. Le meilleur expédient à proposer serait, sans doute, de trouver quelque autre endroit plus au sud, où nos vaisseaux pussent relâcher et se pourvoir des choses nécessaires pour leur voyage autour du cap Horn. Nous avons déjà quelque connaissance imparfaite de deux endroits fort propres à cet effet, et on les trouverait peut-être, en les faisant reconnaître. L'un est l'île de Pepys, à 47° de latitude sud, et, suivant le docteur Helley, à quatre-vingts lieues du cap Blanc, sur la côte des Patagons ; le second serait aux îles de Falkland, à la latitude 51° , et à peu près au sud de l'île de Pepys. Cette dernière a été découverte par le capitaine Cowley dans son voyage autour du monde, en 1686. Les îles de

Falkland ont été vues par plusieurs navigateurs. L'un et l'autre de ces endroits est à une distance convenable du continent, et, à en juger par leurs latitudes, le climat y doit être tempéré. Il est vrai qu'on ne les connaît pas assez bien pour pouvoir les recommander comme des lieux de rafraîchissement propres à des vaisseaux destinés pour la mer du Sud, mais l'amirauté pourrait les faire reconnaître à peu de frais; il n'en coûterait qu'un voyage d'un seul vaisseau: et, si un de ces endroits se trouvait, après cet examen, propre à ce que je propose, on peut concevoir de quelle utilité serait un lieu de rafraîchissement aussi avancé vers le Sud, et aussi près du cap Horn. *Le Duc et la Duchesse* de Bristol ne mirent que trente-cinq jours, depuis qu'ils perdirent la vue des îles de Falkland, jusqu'à leur arrivée à l'île de Juan Fernandez, dans la mer du Sud, et comme le retour est encore plus facile, à cause des vents d'ouest qui règnent dans ces parages, je ne doute pas qu'on ne puisse faire ce voyage, des îles de Falkland à celle de Juan Fernandez, aller et revenir, en un peu plus de deux mois. Cette découverte pourrait être d'un grand avantage à notre nation, même en temps de paix;

et, en temps de guerre, nous rendre maîtres de ces mers.

Il serait donc fort à souhaiter qu'on fît reconnaître la côte des Patagons, la Terre-de-Feu et celle des États, et qu'on examinât avec soin les nombreux canaux, les ports et les rades qui s'y trouvent. Par là, l'entrée dans la mer Pacifique nous deviendrait facile, et toute cette navigation méridionale plus sûre qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la côte occidentale des Patagons, depuis le détroit de Magellan jusqu'aux établissemens espagnols, a paru digne d'attention, par le voisinage des Araucos et autres peuples du Chili, qui sont toujours en guerre ou en assez mauvaise intelligence avec les Espagnols. Le chevalier Jean Narborouh fut envoyé exprès par le roi Charles II, pour reconnaître les détroits de Magellan, la côte des Patagons vers ces détroits, et les ports des Espagnols sur cette frontière; avec ordre d'ouvrir, s'il était possible, quelque correspondance avec les Indiens du Chili, et d'établir avec eux quelque espèce de commerce. Les vues de sa majesté, en commandant ce voyage, n'étaient pas seulement de faire alliance avec ces peuples sauvages, pour intimi-

der les Espagnols et pour les resserrer de ce côté-là ; il y envisageait bien d'autres avantages, indépendans de ces motifs politiques ; il considérait que le commerce immédiat avec ces Indiens pourrait être extrêmement avantageux à la nation anglaise. On sait que le Chili, lorsque les Espagnols le découvrirent, produisait de l'or bien au delà de ce qu'il en a rendu dans quelque période que ce soit, depuis qu'ils en sont en possession ; cela fait croire que les mines les plus riches ont été prudemment cachées par les Indiens, qui craignaient de s'exposer à perdre leur liberté et de devenir les victimes de la tyrannie des Espagnols, en les faisant songer à étendre leurs conquêtes, pour satisfaire la soif qu'ils avaient de ce métal. Mais dans le commerce que ces Indiens pourraient faire avec les Anglais, ces raisons n'auraient pas lieu ; puisque nous pourrions leur fournir non-seulement des armes et des munitions de guerre, mais aussi des commodités pour lesquelles ils ont pris du goût en fréquentant les Espagnols. Sans doute qu'alors ils ouvriraient volontiers leurs mines, et se prêteraient avec empressement à un commerce utile des deux côtés ; leur or, loin de leur attirer l'esclavage comme autrefois,

leur procurerait des armes pour la défense de leur liberté, pour se venger de leurs tyrans, et se soustraire pour toujours du joug odieux de cette nation. Tandis que, par notre assistance et sous notre protection, ils deviendraient un peuple considérable, nous attirerions chez nous des trésors, que la maison d'Autriche, et depuis celle de Bourbon, ont prodigués pour parvenir à leur pernïcieux dessein de la monarchie universelle.

Le chevalier de Narborough ne réussit pas à ouvrir, il est vrai, un commerce qui devait être si utile à l'Angleterre. Il fut obligé de se borner à quelques découvertes utiles à la géographie et à la navigation. Mais on raconte que Charles II avait fondé de si grandes espérances sur cette expédition, et désirait si fort d'en savoir le succès, qu'ayant appris que Narborough avait passé aux Dunes à son retour, il n'eut pas la patience d'attendre que ce chevalier arrivât à la cour, et alla au-devant de lui dans sa bergé, jusqu'à Gravesend.

CHAPITRE X.

Navigation depuis le cap Noir jusqu'à l'île de Juan Fernandez.

JUSQU'AU 22 d'avril, nous nous trouvâmes au-delà de 60° de latitude sud, et suivant notre estime, à 6° à l'ouest du cap Noir. Pendant tout cet intervalle, nous naviguâmes aussi heureusement qu'on peut l'espérer dans ces parages; même dans la saison la plus favorable; et, sans les craintes dont nous étions agités, ç'aurait été le temps le plus agréable pour nous, depuis que nous eûmes passé le détroit de Lemaître jusqu'à notre arrivée sur les côtes occidentales de l'Amérique. Ce beau temps dura avec peu de variation jusqu'au 24; mais ce jour-là, vers le soir, le vent fraîchit et augmenta jusqu'à former une violente tempête qui nous fit souffrir beaucoup de dommages.

Le 25, vers midi, le vent s'adoucit, mais nous ne vîmes pas un de nos vaisseaux, et aucun d'eux ne nous rejoignit qu'après notre ar-

rivée à Juan Fernandez. Nous avons même appris dans la suite qu'il n'y eut pas deux vaisseaux de toute l'escadre qui restassent ensemble ; et cette séparation totale était d'autant plus surprenante , que nous avions jusqu'alors navigué de compagnie , pendant sept semaines de tempêtes continuelles dans ce terrible climat. Cette séparation nous donnait lieu d'espérer que nous en ferions plus vite le reste du passage , n'ayant qu'à poursuivre notre cours sans être retardés par les accidens des autres vaisseaux ; mais , en revanche , nous étions obligés de faire la triste réflexion , que nous n'avions aucun secours à attendre , que toutes nos ressources se trouvaient dans notre seul vaisseau. Une planche qui aurait sauté , ou quelque autre accident , nous aurait fait périr inévitablement. Si nous faisons naufrage , nous ne pouvons nous attendre qu'à finir nos jours sur quelque rivage inhabité. Quand on vogue en compagnie de quelques vaisseaux , les malheurs sont bien moins terribles , quoi qu'il arrive ; il est au moins probable qu'un des vaisseaux pourra échapper et offrir un asile à l'équipage de l'autre.

Enfin , le dernier jour du mois d'avril , nous

cûmes lieu d'espérer de voir bientôt la fin de ces souffrances ; car nous nous trouvâmes à la latitude de $52^{\circ} 13'$, c'est-à-dire au nord des détroits de Magellan. Nous étions donc certain d'avoir fait notre passage et d'être prêts d'entrer dans la mer Pacifique. Ce nom, qui lui a été donné à cause de l'égalité des saisons qui y règnent, de la facilité et de la sûreté avec laquelle on y navigue, ne nous promettait que des vents modérés, une mer tranquille, un air tempéré, et tous les autres avantages qui la distinguent des autres parties de l'Océan. Mais nous fûmes encore une fois déçus de nos espérances. Pendant tout le cours du mois de mai, nos souffrances devinrent plus fortes que toutes celles auxquelles nous avons été exposés, les tempêtes furent aussi violentes; notre équipage diminuait et s'affaiblissait de plus en plus par les maladies et par la mortalité ; enfin, jamais nous ne nous trouvâmes si près de notre destruction totale. On pourra en juger par le détail circonstancié que je vais donner de nos malheurs.

Aussitôt que nous eûmes passé le détroit de Lemaire, le scorbut se manifesta dans nos équipages ; la longueur du voyage, la fatigue que

nous souffrîmes, et la tristesse que nous causèrent tant de fâcheux accidens , augmentèrent cette maladie au point que , vers la fin d'avril , il y avait bien peu de nos gens qui n'en fussent attequés , et que nous perdîmes sur le *Centurion*, dans le cours de ce mois , quarante-trois personnes. Nous regardions le mal comme étant à son plus haut point , et nous nous flattions qu'il s'adoucirait à mesure que nous avancerions vers le nord ; mais , au contraire , nous perdîmes le double de monde pendant le mois de mai , et , comme nous ne relâchâmes en aucun endroit , avant le milieu de juin , la mortalité augmenta encore , et la maladie s'étendit si fort , que nous trouvâmes que nous avions perdu plus de deux cents hommes , et qu'à chaque quart nous ne pouvions compter , sur le gaillard d'avant , que six hommes au plus capables de service.

Cette maladie , si commune dans les voyages de long cours , et qui fut en particulier si destructive pour nos équipages , est peut-être la plus singulière et la moins concevable de toutes celles qui peuvent affliger le corps humain. Les symptômes en sont fort inconstans et innombrables ; le progrès et les effets fort irrég-

guliers. A peine trouvait-on deux personnes qui, ayant ce mal, se plaignissent des mêmes accidens, et, lorsque des symptômes semblables paraissaient, ce n'était pas dans le même ordre. Quoiqu'il ait souvent la forme de quelques autres maladies, et qu'il n'ait pas de signes qui lui soient tellement particuliers qu'ils puissent toujours servir à le distinguer, il y a pourtant certains symptômes qui l'accompagnent généralement, et qui méritent qu'on en fasse une mention particulière. Tels sont de grandes tâches livides, dispersées sur toute la surface du corps, les jambes enflées, les gencives puantes, et surtout une lassitude extraordinaire dans tous les membres, après le moindre exercice; et cette lassitude dégénère en une disposition à tomber en faiblesse au moindre effort, et enfin au moindre mouvement.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'un étrange abattement d'esprit, de frissons, de tremblemens, et d'une grande disposition à être frappé de terreurs violentes au moindre accident. Nous avons eu trop souvent occasion de remarquer que tout ce qui décourageait nos gens, ou qui détruisait leurs espérances, ne manquait pas d'irriter le mal;

en telles occasions, ceux qui étaient au dernier période de la maladie en mouraient, et ceux qui étaient encore capables de quelque service, étaient réduits à garder le branle. Il paraît qu'un des meilleurs préservatifs, c'est un esprit vif, gai et résolu.

Ce n'est pas une petite tâche, que de rapporter tous les maux qui accompagnent quelquefois cette maladie; elle produit souvent des fièvres putrides, des pleurésies, la jaunisse, de violentes douleurs de rhumatisme; elle cause quelquefois une constipation opiniâtre, avec une grande difficulté de respirer, et ce dernier cas passe pour le plus dangereux des symptômes du scorbut. D'autres fois, toutes les parties du corps, mais particulièrement les jambes, sont attaquées d'ulcères de la plus mauvaise espèce, accompagnés de carie dans les os, et de chairs fongueuses luxuriantes, qui résistent à tous les remèdes. Une chose très-extraordinaire, et qu'on ne croirait pas sur le rapport d'un seul témoin, c'est que des cicatrices de plaies, guéries depuis bien des années, se sont rouvertes par la virulence de cette maladie. Un des invalides, qu'on avait embarqué à bord du *Centurion*, avait été blessé cinquante ans au-

paravant à la bataille de Boyne ; il fut guéri en peu de temps, et se porta bien pendant longues années, cependant le scorbut l'ayant attaqué, les plaies se rouvrirent au bout de quelque temps, et parurent telles que si elles n'avaient jamais été guéries, et ce qu'il y a de plus étonnant, le calus bien formé d'un os qui avait été rompu, fut dissous, et la fracture telle que si elle n'avait jamais été consolidée. En vérité, rien n'est plus étonnant que certains effets de ce mal. Plusieurs de nos gens, quoique réduits à garder le branle, paraissaient se porter encore assez bien ; ils buvaient et mangeaient avec appétit, ils étaient de bonne humeur, et parlaient avec vigueur et d'un ton de voix très-ferme ; cependant, si on les remuait, ne fût-ce que d'un côté du vaisseau à l'autre, et cela dans leurs branles, ils expiraient à l'instant même. D'autres, qui se fiaient à des apparences de force, et qui s'ennuaient de rester dans leurs branles, moururent avant que d'avoir gagné le tillac. Il est souvent arrivé que des gens, qui étaient encore en état d'aller et de venir, et capables de rendre quelque service, sont tombés morts dans un instant, en faisant quelque effort.

C'est ainsi que nous en avons vu mourir plusieurs durant le cours de notre voyage.

Ce mal terrible nous tourmentait déjà dès le temps que nous étions occupés à doubler le cap Horn. Nous espérions qu'il s'adoucirait après que nous aurions doublé ce cap, mais nous eûmes la douleur d'éprouver que la mer Pacifique ne nous était pas plus favorable que les mers orageuses qui entourent la Terre-de-Feu. Arrivés, le 8 de mai, à la hauteur de l'île de Socoro, qui était le premier rendez-vous de notre escadre, et où nous espérions de trouver au moins quelques-uns de nos vaisseaux de conserve, nous croisâmes en cet endroit pendant plusieurs jours, pour les y attendre. Non-seulement nous eûmes le chagrin de n'y en voir aucun, et d'être par là confirmés dans l'idée funeste qu'ils avaient tous péri; mais nous fûmes encore dans une appréhension continuelle de périr nous-mêmes, et d'être jetés sur cette côte rude et escarpée, dont l'aspect seul nous remplissait de terreur. La vue, dans un lointain assez enfoncé dans les terres, était bornée par cette prodigieuse chaîne de montagnes, couvertes de neiges, nommée les *Cordilleras* ou les *Andes*, et la côte ne paraît qu'une suite de ro-

chers stériles , terminée par un rivage bordé de précipices. A la vérité , on y voit un bon nombre de baies qui avancent dans les terres , mais l'entrée en est embarrassée de plusieurs îles ; et quoiqu'il soit très-apparent qu'on trouverait des mouillages fort sûrs dans plusieurs de ces baies , et des canaux commodes pour y parvenir, cependant , comme nous n'avions aucune connaissance de cette côte , si les vents d'ouest qui y règnent toujours nous y avaient jetés , c'en aurait probablement été fait de notre vaisseau et de nous.

Ce danger, auquel nous fûmes exposés pendant quinze jours , était encore augmenté par la difficulté de suffire à la manœuvre du vaisseau. D'ailleurs les vents continuaient à souffler avec violence contre toutes nos espérances , quoique nous avançassions vers le nord ; et nous avions souvent de fortes rafales , qui déchiraient nos voiles , endommageaient nos agrès , et mettaient nos mâts en danger de rompre. Pendant une de ces rafales , qui était accompagnée de furieux coups de tonnerre , un éclat de feu courut le long de notre tillac , et , se divisant avec un bruit semblable à celui de plusieurs coups de pistolet , blessa quelques-uns de nos officiers et

de nos matelots ; les marques des coups paraissant en divers endroits de leurs corps. Cette flamme , qui se fit aussi sentir par une très-forte odeur de soufre , était , sans doute , de même nature que les éclats de la foudre dont l'air paraissait embrasé.

Ce serait abuser de la patience du lecteur , que de vouloir descendre dans le détail des accidens , des frayeurs et des fatigues que nous eûmes à essuyer sur cette côte , et qui ne firent qu'augmenter jusqu'au 22 de mai , qu'on eût dit que toutes les tempêtes que nous avions endurées jusqu'alors s'étaient réunies , et avaient conspiré notre perte. Cet ouragan nous déchira presque toutes nos voiles , et mit en pièces la plus grande partie de nos agrès. Vers les huit heures du soir , une vague telle qu'une montagne vint fondre sur nous à tribord , et nous donna une si furieuse secousse , que plusieurs de nos haubans sautèrent , et nos mâts furent au moment de rompre : notre lest et nos provisions furent si dérangés , que notre vaisseau se trouva considérablement sur le côté à bas-bord. Ce coup nous consterna , car nous nous attendions à tout moment à couler à fond. Cette tempête fut la dernière que nous eûmes à essuyer

en sortant de ces climats orageux ; car, deux jours après, nous nous trouvâmes en pleine mer avec le temps le plus doux que nous eussions eu depuis que nous avions passé le détroit de Lemaire. Après avoir croisé vainement en cet endroit, pendant plus de quinze jours, pour y attendre les autres vaisseaux de notre escadre, il fut résolu de profiter du temps favorable, qui nous avait déjà si bien servi à nous dégager de ces côtes terribles, et de gagner, le plus tôt qu'il serait possible, l'île de Juan Fernandéz. Quoique le second rendez-vous fût marqué à la hauteur du port de Baldivia, comme nous n'avions trouvé aucun de nos vaisseaux au premier, il n'y avait nulle apparence de les trouver à l'autre ; et certes, nous n'avions que trop de raisons d'être persuadés que, de toute l'escadre, seuls nous n'avions pas péri. L'île de Juan Fernandéz était la seule rade, dans ce quartier du monde, où nous pussions radouber notre vaisseau, faire recouvrer la santé à nos malades, et éviter ainsi de périr tous en mer.

Nous voguâmes vers cette île. Comme nous perdions cinq ou six hommes par jour, nous résolûmes, pour gagner du temps, et aussi pour éviter le danger d'être assalés sur la côte, de

chercher cette île, en courant sur le méridien où elle est marquée. Le 28 de mai, nous nous trouvâmes à la latitude qu'on lui assigne ordinairement, et nous nous flattions de la voir bientôt : mais ne la trouvant pas encore, nous commençâmes à croire que nous avions trop pris à l'ouest. Notre commandant était persuadé qu'il l'avait vue le 28 au matin, mais ses officiers soutinrent que ce n'était qu'un nuage, et le temps qui était couvert favorisait leur opinion. Il fut donc résolu de faire l'est sous le parallèle où nous étions, et il était bien certain que, de cette manière, il n'était pas possible de manquer cette île ; si nous avions pris trop à l'ouest, ou autrement de découvrir le continent du Chili, d'où nous pouvions prendre notre point de départ, et être sûrs de ne plus manquer cette île, en faisant cours vers l'ouest.

Le 30 de mai, nous eûmes la vue du continent du Chili, à la distance de douze à treize lieues. Le pays nous parut blanc, élevé et inégal ; c'était sans doute une partie des Cordilleras que nous voyions, et qui sont toujours couvertes de neiges. Quoique cette vue nous assurât de notre position, elle nous prouva aussi que nous avions changé notre cours fort inutile-

ment, dans le moment même que nous allions probablement trouver cette île tant désirée. La mortalité était parvenue parmi nous au point le plus terrible, et ceux qui étaient encore en vie étaient abattus par ce dernier contre-temps, et par l'idée de rester plus long-temps en mer : notre provision d'eau tirait à sa fin, et tout concourait à nous jeter dans un désespoir qui augmentait la violence de la maladie et nous emportait nos meilleurs matelots. Ce fut dans ce triste état, que nous voguâmes jusqu'au 9 de juin. Alors nous découvrîmes, à la pointe du jour, l'île de Juan Fernandez. Je finirai ce chapitre à ce période tant désiré et si important pour nous, après avoir remarqué que, pendant le temps qui s'écoula entre la résolution que nous prîmes, le 28 de mai, de tourner le Cap vers le continent, et la vue que nous eûmes enfin de cette île, nous perdîmes soixante-dix à quatre-vingts hommes, que nous aurions sans doute sauvés, si nous avions trouvé cette île dès cette première fois, comme nous l'aurions sûrement fait, en gardant le même cours quelques heures de plus.

CHAPITRE XI.

Arrivée du *Centurion* à l'île de Juan Fernandez.—Description de cette île.

Le 9 juin à la pointe du jour, nous commençâmes à découvrir l'île de Juan Fernandez. Quoique le pays nous parût, à la première vue, montueux et rude, comme c'était néanmoins terre, et la terre que nous cherchions, ce fut un spectacle très-agréable à nos yeux. Il n'y avait aucun autre endroit où nous pussions espérer de trouver la fin des maux terribles contre lesquels nous avions si long-temps lutté.

Comme le vent était alors au nord, nous louvoyâmes tout le jour et toute la nuit suivante, pour pouvoir gagner terre, et, durant le second quart, voulant revirer de bord, nous eûmes un triste exemple de la faiblesse de notre équipage; car le lieutenant ne put jamais rassembler plus de deux quartiers-mâîtres et six matelots en état de manoeuvrer; de sorte que, sans le secours des officiers, des valets et des mousses, il aurait été impossible de gagner

l'île que nous avions devant les yeux ; et même avec ce secours, il nous fallut deux heures pour border nos voiles. Tel était le déplorable état d'un vaisseau de soixante pièces, qui trois mois auparavant avait passé le détroit de Lemaire, avec un équipage de quatre à cinq cents hommes, presque tous sains et vigoureux.

Le 10 juin ; l'après-midi, nous nous trouvâmes sous le vent de l'île, que nous côtoyâmes à la distance d'environ deux milles, pour trouver un bon ancrage, qui, suivant la description que nous en avions, était dans une baie au côté septentrional de l'île. Nous étions à portée de voir que les précipices escarpés ; dont nous nous étions formé de si désagréables idées à une certaine distance, bien loin d'être stériles, étaient presque partout couverts de bois : ils laissaient entre eux des vallées charmantes par leur verdure et par toutes les sources et cascades dont elles étaient arrosées, chacune de ces vallées, pour peu qu'elle eût d'étendue, ayant au moins son ruisseau. L'eau, comme nous l'éprouvâmes dans la suite, ne le cédait en bonté à aucune que nous eussions jamais goûtée, et restait toujours claire. La vue d'un pareil pays aurait été ravissante en tout

autre temps; mais, dans une situation telle que la nôtre, soupirant après la terre et les plantes, qui seules pouvaient guérir le scorbut qui nous désolait, il n'est guère possible de concevoir avec quel transport et quelle ardeur nous contemptions le rivage, non plus que l'impatience qui nous agitait à la vue des herbes et autres rafraichissemens qui s'offraient à nos regards.

Nos rations d'eau étaient très-médiocres depuis un temps assez considérable, et nous n'en avions plus que cinq tonneaux à bord. Il n'y a que ceux qui ont souffert long-temps la soif, et qui peuvent se rappeler l'effet que les seules idées de sources et de ruisseaux ont produit alors en eux, qui soient en état de juger de l'émotion avec laquelle nous regardâmes une grande cascade d'eau transparente qui tombait d'un rocher haut de près de cent pieds dans la mer, à une petite distance de notre vaisseau. Ceux de nos malades qui n'étaient pas à l'extrémité, quoique alités depuis long-temps, se servirent du peu de forces qui leur restaient, et se traînèrent sur le tillac pour jouir d'un spectacle si ravissant. Nous côtoyions ainsi le rivage, attentifs à contempler ce paysage, qui nous paraissait

plus beau à mesure que nous avancions davantage. Mais la nuit étant survenue avant que d'avoir pu trouver la baie que nous cherchions, nous résolûmes d'aller toute la nuit la sonde à la main.

A quatre heures du matin, notre troisième lieutenant fut envoyé avec le canot pour chercher la baie où nous désirions tant nous trouver, et revint à midi avec une bonne quantité de veaux marins et d'herbe; car, quoiqu'il y eût dans l'île de meilleures plantes en abondance, ceux qui avaient été à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver, avaient cru que de l'herbe serait un mets très-délicat. Ils ne se trompèrent pas dans leur attente; cet aliment, tout dédaigné qu'il aurait été en toute autre occasion, fut dévoré avec la dernière avidité. Les veaux marins servirent aussi de rafraîchissemens, mais on n'en fit pas grand cas alors, parce que l'équipage du canot avait pris beaucoup d'excellent poisson. Ils avaient aussi découvert la baie où nous avions dessein de mouiller. Le temps nous ayant paru favorable le lendemain matin, nous tâchâmes de gagner cette baie tant désirée. Quand nous fûmes devant son entrée, le vent, qui jusqu'alors avait été bon, commença à chan-

ger et à souffler par bouffées ; mais , grâce à la hauteur que nous avions gagnée , et à force de serrer le vent , nous y entrâmes. Immédiatement après, nous découvrîmes une voile, et ne doutâmes pas un instant qu'elle ne fût de notre escadre. En effet , c'était *le Tryal*. Nous lui envoyâmes d'abord quelques matelots, qui l'aiderent à mouiller entre nous et la côte. Nous apprîmes bientôt que ce vaisseau n'avait été rien moins qu'exempt des maux qui nous avaient si cruellement attaqués.

Enfin , le 16 juin et les deux jours suivans , nous envoyâmes tous nos malades à terre au nombre de cent soixante-sept hommes , sans compter au moins une douzaine qui moururent dans les chaloupes , n'ayant pu soutenir le grand air. La plupart de nos malades avaient si peu de forces , qu'il fallut les laisser dans leurs branles pour les mettre dans la chaloupe , et ensuite , au sortir de la chaloupe , les faire passer de la même manière jusqu'à leurs tentes , en traversant un rivage pierreux. C'était là un ouvrage très-fatigant pour le petit nombre de ceux qui se portaient bien. Aussi le chef d'escadre fit-il tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter cet ouvrage , obligeant tous ses

officiers, sans distinction, à y prêter la main, et leur en donnant l'exemple. On pourra juger en quelque sorte de l'extrême faiblesse de nos malades par le nombre de ceux d'entre eux qui moururent à terre; car on a presque toujours éprouvé que la terre et les rafraîchissemens qu'elle produit guérissent en peu de temps le scorbut de mer. En vertu d'une expérience tant de fois renouvelée, nous espérions que les malades, que le grand air n'avait point tués, et qui étaient parvenus en vie dans les tentes, ne tarderaient pas long-temps à recouvrer la santé et les forces; mais, à notre grand regret, il s'écoula près de vingt jours après leur débarquement, avant que la mortalité cessât à peu près, et les dix ou douze premiers jours, nous n'en entermâmes par jour guère moins de six; ceux qui restèrent en vie se rétablirent très-lentement.

Avant de poursuivre le récit de nos aventures, il ne sera peut-être pas hors de propos d'insérer ici une description un peu détaillée de l'île Juan Fernandez.

L'île de Juan Fernandez se trouve à 33° 40' de latitude méridionale, à la distance de cent dix lieues de la terre ferme du Chili. Elle tire son nom d'un Espagnol, qui en obtint la con-

cession, et qui y resta quelque temps, dans l'intention d'y faire un établissement, mais qui l'abandonna ensuite. Cette île est d'une figure irrégulière; sa plus grande étendue est entre quatre et cinq lieues, et sa plus grande largeur ne va pas tout-à-fait à deux lieues. Le seul bon endroit pour mouiller à cette île est à la bande du nord, où sont trois baies. Celle du milieu, connue sous le nom de *baie de Cumberland*, est la plus large, la plus profonde, et à tous égards la meilleure; les deux autres, dont l'une s'appelle la baie de l'est, et l'autre la baie de l'ouest, ne sont, à proprement parler, que des endroits de débarquement, où des chaloupes peuvent mettre des futailles à terre.

La baie de Cumberland fournissant de beaucoup la meilleure rade de toute l'île, il est nécessaire d'ajouter que les vaisseaux doivent mouiller sur la côte occidentale de cette baie, à la distance d'un peu plus de deux câbles du rivage. En cet endroit ils peuvent être à l'ancre sur quarante brasses d'eau, et presque entièrement à couvert de la violence des ondes, que le vent, quand il est à l'est ou à l'ouest, chasse dans la baie. Il y a, en ce cas, une précaution à prendre, qui est de garnir les cinq ou six

dernières brasses des câbles, dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de telle autre matière propre à les garantir des frottemens des rochers du fond.

Le vent du nord, le seul auquel cette baie soit exposée, souffla très-rarement durant le séjour que nous y fîmes; et, comme nous étions alors en hiver, il y a lieu de supposer que, dans d'autres saisons, la chose est encore plus extraordinaire.

Le côté septentrional de l'île est formé par des montagnes hautes et escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plupart soient couvertes de bois. Le terrain y est léger et peu profond, et l'on y voit souvent de grands arbres mourir ou être renversés par le moindre choc, faute de racines. Un de nos matelots fit, à ce dernier égard, une triste expérience; car en parcourant ces montagnes à la quête des chèvres, il saisit un arbre qui était sur une pente pour s'aider à monter; l'arbre cédant, le matelot roula de la montagne; et, quoique pendant sa chute il se fût accroché à un autre arbre d'une grosseur considérable, l'arbre fut déraciné comme le premier, et le matelot fut écrasé en tombant sur des rochers. Pareille

chose arriva à M. Brett, au moment où il s'appuyait le dos contre un arbre aussi gros que lui, et situé sur une falaise; il renversa cet arbre, et tomba d'une hauteur considérable, sans néanmoins se faire aucun mal.

La partie méridionale diffère beaucoup de tout le reste. C'est un pays sec, pierreux et sans arbre, mais fort uni et bas, en comparaison de la partie septentrionale. Il n'y aborde jamais aucun vaisseau, parce que la côte en est fort escarpée, et qu'outre qu'on y trouve peu ou point d'eau douce, les vaisseaux y sont exposés au vent de sud, qui y règne presque toute l'année, et particulièrement en hiver. Les arbres qui croissent dans les bois au nord de l'île sont presque tous aromatiques et de plusieurs sortes : aucun d'eux n'est de taille à pouvoir fournir de gros bois de charpente, excepté le myrthe, qui est le plus grand arbre de cette île, et qui nous fournit tout le bois de charpente que nous employâmes; les plus grands cependant ne sauraient fournir des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. La tête du myrthe est ronde, et aussi régulière que si elle avait été taillée avec tout le soin possible. Sur l'écorce croît une espèce de mousse, dont l'o-

dèur et le goût approchent de l'ail, et qui en tenait lieu à nos gens. Nous trouvâmes aussi dans l'île l'arbre de piment, et l'arbre à chou, mais en assez petite quantité. Nos prisonniers observèrent que quelques-unès des montagnes de l'île ressembloient aux montagnes du Chili, où l'on trouve de l'or; de sorte qu'il ne serait pas impossible qu'il y eût aussi de l'or dans cette île. Nous y remarquâmes quelques montagnes d'une terre rouge, dont la couleur surpassait celle du vermillon, et qui, si on l'examinait bien, pourrait peut-être servir à différens usages.

Outre une quantité de toutes sortes de plantes, que cette île produit, mais que notre ignorance en botanique nous empêche de décrire ou même de remarquer, nous y avons trouvé presque tous les végétaux qu'on regarde comme souverains contre cette espèce de maladie scorbutique qu'on contracte en mangeant des chairs salées et par de longs voyages; comme du cresson d'eau, du pourpier, d'excellente oseille sauvage, et une prodigieuse quantité de navets et de raves de Sicile. Ces différentes sortes de plantes, avec le poisson et la viande que l'île nous fournissait, non-seulement nous flattaient le

goût, après avoir été nourris si long-temps de chair salée, mais encore ils étaient très-salutaires à nos malades, qui recouvrèrent peu à peu leur santé et leurs forces; et, pour ceux qui se portaient bien, ces alimens chassèrent les semences cachées du scorbut, dont probablement aucun de nous n'était entièrement exempt.

Outre les plantes dont je viens de parler, nous y trouvâmes beaucoup d'avoine et de trèfle. Il y avait aussi quelques arbres à choux, comme je l'ai dit; mais, comme ces sortes d'arbres étaient presque toujours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres endroits escarpés, et qu'il fallait couper un arbre entier pour avoir un seul chou, nous donnâmes rarement dans cette espèce de friandise.

La douceur du climat et la bonté du terroir rendent cet endroit excellent pour toutes sortes de végétaux; pour peu que la terre soit remuée, elle est d'abord couverte de navets et de raves. C'est ce qui engagea M. Anson, qui s'était pourvue de presque toutes les semences propres aux jardins potagers, et de noyaux de différentes sortes de fruits, à faire semer des laitues, des carottes, etc., à mettre en terre

dans les bois des noyaux de prunes, d'abricots et de pêches : le tout pour l'utilité de ses compatriotes, qui pourraient, dans la suite, toucher à cette île. Ses soins, du moins à l'égard des fruits, n'ont pas été inutiles ; car quelques personnes qui, en voulant se rendre de Lima en Espagne, avaient été prises et menées en Angleterre, étant venues remercier M. Anson de la manière généreuse et pleine d'humanité dont il en avait agi envers ses prisonniers, la conversation tomba sur ses expéditions dans la mer du Sud, et ils lui demandèrent, à cette occasion, s'il n'avait point fait mettre en terre, dans l'île de Juan Fernandez, des noyaux d'abricots, de pêches, quelques voyageurs, qui avaient abordé à cette île, y ayant découvert un grand nombre de pêchers et d'abricotiers ; sortes d'arbres qu'on n'y avait jamais vu auparavant.

Les bois, dont la plupart des montagnes escarpées sont couvertes, étaient sans broussailles, et la disposition irrégulière des hauteurs et des précipices, dans la partie septentrionale de l'île, contribuait par cela même à former un grand nombre de vallées, aussi belles qu'aucune de celles qu'on dépeint dans les romans.

La plupart de ces vallées étaient arrosées de ruisseaux qui tombaient par cascades de rocher en rocher, quand le fond de la vallée se trouvait, par la continuation des hauteurs voisines, entremêlé de quelques endroits escarpés. Il y avait, dans ces mêmes vallées, des endroits où l'ombre et l'odeur admirable qui sortait des bois voisins, la hauteur des rochers, qui paraissaient comme suspendus, et la quantité de cascades transparentes qu'on voyait de tous côtés, formaient le séjour le plus charmant qu'il y ait peut-être sur toute la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la simple nature surpasse ici, dans ses productions, toutes les fictions de la plus heureuse imagination. Il n'est pas possible d'imaginer un lieu plus beau que celui où le chef d'escadre fit dresser sa tente, et qu'il choisit pour sa demeure. C'était une clairière d'une médiocre étendue, éloignée du bord de la mer d'un demi-mille, et située dans un endroit dont la pente était extrêmement douce. Il y avait au devant de sa tente une large avenue coupée à travers le bois. La baie, avec les vaisseaux à l'ancre, paraissait au bout de cette avenue, qui s'abaissait insensiblement vers la mer.

Cette clairière était ceinte par derrière d'un bois de grands myrthes, rangés en forme de théâtre; le terrain que ce bois occupait avait plus de pente que la clairière, et cependant pas assez pour que les hauteurs et les précipices, qui se trouvaient plus avant dans le pays ne s'élevassent considérablement au dessus des sommets des arbres, et n'augmentassent encore la beauté du coup d'œil. Pour qu'il ne manquât rien à l'aspect enchanteur de cet endroit, deux ruisseaux, dont l'eau était transparente comme le cristal, coulaient sous les arbres, qui environnaient la clairière, l'un au côté droit de la tente, et l'autre au côté gauche, à la distance d'environ cent verges.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur l'île de Juan Fernandez, en parlent comme étant peuplée d'une grande quantité de boucs et de chèvres; et l'on ne saurait guère contester leur témoignage à cet égard; ce lieu ayant été extrêmement fréquenté par les boucaniers et les slibustiers, aux temps où ils couraient ces mers. Il y a même deux exemples, l'un d'un moskite indien, et l'autre d'un Écossais, nommé Alexandre Selkirk, qui furent abandonnés sur cette île, et qui, y ayant passé quelques années, de-

vaient être au fait de ses productions. Selkirk, le dernier des deux, après un séjour d'environ quatre ou cinq ans, en partit avec *le Duc* et *la Duchesse*, armateurs de Bristol. Sa manière de vivre était remarquable à plusieurs égards ; j'en rapporterai une particularité que nous avons eu occasion de vérifier. Il assure, entre autres choses, que, prenant à la course plus de chèvres qu'il ne lui en fallait pour sa nourriture, il en marquait quelques-unes à l'oreille, et les lâchait ensuite. Son séjour dans l'île de Juan Fernandez avait précédé notre arrivée d'environ trente-deux ans, et il arriva cependant que la première chèvre que nos gens tuèrent avait les oreilles déchirées, d'où nous conclûmes qu'elle avait passé par les mains de Selkirk. Cet animal avait un air majestueux, une barbe vénérable et divers autres symptômes de vieillesse. Nous trouvâmes plusieurs de ces animaux, tous marqués à l'oreille ; les mâles étaient reconnaissables par la longueur de leurs barbes, et par d'autres caractères distinctifs de vieillesse.

Mais le nombre des chèvres est à présent bien diminué dans cette île ; car les Espagnols, instruits de l'usage que les boucaniers et les flibustiers faisaient de la chair des chèvres, ont

entrepris de détruire la race de ces animaux dans l'île, afin d'ôter une pareille ressource à leurs ennemis. A cet effet, ils ont lâché à terre nombre de grands chiens, qui s'y sont multipliés, et ont fait la guerre aux chèvres; si bien qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre parmi les rochers et les précipices, où il n'est pas possible aux chiens de les suivre. Ces animaux sont partagés en différens troupeaux de vingt ou trente chacun, qui habitent des demeures distinctes, et ne se mêlent jamais ensemble. C'est ce qui augmentait la difficulté que nous trouvions à en tuer, et cependant leur chair, qui avait un goût de venaison, nous paraissait un mets si friand, qu'à force d'épier les lieux où ils faisaient leur séjour, nous connûmes tous leurs troupeaux; et j'ai lieu de croire que le nombre de boucs et de chèvres qu'il y a dans toute l'île n'excede pas deux cents. Je me souviens qu'un jour nous eûmes occasion de voir les préparatifs d'un combat entre un troupeau de ces animaux et des chiens. Allant en chaloupe dans la baie orientale, nous aperçûmes quelques chiens qui guettaient; et, curieux de savoir de quel gibier ils suivaient la piste, nous nous arrêtâmes. A la fin nous les vîmes

gagner une hauteur, dont le sommet était occupé par un troupeau de chèvres, qui paraissaient disposées à les recevoir. Il y avait en cet endroit un sentier fort étroit, bordé de précipices des deux côtés; ce fut le poste que le chef du troupeau choisit pour y faire tête à l'ennemi, le reste du troupeau se tenant derrière lui dans un espace moins resserré. Comme cet espace était inaccessible par tout autre endroit que celui où le chef s'était placé, les chiens, quoiqu'ils eussent gravi la hauteur avec beaucoup d'ardeur, ne se trouvèrent pas plutôt à la distance d'environ vingt-cinq pas de lui, que la crainte d'être jetés de haut en bas par leur ennemi les empêcha d'aller plus avant.

Les chiens, qui, comme je l'ai déjà dit, ont détruit ou chassé les chèvres de toutes les parties accessibles de l'île, sont de différentes espèces. Ils venaient quelquefois nous rendre visite pendant la nuit, et nous dérobaient nos provisions. Il arriva même une ou deux fois que, trouvant quelqu'un des nôtres à l'écart, ils l'attaquèrent; mais, comme des gens de l'équipage accoururent, on mit ces animaux en fuite, avant qu'ils eussent eu le temps de faire aucun mal. Depuis que les chèvres ne leur ser-

vent plus de nourriture, il y a lieu de supposer qu'ils vivent principalement de jeunes veaux marins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que plusieurs de nos gens ayant tué des chiens, et les ayant mangés, leur trouvèrent un goût de poisson.

Les chèvres étaient si rares, que nous avions bien de la peine à en tuer une par jour, et notre monde commençant à se dégoûter du poisson; il fallut enfin en venir à manger du veau marin; ce mets, dédaigné au commencement, nous parut meilleur de jour en jour, et fut appelé agneau. On trouve dans l'île de Juan Fernandez un autre animal amphibie, appelé *lion marin*, qui ressemble un peu au veau marin, quoique beaucoup plus grand; nous le mangions sous le nom de bœuf, et comme c'est un animal tout-à-fait singulier, je ne saurais me dispenser d'en donner ici la description.

Les lions marins, quand ils ont atteint toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, et, en circonférence, depuis huit pieds jusqu'à quinze: ils sont tellement gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse, avant de parvenir à la chair ou aux os; et nous fimes plus d'une

fois l'expérience que la graisse de quelques-uns des plus gros nous fournissait jusqu'à cent vingt-six galons d'huile, ce qui revient à peu près à cinq cents pintes, mesure de Paris. Ils sont aussi fort sanguins; car, si on leur fait de profondes blessures dans une douzaine d'endroits, on verra jaillir à l'instant, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang. Pour déterminer la quantité de leur sang nous en tuâmes d'abord un à coups de fusil; lui ayant ensuite coupé la gorge, nous mesurâmes le sang qu'il rendit, et trouvâmes qu'outre celui qui restait encore dans les vaisseaux, il en avait rendu au moins deux barriques. Leur peau est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue et leurs nageoires, qui leur servent de pieds quand ils sont à terre, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts, joints ensemble par une membrane. Mais cette membrane ne s'étend pas jusqu'au bout des doigts, qui sont garnis chacun d'un ongle. Outre la grosseur, qui les distingue des veaux marins, ils en diffèrent encore en plusieurs choses; et surtout les mâles, qui ont une espèce de grosse trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure de la lon-

gueur de cinq ou six pouces ; cette partie ne se trouve pas dans les femelles ; ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil , outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Ces animaux sont de vrais amphibies ; ils passent tout l'été dans la mer et tout l'hiver à terre : c'est alors qu'ils travaillent à la génération et que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux petits à la fois : ces animaux tettent , et sont , dès la naissance , de la grandeur d'un veau marin qui a toute sa taille. Les lions marins , pendant tout le temps qu'ils sont à terre , vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes , et le temps qu'ils ne paissent pas , ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paraissent d'un naturel fort pesant et sont difficiles à réveiller ; mais ils ont la précaution de placer des mâles en sentinelle autour de l'endroit où ils dorment , et ces sentinelles ont grand soin de les éveiller dès qu'on approche seulement de la herde. Ils sont fort propres à donner l'alarme , leurs cris étant très-bruyans et de tons fort différens ; ils grognent comme des pourceaux , ou ils hennissent comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent ensemble , surtout les mâles , et les femelles sont le sujet

ordinaire de leurs querelles. Nous fûmes un jour surpris à la vue de deux de ces animaux, qui nous parurent d'une espèce toute nouvelle; mais, en approchant de plus près, nous trouvâmes que c'étaient deux mâles, défigurés par les blessures qu'ils s'étaient faites à coups de dents, et par le sang dont ils étaient couverts. Nous tuâmes quantité de ces animaux, pour en manger la chair, et surtout le cœur et la langue, que nous trouvions préférable à celle de bœuf. Il est très-facile de les tuer, car ils sont presque également incapables de se défendre et de s'enfuir; il n'y a rien de plus lourd que ces animaux; au moindre mouvement qu'ils font, on voit leur graisse molasse flotter sous leur peau. Cependant il faut se donner de garde de leurs dents. Un de nos matelots était occupé à écorcher un jeune lion marin, lorsque la mère de cet animal se jeta sur lui sans qu'il l'aperçût, et lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut telle que le matelot en eut le crâne fracassé en plus d'un endroit, et, quelques soins qu'on pût en prendre, il mourut peu de jours après.

Voilà les principaux animaux qu'on trouve dans cette île. Nous y vîmes peu d'oiseaux. Il

n'y a que des faucons, des merles, des hiboux et des colibris. Nous n'y vîmes point de pardelas ou damiers, qui se creusent des trous en terre, et que d'autres disent y avoir vus : mais nous y trouvâmes plusieurs de leurs trous, et nous jugeâmes que les chiens les avaient détruits. C'est ainsi qu'ils ont traité les chats, qui abondaient dans cette île du temps de Selkirk. Nous n'en avons vu qu'un ou deux, pendant notre séjour en cet endroit. Il n'en est pas de même des rats ; nos tentes en étaient pleines toutes les nuits.

La baie est abondamment fournie de plusieurs espèces de poissons. Les morues y sont d'une grosseur prodigieuse, et en aussi grande quantité que sur les côtes de Terre-Neuve. Nous y prîmes aussi de grandes brêmes, des anges de mer, des cavallies, des tâtonneurs, des poissons argentés et des congres d'une espèce particulière, et un poisson noir, qui ressemblait à une carpe, dont nous faisons plus de cas que de tout autre, et à qui nous avons donné le nom de *ramoneur de cheminée*. A la vérité, le rivage est si plein de rochers et de cailloux, qu'il n'y a pas moyen d'y tirer la seine : mais nous pêchions à l'hameçon, et nous prenions autant de

poissons que nous voulions. Le seul inconvénient auquel cette pêche était sujette venait des requins et autres poissons voraces, qui suivaient souvent la chaloupe et nous enlevaient le poisson. Les écrevisses de mer sont un autre mets exquis, que la mer nous offrait en plus grande abondance que peut-être en aucun lieu du monde. Elles y pèsent ordinairement huit à neuf livres, sont d'un goût excellent, et en telle quantité, vers le rivage, qu'on les percevait souvent avec le croc lorsque les chaloupes partaient de terre où y abordaient.

Après une description de cette île, aussi détaillée qu'un séjour de trois mois m'a mis en état de la faire, je vais rapporter dans le chapitre suivant ce qui nous y arriva pendant cet intervalle de temps; je reprends maintenant le fil de ma narration au 18 juin, jour où le *Tryal*, qu'une rafale avait rejeté en mer trois jours auparavant, regagna l'ancrage.

CHAPITRE XII.

Arrivée du *Gloucester* à l'île de Juan Fernandez ; celle de l'*Anne*, et ce que nous y fîmes jusqu'à l'arrivée de cette dernière.

L'ARRIVÉE du *Tryal* à l'île de Juan Fernandez, si peu de temps après que nous y eûmes abordé nous-mêmes, nous donna lieu d'espérer que nous serions bientôt rejoints par le reste de notre escadre, et, pendant plusieurs jours, nous eûmes constamment les yeux tournés vers la mer, espérant voir paraître quelqu'un de nos vaisseaux égarés. Mais, au bout de quinze jours, nous commençâmes à perdre l'espoir de les revoir jamais ; car nous savions très-bien que si notre vaisseau avait été obligé de tenir la mer pendant tout ce temps, pas un seul de nous ne fût resté en vie, et que le corps de notre vaisseau, rempli de cadavres, serait devenu le jouet des vents et des flots. Nous n'avions que trop de raisons de croire que tel avait été le sort des vaisseaux de notre escadre qui ne parais-

saient point. Chaque heure qui s'écoulait ajoutait un degré de force à ces tristes probabilités.

Enfin, le 21 juin, quelques-uns de nos gens, du haut d'une éminence vers le bord de la mer, aperçurent un vaisseau au dessous du vent, dont les voiles basses paraissaient au niveau de l'horizon : ces voiles et celle du grand perroquet étaient les seules qu'il portât. Cette dernière circonstance fit conclure que c'était un vaisseau de notre escadre, qui avait souffert autant que nous dans ses voiles et dans ses agrès. C'est la seule conjecture qu'on eut occasion de faire ; car, peu après, le temps se brouilla et en fit perdre la vue. Cependant le 26, vers le midi, nous découvrîmes une voile au nord-est, que nous prîmes pour le même vaisseau qu'on avait déjà vu. Cette conjecture se trouva vraie. A une heure après midi, le vaisseau fut si proche que nous le reconnûmes pour être le *Gloucester*. Comme on ne pouvait douter de l'état de détresse où se trouvait l'équipage, le chef d'escadre envoya à leur secours le canot chargé d'eau, de poisson, et d'autres rafraîchissemens, qui leur vinrent bien à point. Ils avaient jeté à la mer les deux tiers de leur monde ; et de ceux qui restaient en vie, on ne comptait plus que

les officiers et leurs valets qui fussent en état d'agir. Depuis long-temps ils étaient réduits à une pinte d'eau par ration toutes les vingt-quatre heures, et malgré cela, sans le secours que nous leur envoyâmes, ils seraient bientôt morts de soif; leur provision d'eau tirait à sa fin. Le vaisseau louvoyait à trois milles de la baie; mais les vents et les courans étaient contraires, et il n'y avait pas moyen de gagner l'anerage. Ils continuèrent la même manœuvre le lendemain, mais sans apparence de succès, tant que le vent et les courans ne changeraient pas. *Le Gloucester* resta quinze jours dans cette situation, aussi cruelle que celle de Tantale; car il ne put, pendant tout ce temps, gagner la rade, quoique plusieurs fois il eût les apparences les plus favorables d'y réussir. Le 9 de juillet, nous remarquâmes que ce vaisseau s'éloignait et portait vers l'est. Nous conjecturâmes que son dessein était de gagner vers le sud de l'île; mais nous le perdîmes bientôt de vue, et il ne parut plus pendant huit jours, ce qui nous donna beaucoup d'inquiétude. Le 16 il reparut encore, tâchant de doubler la pointe à l'est de l'île; mais le vent, qui soufflait directement de la baie, l'empêcha d'approcher de terre de plus

près que de quatre lieues. Le capitaine Mitchel fit signal de détresse, et on lui envoya notre double chaloupe, avec de l'eau, quantité de poisson et d'autres rafraîchissemens. Comme nous ne pouvions nous passer de cette chaloupe, le chef d'escadre ordonna positivement au quartier-maître de revenir d'abord; mais une tempête s'éleva le lendemain, et, comme nous ne vîmes pas notre chaloupe, nous craignîmes qu'elle n'eût péri, ce qui aurait été pour nous une perte irréparable. Enfin au bout de trois jours nous eûmes la joie de découvrir sur l'horizon les voiles de notre chaloupe : nous envoyâmes le canot au devant d'elle, et il nous la ramena en peu d'heures. L'équipage de la chaloupe s'était chargé de six malades du *Gloucester*, pour les porter à bord; mais de ces six deux moururent dans la chaloupe. Nous apprîmes alors le triste état où *le Gloucester* était réduit : à l'exception des hommes que nous y avions envoyés, tout le monde était malade sur ce bâtiment. La mortalité y était terrible, et, sans les provisions que nos chaloupes y avaient portées, tous mouraient également faute d'eau. Ce qu'il y avait de plus terrible, c'est que ces maux paraissaient sans remède. Depuis un mois déjà

ce vaisseau faisait tout ce qu'il pouvait pour entrer dans la baie, et n'était pas plus avancé que le premier moment où il découvrit l'île. L'équipage perdait tout-à-fait courage; toutes les tentatives essayées n'ayant servi qu'à faire mieux connaître la difficulté de réussir. Enfin le moment de délivrance arriva lorsque nous nous y attendions le moins; car plusieurs jours après que *le Gloucester* eut disparu à nos yeux, nous fûmes agréablement surpris, le matin du 23 de juillet; de lui voir doubler à pleines voiles la pointe du nord-ouest de la baie. Nous envoyâmes en toute diligence à son aide toutes les chaloupes que nous avions, et une heure après que nous l'eûmes aperçu, il vint mouiller l'ancre entre la terre et nous. Nous eûmes lieu alors d'être pleinement convaincus que tous les secours et les provisions que nous lui avions envoyés lui avaient été d'une nécessité absolue; pour peu qu'il en eût manqué la moindre partie, il était impossible qu'un seul homme de l'équipage eût échappé à la mort. Notre premier soin fut de les aider à jeter l'ancre, et le second de porter leurs malades à terre; ils étaient réduits à moins de quatre-vingts, et nous nous attendions à en voir mourir la plus grande par-

tie ; mais , soit que ceux dont la maladie avait atteint un certain degré de malignité fussent déjà morts , soit que les rafraîchissemens que nous leur avions fournis eussent disposé ceux qui restaient à une guérison plus prompte , il arriva que ces malades furent beaucoup plus tôt rétablis que les nôtres ne l'avaient été à notre arrivée dans l'île , et qu'il en mourut très-peu après le débarquement.

Depuis ce temps nous ne revîmes plus aucun autre vaisseau de notre escadre , excepté la pinque *Anne* , qui nous rejoignit vers le milieu d'août , et dont je raconterai plus tard les aventures. Je reviens à présent à ce qui nous arriva , tant sur notre vaisseau qu'à terre , durant les tentatives inutiles que fit *le Gloucester* pour aborder à l'île où nous l'attendions.

A notre arrivée dans cette île nous eûmes lieu de croire que des vaisseaux espagnols y avaient relâché depuis peu ; et il était à craindre qu'ils n'y revinssent bientôt , soit pour faire de l'eau , soit pour nous y chercher ; car tout semblait démontrer qu'ils ne croisaient dans ces parages que pour nous y attendre. Nous sûmes dans la suite que toutes ces conjectures n'étaient que trop fondées ; les indices qui les firent naître

tre furent des jarres fraîchement brisées, que nous trouvâmes à terre, quelques morceaux de cendres, des restes de poissons, et des poissons même entiers, qui commençoient à peine à se corrompre. Or, comme les vaisseaux marchands espagnols ont toujours dans leurs instructions un ordre exprès d'éviter cette île, le premier rendez-vous des armateurs qui arrivent dans ces mers, nous pensâmes que des vaisseaux de guerre y avaient relâché. Nous ignorions encore que Pizarros'était vu forcé de retourner à Buenos-Ayres, et nous ne savions pas au juste quelle escadre on pouvait équiper à Callao; ainsi nous avions d'autant plus lieu de craindre que le rang de notre vaisseau, et les soixante pièces de canon dont il était monté ne fussent propres qu'à augmenter la honte de notre défaite, devant trouver dans chaque armateur un ennemi redoutable pour nous. Si nous avions eu le malheur d'être obligés alors de combattre, nous n'aurions pas eu trente hommes en état d'agir; mais heureusement nos craintes se trouvèrent mal fondées.

A mesure que nous avancions dans le mois de juillet, plusieurs de nos gens se rétablissaient; les plus forts furent employés à abattre

des arbres et à les couper en bûches, tandis que les autres, plus faibles, portèrent ces bûches, l'une après l'autre, au bord de la mer, les uns marchant avec des béquilles, et les autres appuyés sur un bâton. Nous portâmes ensuite notre forge à terre.

Ces occupations, celles de nettoyer le vaisseau et de faire de l'eau; les soins qu'exigeaient nos malades et les secours fournis au *Gloucester*, donnèrent suffisamment de l'emploi à un équipage aussi faible que le nôtre, jusqu'à l'arrivée de ce vaisseau. Dès qu'il eût jeté l'ancre, le capitaine Mitchel vint rendre compte au chef d'escadre de tout ce qui lui était arrivé. Depuis le jour où nous le perdîmes de vue la dernière fois, les vents forcés le poussèrent jusqu'à la petite île de Masa-Fuéro, à vingt-deux lieues à l'ouest de Juan-Fernandez. Ceux qui nous ont parlé de cette île la dépeignent comme un roc stérile; mais le capitaine Mitchel apprit au chef d'escadre qu'elle était couverte d'arbres et de verdure; il ajouta qu'elle pouvait avoir quatre milles de longueur, et qu'il ne doutait pas qu'en cherchant bien on n'y trouvât quelque petite baie, où un vaisseau qui aurait be-

soin de rafraîchissemens pourrait mouiller.

Il nous manquait alors quatre vaisseaux de notre escadre, et ce récit nous fit naître l'idée que quelqu'un d'eux pourrait bien rencontrer cette île, et la prendre pour celle où nous étions, et qui était le rendez-vous marqué. Cette erreur était d'autant plus facile à commettre, que nous n'avions aucune vue de l'une ni de l'autre de ces îles, sur quoi on pût compter. Cette conjecture porta M. Anson à envoyer le *Tryal*, avec ordre d'examiner toutes les baies et les rades de l'île de Masa-Fuéro, pour savoir si quelqu'un de nos vaisseaux ne s'y trouvait pas. Dès le lendemain on fit passer à bord du *Tyral* quelques-uns de nos meilleurs hommes, pour raccommoder ses agrès, et le mettre en état d'aller en mer. Ces préparatifs étant finis le 4 août, le *Tryal* leva l'ancre, mais le calme qui vint d'abord, et la marée, le firent dériver sur la côte orientale. Le capitaine Saunders fit des feux, et tira plusieurs coups de canon, pour signal de détresse. On envoya à son secours toutes les chaloupes, qui touèrent le vaisseau dans la baie, où il mouilla, jusqu'au lendemain. Il repartit alors à la faveur d'une brise assez fraîche.

Vers le milieu d'août, nos malades, qui se trouvaient à peu près guéris, eurent permission de quitter les tentes, où ils avaient été logés jusqu'alors, et se huter chacun à part. On crut qu'en demeurant ainsi séparés, ils pourraient s'entretenir plus propres, et se rétablir plus vite; on eut soin en même temps de leur enjoindre bien expressément de se rendre tous au bord de la mer, au premier coup de canon qui serait tiré du vaisseau. Leurs occupations étaient de se procurer des rafraîchissemens, de couper du bois, et de faire de l'huile avec la graisse des lions marins. Cette huile nous était bonne à divers usages.

Nous avions, comme je l'ai dit, un four de cuivre à terre, et l'on y cuisait du pain frais pour les malades: mais la principale provision de farine avait été mise à bord de *l'Anne*. J'ai oublié de dire que *le Tryal* nous avait appris, à son arrivée, qu'il avait trouvé cette pinque le 9 de mai sur les côtes du Chili, et qu'ils avaient vogué de compagnie pendant quatre jours, au bout desquels un coup de vent les avait séparés. Cette nouvelle nous avait fait croire que *l'Anne* pourrait nous rejoindre bientôt; mais les mois de juin et juillet s'étant écou-

lés sans que nous la vissions paraître, nous commençâmes à croire qu'elle avait péri. Dès lors, le chef d'escadre ordonna de diminuer les rations de pain. Ce n'était pas à l'égard du pain seulement que nous craignons la disette, depuis que nous fûmes arrivés dans cette île nous nous aperçûmes que le premier munitionnaire que nous avions eu avait négligé de prendre à bord bien des provisions que M. Anson lui avait pourtant expressément ordonné de recevoir du bureau de l'amirauté. Ainsi nous avons plus d'une raison de regretter notre vaisseau d'avitaillement, dont la perte nous paraissait de jour en jour plus probable. Cependant le 16 d'août, vers le midi, nous découvrîmes une voile du côté du nord, et aussitôt le *Centurion* fit signal d'un coup de canon, pour rappeler tous ceux qui étaient à terre. Ils obéirent sur-le-champ, et se rendirent sur le rivage, où ils trouvèrent les chaloupes qui les menèrent à bord. Nous fûmes bientôt prêts à recevoir le vaisseau que nous avions en vue, ami ou ennemi. Quelques-uns croyait que c'était le *Tryal*, retournant de sa course vers l'île de Masa-Fuéro; mais le vaisseau approchant plus près, nous vîmes qu'il portait trois mâts, et qu'ainsi ce ne pouvait être

le *Trxal*. Cette particularité fit naître d'autres conjectures ; les uns voulaient que ce fût *la Séverne*, d'autres la *Perle*, et plusieurs pensèrent qu'il n'était pas de notre escadre : mais à trois heures après midi toutes disputes cessèrent, et on reconnut, à n'en pouvoir douter, que c'était la pinque *Anne*. Quoiqu'il lui fût arrivé, aussi bien qu'au *Gloucester*, de tomber au nord de l'île, elle eut pourtant le bonheur de parvenir à l'ancre, vers les cinq heures du soir. L'arrivée de ce vaisseau d'avitaillement nous remplit tous de joie. On rendit la ration de pain entière à tous les équipages, et nous fûmes délivrés de la crainte de manquer de provisions, avant de pouvoir gagner un port ami ; malheur qui nous eût laissés sans ressources au milieu de ces vastes mers. Ce vaisseau fut le dernier qui nous rejoignit. Comme les divers accidens qu'il essuya, pendant qu'il fut séparé de nous, méritent d'être racontés, ils feront le sujet du chapitre suivant, où je rapporterai aussi l'histoire des autres vaisseaux de notre escadre.

CHAPITRE XIII.

Récit abrégé de ce qui arriva à la pinque *Anne* pendant qu'elle fut séparée de nous.—Naufrage du *Wager*.—Retour de la *Séverne* et de la *Perle*.

QUAND la pinque *Anne* parut à notre vue, nous fûmes surpris de voir que l'équipage d'un vaisseau qui arrivait au rendez-vous deux mois après les autres se trouvât en état de faire la manœuvre sans donner le moindre signe de faiblesse. Nous apprîmes, aussitôt qu'il eut jeté l'ancre, qu'il avait été en relâche depuis le milieu de mai, c'est-à-dire près d'un mois avant notre arrivée dans l'île de Juan Fernandez. Suivant le rapport des gens de l'équipage de ce bâtiment, ils se trouvèrent à quatre lieues de terre, le 16 mai, à 45° 15' de latitude sud. Ils virèrent ensuite de bord et portèrent au sud, mais leur voile de perroquet de misaine vint à se déchirer, et le vent étant ouest-sud-ouest, ils dérivèrent vers la terre. Le capitaine, soit qu'il craignît de ne pouvoir se soutenir contre le vent, soit, comme quelques-uns le

crurent, qu'ils fut las de tenir la mer, porta vers la côte, dans le dessein de trouver quelque abri entre les îles qui sont là en grand nombre. Effectivement, la pinque eut le bonheur, en moins de quatre heures, de trouver un ancrage, à l'est de l'île d'Inchin; mais, ne s'étant pas placée assez près de l'île, et l'équipage n'étant pas assez fort pour filer du câble aussi vite qu'il était nécessaire, ils furent poussés à l'est, la profondeur de l'eau allant en augmentant de vingt-cinq à trente-cinq brasses. Ils continuèrent à dériver, et le lendemain, 17 mai, ils jetèrent la maîtresse ancre, qui les soutint quelque temps; mais le 18, ils chassèrent encore sur leurs ancres jusqu'à ce qu'ils se trouvassent à soixante-cinq brasses d'eau et à un mille de terre. Ils ne s'attendaient alors qu'à échouer dans un endroit où la côte paraissait fort haute et fort escarpée, sans qu'ils visent aucun moyen de sauver le vaisseau ni sa charge. Leurs chaloupes faisaient beaucoup d'eau, et ils ne voyaient aucun lieu où ils pussent aborder, de sorte que tout l'équipage, consistant en seize personnes, matelots ou mousses, se regardaient comme perdus sans ressource, d'autant plus que si quelques-uns d'en-

tre eux, contre toute apparence, eussent pu gagner le rivage, il était probable qu'ils seraient massacrés par les Indiens de ce pays, qui ne connaissent d'Européens que les Espagnols, à qui ils ne font point de quartier. Cependant, la pinque s'approchait toujours de ces rochers terribles qui formaient la côte, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent une petite ouverture entre les terres, qui leur donna une lueur d'espérance. Cette ouverture, qui se trouva être l'entrée d'un canal étroit entre une île et le continent, les mena à un port excellent, aussi sûr et aussi tranquille qu'on en puisse trouver. C'est ainsi que, dans peu de momens, ces gens qui, un instant avant, n'avaient devant les yeux qu'une mort inévitable, trouvèrent, quand ils devaient le moins l'espérer, la sûreté, le repos et des rafraîchissemens:

La pinque mouilla dans ce port qu'on avait découvert d'une manière qui tenait presque du miracle à vingt-cinq brasses de fond, avec une simple hansière et une petite ancre de trois cents livres. Elle y resta près de deux mois, et l'équipage, qui était attaqué du scorbut, s'y rétablit bientôt, au moyen des rafraîchissemens qu'on y trouva en abondance; et de l'eau ex-

cellente que la terre voisine fournit. Comme cet endroit peut être d'une grande utilité à ceux qui navigueront sur ces côtes ou qui peuvent y être jetés par les vents d'ouest, qui règnent presque continuellement dans ces parages, je vais donner la meilleure description qu'il me sera possible de ce port, de sa situation et de ses avantages.

L'île d'Inchin, qui est de cette baie, est apparemment une des îles des Chonos, que les géographes espagnols marquent en grand nombre le long de cette côte. Elles sont habitées, aux rapport des mêmes géographes, par un peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols, et par les cruautés qu'il exerce sur ceux de cette nation qui lui tombent entre ses mains. Il se pourrait bien que ce que nos gens prirent pour le continent fût aussi une île; et que la terre ferme fût beaucoup plus reculée à l'est. Mais il est bon d'avertir qu'il y a deux endroits propres à caréner les vaisseaux, l'eau y étant toujours tranquille: on trouve aussi plusieurs ruisseaux d'une eau excellente, qui tombent dans le port, et dont quelques-uns sont si heureusement disposés, qu'on y peut remplir les futailles dans la double cha-

loupe, par le moyen d'une écope. Nos gens trouvèrent quelques poissons dans ce ruisseau, et surtout quelques mulets d'excellent goût; et ils furent persuadés que, dans une meilleure saison, il était beaucoup plus poissonneux. Les principaux rafraîchissemens qu'ils trouvèrent en cet endroit, étaient des plantes, telles que le céleri sauvage, les orties, et des coquillages, tels que des pétoncles et des moules d'une grandeur extraordinaire et d'un très-bon goût; des oies en grande quantité, des mouettes et des penguins. Tous ces mets étaient exquis pour des gens qui avaient tenu la mer si long-temps. Le climat ne paraissait pas rude, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver: les arbres et le gazon offraient encore quelque verdure aux yeux, et, dans l'été, on y trouverait sûrement plusieurs rafraîchissemens qui y manquaient alors. N'en déplaise aux auteurs espagnols qui ont parlé des habitans de ces îles, nos gens eurent lieu de croire qu'ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi redoutables qu'on les a dépeints, ni par leur nombre ni par leur cruauté. Un autre avantage de ce port, c'est qu'il est fort éloigné des établissemens des Espagnols, et si peu connu d'eux, qu'avec un

peu de précaution, un vaisseau pourrait y séjourner long-temps sans qu'ils en eussent connaissance. De plus, c'est un lieu de facile défense; car, si on était en possession de l'île qui forme le port, et qui n'est accessible que par peu d'endroits, on pourrait, avec peu de forces, garder ce poste, contre tous les efforts dont les Espagnols sont capables dans ces quartiers. Cette île est aussi presque partout escarpée du côté du port, et on a six brasses d'eau tout près de la côte, de sorte que la pinque était ancrée à vingt toises de terre : et il serait difficile de couper ou d'aborder au vaisseau, protégé, à cette distance, par des gens bien postés à terre, dans un lieu presque inattaquable. Tous ces avantages rendent ce lieu digne d'être reconnu avec plus d'exactitude et d'attention qu'il ne l'a encore été.

Cette description devait naturellement être suivie du récit des découvertes que fit l'équipage de la pinque aux environs de cette baie, et des aventures de ses gens pendant deux mois qu'ils y séjournèrent. Mais ils étaient en trop petit nombre pour détacher une partie de leur monde et l'envoyer un peu loin. Ils avaient peur et des Espagnols et des Indiens, et, n'o-

sant perdre leur vaisseau de vue, leurs courses se bornaient aux terres qui bordent le port. D'ailleurs quand ils auraient été certains de n'avoir rien à appréhender, le pays des environs est si couvert de bois et si rempli de montagnes, qu'il est fort difficile d'y pénétrer; ainsi ces gens ne se trouvaient nullement en état de reconnaître l'intérieur du pays. Tout ce qu'ils en savent, c'est que certainement les auteurs espagnols nous en imposent, quand ils représentent cette côte comme habitée par un peuple nombreux et redoutable. Cela n'est sûrement pas vrai, au moins pendant l'hiver; car, durant tout le temps que nos gens y restèrent, ils ne virent qu'une seule famille d'Indiens qui vint dans ce port en pirogue, environ un mois après l'arrivée de la pinque. Cette famille était composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme, et de deux enfans, dont l'aîné pouvait avoir trois ans; l'autre était encore à la mamelle. Ils avaient apparemment avec eux toutes leurs richesses, consistant en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se hutter, un dévidoir passablement usé, un caillou, un fusil à battre du feu, et quel-

ques racines jaunes de très-mauvais goût, qui leur servaient de pain. Le maître de la pinque, dès qu'il les aperçut, envoya son canot, qui les amena à bord, où il les retint, de peur qu'ils n'allassent le découvrir. Il eut soin néanmoins qu'ils ne fussent maltraités en aucune façon. Pendant le jour, ils étaient tout-à-fait libres sur le vaisseau, et la nuit seulement on les renfermait dans le château d'avant. Ils mangeaient avec l'équipage qui en agissait fort bien avec eux, et on leur donnait souvent de l'eau-de-vie, qu'ils aimaient beaucoup, de sorte qu'au commencement ils ne paraissaient pas mécontents de la situation où ils se trouvaient. L'homme surtout était très-satisfait quand le maître le menait avec lui à la chasse, et paraissait prendre grand plaisir lorsqu'on tirait quelques pièces de gibier. Cependant, au bout de plusieurs jours, il parut rêveur et inquiet de se voir prisonnier, quoique sa femme eût gardé sa gaité ordinaire. Cet homme paraissait avoir beaucoup d'esprit naturel; il se faisait entendre avec une adresse admirable, quoiqu'il ne pût parler que par signes avec nos gens, et se montrait en tout curieux et intrépide faiseur de questions. Il était étonné qu'un aussi grand vaisseau fût monté de

si peu de gens, et il en concluait qu'il fallait qu'il en fût mort beaucoup, ce qu'il exprimait en fermant les yeux, et en se couchant étendu sans mouvement sur le tillac. Mais il donna une tout autre preuve de sa sagacité, par la manière dont il s'échappa, après avoir passé huit jours à bord. Ayant remarqué que l'écouille du château d'avant était déclouée, il profita d'une nuit fort noire et orageuse, pour sortir avec sa femme et ses enfans par cette écouille, et les faire passer par dessus les bords du vaisseau et descendre dans le canot. Pour empêcher qu'on ne pût le poursuivre, il coupa les hansières qui retenaient la chaloupe et sa pirogue à l'arrière du vaisseau, et d'abord rama vers terre. Il se conduisit en tout ceci avec tant de diligence et si secrètement, que, quoiqu'on fit bon quart sur le demi-pont, il ne fut découvert que par le bruit de ses rames. Il était trop tard pour songer à le poursuivre. D'ailleurs l'équipage n'avait plus ni canot ni chaloupe; il eut même assez de peine à les rattraper, et l'inquiétude où ils furent à l'occasion de cette perte, fut une partie de la vengeance que l'Indien tira d'eux, pour l'avoir retenu malgré lui. De plus il leur donna une alarme bien vivée dans

le moment qu'il s'enfuit, car ceux qui étaient de quart, au premier bruit qu'ils entendirent, ayant crié aux Indiens, l'équipage se réveilla en sursaut dans la plus grande frayeur, se croyant déjà assailli par une flotte de pirogues armées.

Si la prudence et la résolution que marqua ce sauvage avaient été employées pour quelque chose de plus important que la délivrance de sa petite famille, elles auraient suffi pour le placer au nombre des hommes illustres, comparables aux héros de l'antiquité. L'équipage du vaisseau lui rendit justice, et fut fâché d'avoir été obligé, pour leur propre sûreté, d'ôter la liberté à un homme qui méritait leur estime. Quelques-uns d'entre eux, supposant que cet Indien rôdait encore dans les bois qui sont autour du port, et craignant qu'il ne manquât de provisions, engagèrent le maître à exposer, dans un endroit qui leur parut convenable, les vivres qu'ils crurent pouvoir être les plus agréables à leur prisonnier échappé; et ils furent persuadés que cette attention ne lui avait pas été inutile; car, quelque temps après, on ne trouva plus ces vivres au lieu où on les avait mis, et quelques circonstances firent juger que c'était lui qui les avait enlevés.

D'autres cependant conjecturèrent que cet Indien avait gagné l'île de Chiloé, et craignirent qu'il donnât connaissance de leur séjour dans ce port aux Espagnols, qui pourraient facilement venir les surprendre. A cette occasion, ils obtinrent du maître de la pinque de supprimer l'usage qu'il avait établi de faire tirer tous les soirs un coup de canon, par une imitation assez ridicule de ce qui se pratique sur les vaisseaux de guerre. c'est une circonstance qui sera rappelée dans la suite. Enfin, l'équipage étant suffisamment remis de ses fatigues, et ayant fait le bois et l'eau dont il avait besoin, il mit en mer, et eut un passage heureux à l'île de Juan Fernandez, où il arriva le 16 août.

L'Anne fut, comme je l'ai dit ci-dessus, le dernier vaisseau qui nous joignit au rendez-vous. Le reste de l'escadre consistait en trois vaisseaux, *la Severne*, *la Perle* et *le Wager*, qui nous servait d'arsenal. Les deux premiers nous quittèrent vers le cap Noir, et nous apprîmes depuis qu'ils étaient retournés au Brésil; de sorte que, de tous les vaisseaux qui avaient gagné la mer du Sud, il ne nous manquait que *le Wager*, commandé par le capitaine Cheap. Ce vaisseau avait à bord quelques pièces de

canon avec leurs affûts de campagne, quelques mortiers à la Coehorn, des provisions de guerre et des outils propres pour la guerre de terre. Le capitaine Cheap savait que tout cela était destiné principalement contre Baldivia, que nous avions dessein d'attaquer pour notre première entreprise; il craignait d'arriver le dernier à ce rendez-vous, et qu'on ne s'en prît à lui, si le reste de l'escadre arrivait avant lui devant cette place, et que cette expédition vînt à échouer ou à souffrir le moindre délai.

Mais lorsque, plein de ces idées, il se pressait le plus qu'il pouvait pour gagner le rendez-vous de l'île de Socoro, et ensuite celui de Baldivia, il eut connaissance de terre le 14 mai vers le 47° de latitude méridionale. Il fit tout ce qu'il put pour s'en éloigner, et, dans les mouvemens qu'il se donna pour hâter la manœuvre nécessaire à cet effet, il eut le malheur de tomber de l'échelle de poupe, et de se démettre l'épaule. Cet accident mit le capitaine hors d'état d'agir, et n'avança pas la manœuvre; outre cela, le vaisseau était extrêmement délabré; ainsi l'équipage ne put jamais lui faire gagner le large; bien loin de là, il dériva de plus en plus vers la côte, et le lendemain, à la

pointe du jour, il toucha sur une roche cachée, et peu après échoua entre deux petites îles, à la portée du fusil du rivage.

Le vaisseau resta entier assez long-temps, et l'équipage pouvait facilement se sauver et gagner la terre; mais le désordre s'y mit, et plusieurs d'entre eux, au lieu de faire attention au triste état où ils étaient réduits, se mirent à piller. S'armant des premières armes qu'ils trouvèrent sous leur main, ils menacèrent de mort quiconque oserait s'y opposer. Leur fureur s'augmenta encore par les liqueurs qu'ils trouvèrent à bord, et dont ils s'enivrèrent à tel point, que quelques-uns tombèrent entre les ponts, où l'eau entrait déjà, et s'y noyèrent, étant hors d'état de s'en tirer et de gagner les endroits encore à sec. Le capitaine fit de son mieux pour amener tout son équipage à terre; mais il se vit obligé d'abandonner ces mutins, et de suivre ses officiers et ceux qui furent assez sages pour obéir à ses ordres. Il eut encore la bonté de renvoyer les chaloupes à bord, et de faire presser ceux qui y étaient restés de penser à leur propre conservation. Ses exhortations furent inutiles. Le lendemain une espèce de tempête s'éleva, et le vaisseau paraissant prêt à

se briser, les mutins commencèrent à s'apercevoir du péril qu'ils couraient et à souhaiter d'aller à terre. Leur fureur cependant ne diminua pas pour cela ; car, comme la chaloupe ne venait pas aussi vite qu'ils le désiraient, ils pointèrent une pièce de canon de quatre livres de balles qui était sur le demi-pont, contre la hutte où le capitaine se trouvait logé, et tirèrent deux coups dont les boulets passèrent justement au dessus de cette hutte.

On peut juger, par cet échantillon, du désordre qui régnait parmi ces gens dès qu'ils eurent gagné la terre. Ils s'étaient mis en tête que toute autorité des officiers cessait par la perte du vaisseau ; et comme ils se trouvaient sur une côte déserte, où ils ne pouvaient guère s'attendre à d'autres vivres qu'à ceux qu'ils tireraient de leur vaisseau échoué, cette infortune augmenta encore le trouble parmi eux ; car le travail nécessaire pour sauver ses vivres, l'ordre dans leur distribution, et le soin pour les garder et les conserver manquant également, faute de subordination, la faim d'un côté, les vols et les cachoteries de l'autre, firent naître tant d'aigreur et d'animosité entre ces gens, qu'il n'y eut plus aucun moyen de leur faire entendre raison.

A tous ces sujets de division , il s'en joignit un autre sur un point des plus importans dans l'état où ils se trouvaient : il s'agissait des mesures qu'ils devaient prendre pour en sortir. Le capitaine était résolu d'accommoder les chaloupes du mieux qu'il serait possible et de tirer vers le nord. Il avait encore une centaine d'hommes en état de servir , avait sauvé du vaisseau quelques armes à feu et quelques munitions , et se croyait en état de se rendre maître de tout vaisseau espagnol , tels que ceux qu'on trouve dans ces mers. Il était très-probable qu'ils en rencontreraient quelqu'un aux environs de Chilocé ou de Baldivia , et , qu'après l'avoir pris , il leur servirait à les transporter au rendez-vous de Juan Fernandez. Quand même cette ressource leur eût manqué , leurs chaloupes pouvaient , à la rigueur , leur suffire pour cette traversée. Mais ce projet , quelque sage qu'il fût , ne plut nullement au plus grand nombre. Ils étaient rebutés par les souffrances , par les dangers qu'ils avaient essayés , et incapables de soutenir plus long-temps l'idée d'une entreprise , traversée déjà par tant de malheurs , de sorte qu'on résolut d'allonger la double chaloupe , et de s'en servir aussi bien que des au-

tres pour tirer vers le sud, passer le détroit de Magellan, ranger la côte orientale de l'Amérique méridionale jusqu'au Brésil, où ils croyaient être bien reçus, et trouver moyen de regagner l'Angleterre. Ce voyage était plus hasardeux et de plus longue haleine que celui que proposait le capitaine; mais il leur offrait l'idée flatteuse du retour, et l'espérance de revoir leur patrie. Cela seul suffisait pour les attacher opiniâtement à ce projet. Le capitaine se vit donc forcé de céder à la multitude, et de seindre de se conformer à leur résolution; en gardant par devers soi le dessein d'y apporter tous les obstacles secrets qu'il pourrait. En particulier, il tâcha de diriger l'ouvrage qu'on faisait pour allonger la double chaloupe, de sorte que ce bâtiment, quoique propre à la traversée jusqu'à l'île de Juan Fernandez, ne le parut pas pour une navigation aussi longue que celle qu'il leur fallait faire pour gagner le Brésil.

Le capitaine prit un peu trop tard le parti de la dissimulation. En s'opposant d'abord ouvertement au projet de son équipage, il l'indisposa contre lui; et un accident qui survint malheureusement augmenta de beaucoup cette aigreur. Un bas-officier nommé Cozens avait toujours

paru à la tête des mutins ; il avait déjà eu souvent des querelles avec les officiers qui restaient attachés au capitaine , et traité même celui-ci avec la dernière insolence. Comme sa brutalité et sa pétulance ne faisaient que croître de jour en jour , on ne douta point qu'il ne se tramât quelque complot dont Cozens était le chef. Dans cette persuasion , le capitaine et ses amis se tenaient toujours sur leurs gardes. Un jour que le munitionnaire avait , par ordre du capitaine , retranché la ration à un homme qui ne voulait pas travailler , Cozens vint se mêler de cette affaire , sans même que cet homme l'en priât , et insulta le munitionnaire , qui de son côté , n'étant point du tout endurant , et piqué peut-être d'ailleurs contre Cozens , cria à la mutinerie. Il ajouta que le coquin avait des pistolets , et lui en tira un coup lui-même ; sans l'atteindre pourtant. Le capitaine , à ce bruit , sortit de sa tente , et ne doutant pas que ce coup n'eût été tiré par Cozens , et ne fût le signal d'une sédition , lui tira sans hésiter un coup de pistolet à la tête. Il mourut au bout de quinze jours des suites de sa blessure.

Cette brusque expédition , quoiqu'elle révoltât les esprits , leur en imposa , et les rendit

pour quelque temps plus soumis à l'autorité du capitaine : mais, vers le milieu d'octobre, quand la double chaloupe fut presque achevée et que tout se préparait pour le départ, les mutins s'aperçurent que le capitaine traversait sous main leur projet de retour par le détroit de Magellan, et craignirent qu'il ne vînt enfin à bout de faire échouer ce dessein. Aussitôt ils se déterminèrent à le déposer et à l'arrêter prisonnier, sous prétexte de le ramener en Angleterre, pour y être jugé sur le meurtre de Cozens. En effet, ils lui donnèrent des gardes, quoiqu'ils fussent cependant bien éloignés de vouloir l'emmener avec eux; ils savaient trop bien ce qui les attendait en Angleterre, s'ils y arrivaient avec leur capitaine. Dès qu'ils furent prêts à mettre en mer, ils lui rendirent la liberté, ne lui laissant, pour lui et pour le petit nombre de ceux qui voulurent courir même fortune avec lui, que le jol, à quoi le bateau à rame fut ensuite ajouté, parce que ceux qui le montaient se laissèrent persuader de rejoindre le capitaine.

Lorsque le *Wager* fit naufrage, il ne restait à bord qu'environ cent trente personnes. De ce nombre, il en mourut plus de trente durant leur séjour en cet endroit; près de quatre-vingts

tirèrent vers le sud , dans la chaloupe et le canot. Après leur départ , le capitaine ne conservait plus avec lui que dix-neuf personnes ; c'en était bien assez pour remplir le jol et le bateau à rame , les seuls bâtimens qu'on leur eût laissés. Ce fut le 13 d'octobre , cinq mois après le naufrage du vaisseau , que partirent ceux qui tirèrent vers le sud , en prenant congé par trois saluts de la voix , du capitaine qui était sur le rivage , avec M. Hamilton , lieutenant dans les troupes de débarquement , et le chirurgien. Ces mutins n'arrivèrent à Rio-Grande , dans le Brésil , que le 29 de janvier. Divers accidens les obligèrent de laisser environ une vingtaine des leurs en différens endroits où ils touchèrent ; et la misère leur en ayant enlevé encore plus sur la route , ils étaient réduits à trente hommes lorsqu'ils se présentèrent dans ce port. C'est ce qui ne paraîtra pas surprenant , si l'on fait attention à la hardiesse de leur entreprise. Sans parler de la longueur du voyage , leur bâtiment était à peine assez grand pour les contenir tous ; le peu de provisions qu'ils avaient pu sauver du naufrage du vaisseau ne leur suffisait pas à beaucoup près , et le seul canot qu'ils eussent , et qu'ils tiraient en ouaiche , se détacha et périt ,

de sorte que, manquant de provisions et d'eau, il leur était souvent impossible de descendre à terre, pour en trouver.

Dès que ces gens furent partis, le capitaine proposa à ceux qui étaient restés avec lui de mettre en mer avec le jol et le bateau à rame, pour gagner vers le nord. Mais le temps fut si rude, et la difficulté de se pourvoir de provisions était si grande, qu'il se passa encore deux mois avant qu'ils pussent partir. Il paraît que l'endroit où les jeta le naufrage de leur vaisseau ne fait pas partie du continent, comme ils l'avaient d'abord cru, mais que c'est une île placée à quelque distance, où l'on ne trouve rien autre chose que des coquillages et quelques herbages. Ceux qui s'étaient séparés du capitaine avaient emporté la plus grande partie des provisions qu'on avait pu sauver du naufrage; ainsi le capitaine et ceux qui partageaient son sort se trouvaient souvent réduits à de grandes nécessités; car ils étaient résolus de conserver le peu de provisions qu'ils avaient pour leur voyage. Durant leur séjour dans cette île, que les matelots nommèrent l'île du *Wager*, ils virent de temps en temps un ou deux canots d'Indiens, qui y abordèrent et troquè-

rent avec nos gens quelques poissons et autres vivres. Ces rafraîchissemens les aidèrent un peu, et auraient peut-être été plus abondans dans une autre saison ; car il y avait plusieurs hutes d'Indiens sur le rivage, et on peut croire que, dans le milieu de l'été, plusieurs de ces sauvages viennent y passer quelque temps pour la pêche. Il semble, par ce que nous avons rapporté dans le récit des aventures de la pinque *Anne*, que c'est l'usage des peuples de ces quartiers, de fréquenter cette côte pendant l'été, pour y faire leur pêche, et de se retirer pendant l'hiver dans des climats plus doux vers le nord.

En faisant mention de *l'Anne*, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il est fâcheux que l'équipage du *Wager* ignorât que cette pinque fût si près d'eux ; car elle n'en était pas à plus de trente lieues, et aborda à cette côte à peu près dans le même temps. C'était un bon bâtiment assez grand pour les recevoir tous à bord, et les transporter à Juan Fernandez. Mais il est temps de revenir au capitaine Cheap et à ses gens.

Ils s'embarquèrent dans le bateau à rame et dans le jol, le 14 décembre, après avoir chargé toutes les provisions qu'ils purent tirer du vais-

seau échoué. Leur dessein était de porter au nord; mais à peine avaient-ils été une heure en mer, que le vent devint si violent et les vagues si hautes, qu'ils se virent obligés, de peur de périr, de jeter en mer la plus grande partie de leurs provisions. Cette perte était terrible pour eux, et irréparable dans l'état où il se trouvaient. Cependant, il ne leur restait d'autre parti à prendre que de continuer leur voyage, et d'aborder à terre aussi souvent qu'ils pouvaient pour y chercher les moyens de subsister.

Quinze jours après cet accident, il leur en arriva un autre non moins funeste. Le jol coula à fond étant à l'ancre, et un de ceux qui étaient dedans fut noyé; comme le bateau à rame n'était pas assez grand pour les contenir tous, ils se virent réduits à la dure nécessité d'abandonner quatre soldats de la marine sur ces côtes désertes. Ils continuèrent cependant à porter vers le nord, malgré tous ces désastres, toujours contrariés par les vents, et obligés de temps en temps d'interrompre leur cours, pour chercher quelques vivres. Enfin, vers la fin de janvier, après avoir tenté trois fois inutilement de doubler une pointe de terre, qu'ils prenaient pour le cap nommé par les Espa-

gnols de *Tres-Montes*, il fut résolu unanimement de renoncer à une entreprise qui se trouvait impraticable, et de retourner à l'île du Wâger qu'ils regagnèrent vers le milieu de février, découragés au dernier point, mourans de faim et de fatigue.

A leur arrivée à cette île, ils eurent le bonheur de trouver plusieurs morceaux de viande salée, emportés du vaisseau échoué et qui flottaient sur la mer. Ce secours leur vint le plus à propos du monde, après tous les maux qu'ils avaient soufferts, et, pour comble de bonheur, il arriva en cet endroit deux canots d'Indiens. Un de ces sauvages, natif de Chiloé, parlait un peu espagnol. Comme le chirurgien qui était resté avec le capitaine Cheap, entendait cette langue, il conclut avec l'Indien un marché par lequel ce dernier s'engageait à conduire le capitaine et ses gens dans leur bateau à rame à Chiloé, à condition que ce bâtiment et tout ce qui y appartenait lui demeurerait pour sa peine. Après cet accord, les onze personnes qui composaient seules alors toute cette troupe, s'embarquèrent dans le bateau à rame le 6 mars, pour cette nouvelle expédition. Mais peu de jours après, le capitaine et quatre de ses princi-

paux officiers , étant à terre , les six qui étaient restés dans le bateau à rame avec un autre Indien , remirent en mer et ne revinrent point.

Ceux qui furent laissés à terre avec le capitaine Cheap , étaient M. Byron , M. Hamilton , lieutenant de la marine , Campbell , bas-officier , et Elliot , chirurgien. Il-y avait déjà long-temps que leurs malheurs paraissaient arrivés au comble ; mais ils s'aperçurent bien alors que la situation où ils se trouvaient était beaucoup plus triste que tout ce qu'ils avaient encore éprouvé. Ils se voyaient abandonnés sur une côte déserte , sans vivres et sans aucun moyen d'en recouvrer ; armes , munitions , hardes , tout en un mot était resté dans le bateau à rame , à l'exception des chétifs habits dont ils étaient couverts.

Ils avaient eu tout le temps de peser toutes les circonstances de leur malheur , et de se persuader qu'il était sans remède , lorsqu'ils découvrirent dans le lointain un canot où se trouvait avec sa famille l'Indien qui avait entrepris de les conduire à Chiloé. Il ne fit aucune difficulté de venir les joindre , car il n'avait quitté nos gens que pour aller pêcher , et les avait , en attendant , confiés à cet autre In-

dien , que ceux qui étaient restés dans le bateau à rame avaient emmené avec eux. Mais lorsqu'il fut à terre , et qu'il ne vit plus ni le bateau à rame ni son compagnon , il en parut frappé , et on eut grand peine à lui persuader que cet autre Indien n'avait pas été massacré. Enfin pourtant , convaincu par tout ce qu'on lui dit , il entreprit encore de les mener aux établissemens espagnols , et de les nourrir sur la route , ce qui lui était facile , vu l'habileté commune à tous les Indiens en fait de pêche et de chasse. Ce fut vers le milieu de mars , que ces cinq messieurs partirent pour Chiloé , après que l'Indien leur eût rassemblé les canots nécessaires , et engagé quelques-uns de ses voisins à les naviguer. M. Elliot , le chirurgien , mourut peu après leur embarquement , et ils se trouvèrent réduits à quatre. Enfin , au bout d'un voyage très-difficile par mer et par terre , MM. Cheap , Byron et Campbell , arrivèrent au commencement de juin à Chiloé , où les Espagnols les reçurent avec beaucoup d'humanité. Pour M. Hamilton , une querelle survenue entre les Indiens retarda son voyage , et il n'arriva que deux mois après les autres. Il s'était écoulé douze mois depuis le naufrage du

Wager, lorsque cette troupe, réduite de vingt personnes à quatre, termina cette course fatigante ; il était bien temps , car , pour peu qu'elle eût duré , il n'y a pas d'apparence qu'il en fût réchappé un seul. Le capitaine eut bien de la peine à se remettre.

Après quelque séjour à Chiloé, ils furent transportés à Valparaiso, et de là à Sant-Iago, capitale du Chili, où ils demeurèrent plus d'une année ; et au bout de ce temps , sur la nouvelle d'un cartel réglé entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, le capitaine Cheap, et MM. Byron et Hamilton, eurent permission de retourner en Europe, à bord d'un vaisseau français. Quant à M. Campbell, il changea de religion, pendant son séjour à Sant-Iago ; et s'en alla à Buenos-Ayres avec Pizarro et ses officiers, et il passa avec eux en Espagne, à bord de *l'Asie*. N'ayant pas réussi à entrer au service de cette couronne, il repassa en Angleterre pour tâcher d'y reprendre du service. Après ce détail des aventures de *l'Anne* et des malheurs du *Wager*, je reviens à ce qui nous arriva à nous-mêmes.

CHAPITRE XIV.

Ce qui nous arriva à l'île de Juan Fernandez, depuis l'arrivée de la pinque *Anne*, jusqu'à notre départ de cette île.

Huit jours après l'arrivée de la pinque, le *Tryal*, sloop qui avait été envoyé à la découverte de l'île de Masa-Fuero, revint nous rejoindre. Il avait fait le tour de cette île, sans y voir aucun des vaisseaux de notre escadre. Comme cette île fut mieux reconnue à cette occasion qu'elle ne l'a jamais été, et ne le sera peut-être à l'avenir, je vais rapporter ce que les officiers du *Tryal* nous en dirent. Il n'est pas impossible que cela n'ait son utilité dans la suite.

Les auteurs espagnols parlent de deux îles de Juan Fernandez, la grande et la petite. La première est celle où nous étions ancrés, et la petite, celle que nous allons décrire, et à laquelle ces auteurs donnent le nom de *Masa-Fuero*, parce qu'elle est plus éloignée du continent. Le *Tryal* trouva qu'elle était à vingt-

deux lieues de Juan Fernandez, et à l'ouest vers le sud; elle est plus grande qu'on ne la fait d'ordinaire. On la dépeint comme un rocher stérile, sans bois, sans eau, et absolument inaccessible. Nos gens trouvèrent pourtant qu'elle est couverte d'arbres, et qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la mer; ils virent aussi un endroit au nord de l'île, où un vaisseau peut ancrer, quoique l'ancrage n'y soit pas trop bon; car le rivage a fort peu d'étendue et est escarpé: d'ailleurs l'eau y a trop de profondeur, de sorte qu'il faut mouiller fort près de terre, où l'on est exposé à tous les vents, hormis à celui du sud. Outre ces inconvéniens, il y a une chaîne de rochers qui s'avance, de la pointe orientale de l'île, à deux milles au large; à la vérité, là mer qui vient s'y briser continuellement les fait aisément reconnaître, ce qui les rend peu dangereuses. Cette île a l'avantage que ne possède pas celle de Juan Fernandez, d'être bien peuplée de chèvres. Nos gens y trouvèrent aussi grand nombre de veaux marins et de lions marins; en un mot, ils jugèrent que, quoiqu'il y eût des inconvéniens à choisir cette île pour un lieu de relâche, elle pouvait pourtant en servir en cas de nécessité,

surtout pour un vaisseau seul, qui aurait quelque raison de craindre de rencontrer à Juan Fernandez un ennemi supérieur.

Nous employâmes la fin du mois d'août à décharger les provisions de la pinque, et nous eûmes le chagrin de nous apercevoir qu'une grande partie de notre biscuit, riz, gruau, etc., était gâtée. La pinque, après que nous l'eûmes déchargée, nous étant inutile, le chef d'escadre, suivant les ordres qu'il avait de l'amirauté, fit savoir à M. Gérard, maître de ce vaisseau, qu'il lui donnait son congé, et il lui remit un certificat du temps qu'il avait servi. Avec cet acte, M. Gérard était libre de ramener son bâtiment en Angleterre, ou de gagner tel port où il eût cru pouvoir trouver à charger au plus grand profit de ses propriétaires; mais il savait trop bien que son bâtiment n'était pas en état d'entreprendre un tel voyage. Il écrivit donc le lendemain en réponse à M. Anson, qu'il ne croyait pas possible que ce vaisseau pût tenir la mer sans être entièrement radoubé.

M. Anson donna des ordres en conséquence; mais le radoub de la pinque, tel que les charpentiers le proposaient, était une chose absolument impossible dans la situation où nous

étions ; tout le bois et le fer que nous aurions pu trouver sur l'escadre n'y aurait pas suffi. Ainsi le maître prit le parti de présenter une requête à M. Anson pour le prier, au nom de ses propriétaires, de vouloir acheter le corps et les agrès de la pinque pour l'usage de l'escadre, vu que ce bâtiment n'était pas en état de tenir la mer ; ce marché fut conclu pour la somme de 300 livres sterling, et la pinque fut dégradée.

Tout cela nous mena jusqu'au commencement de septembre. Vers ce temps-là nos gens se trouvèrent assez bien rétablis du scorbut pour qu'on ne craignît plus d'en voir mourir de cette maladie ; c'est ce qui m'a déterminé à choisir ce période pour y placer le compte de ceux que nous perdîmes, compte qui servira à donner l'idée des maux que nous avons soufferts et des forces qui nous restaient. Nos trois vaisseaux, à leur départ d'Angleterre, étaient montés de neuf cent soixante-un hommes ; et, au temps où je parle, il nous en était mort six cent vingt-six ; il nous en restait donc trois cent trente-cinq, les mousses compris. Ce nombre ne suffisait pas, à beaucoup près, pour former un équipage pour le *Centurion*, et était

à peine capable de fournir à la manœuvre nécessaire sur nos trois vaisseaux, en y employant toutes leurs forces. L'idée de l'extrême faiblesse où nous nous trouvions réduits était d'autant plus triste que nous ne savions pas alors ce qu'était devenue l'escadre de Pizarro, et que nous devions supposer qu'une partie au moins de cette escadre aurait gagné la mer du Sud. A la vérité, nous savions, par notre propre expérience, qu'ils ne pouvaient faire ce passage sans souffrir beaucoup; mais, d'un autre côté, tous les ports de ces mers leur étaient ouverts, et toute la puissance du Pérou et du Chili prête à leur donner tout ce dont ils pourraient avoir besoin et à les recruter suffisamment. Nous avions eu de plus connaissance qu'on équipait une escadre à Callao; et, quelque méprisables que soient les vaisseaux et les marins de ces quartiers, rien de ce qui pouvait porter le nom de vaisseau de guerre ne pouvait être plus faible que nous. Quand même nous n'aurions rien eu à craindre des forces navales des Espagnols, notre faiblesse seule nous mettait dans la situation la plus désagréable; nous ne pouvions attaquer une seule place un peu considérable; car en risquant de perdre seulement vingt hommes,

nous risquions le tout ; ainsi, nous nous voyions dans la nécessité de nous contenter de quelques chétives prises que nous pourrions faire en mer avant d'être découverts, après quoi il ne nous restait d'autre parti à prendre que de nous en retourner au plus vite, trop contents de regagner notre patrie. Revenons à notre histoire.

Vers le commencement de septembre, nos gens étant assez bien remis et la saison propre à naviguer dans ces mers approchant, nous nous évertuâmes et travaillâmes à force à mettre nos vaisseaux en état de partir. Nous découvriâmes au nord-est, le 8, à onze heures du matin, un bâtiment, qui s'approcha jusqu'à ce que ses basses voiles parussent sur l'horizon. Nous ne doutions pas que ce ne fût un vaisseau de notre escadre, lorsque nous remarquâmes qu'au lieu de continuer à porter sur l'île, le vaisseau changeait de cours, et s'éloignait en tirant vers l'est ; nous pensâmes qu'il fallait que ce fût un navire espagnol. Alors il s'éleva de grandes disputes entre nous pour savoir s'il était possible que ce vaisseau eût découvert nos tentes ; quelques-uns voulaient à toute force que cela fût, et disaient même que sûrement il n'avait

tourné vers l'est, au lieu de relâcher dans l'île, que parce qu'il était venu assez près du rivage pour apercevoir quelque chose qui lui avait fait soupçonner qu'il n'était pas loin de l'ennemi ; mais nous remîmes à un autre temps la décision de cette contestation, et il fut décidé qu'on donnerait la chasse à ce bâtiment. Comme *le Centurion* était plus à portée que les autres, tout notre équipage s'y transporta et travailla avec beaucoup d'ardeur à mettre à la voile, ce que nous fîmes vers les cinq heures du soir. Cependant le vent était si faible que nous fûmes obligés d'employer toutes nos chaloupes à nous remorquer hors de la baie ; encore dura-t-il si peu, qu'après nous avoir poussés à deux ou trois lieues en mer, il dégénéra en calme tout plat. La nuit survenant alors, nous perdîmes de vue le vaisseau que nous poursuivions, et nous attendîmes le jour avec impatience, espérant qu'il serait retenu par le calme aussi bien que nous. Il est vrai que le contraire pouvait facilement arriver, parce qu'il était plus ayant en mer que nous. Aussi, quand le jour revint, nous trouvâmes, à notre grand chagrin, qu'il avait si bien pris le large, qu'on ne pouvait plus le découvrir du haut de notre grand mât, quoi-

qu'il fit un fort beau temps. Comme nous ne pouvions plus douter que ce ne fût un navire ennemi, et que c'était le premier que nous eussions vu dans ces mers, nous résolûmes de n'en pas abandonner légèrement la chasse. Dans ce même temps, une petite brise s'étant élevée de l'ouest-nord-ouest, nous tendîmes toutes nos voiles, et portâmes au sud-est, dans l'espérance de joindre ce vaisseau, que nous supposions destiné pour Valparaiso. Nous continuâmes ce cours tout ce jour et le lendemain sans rien découvrir; ce qui nous fit résoudre à abandonner la poursuite du navire, qui devait, selon toutes les apparences, avoir déjà gagné le lieu de sa destination. Nous nous disposâmes donc à retourner à Juan Fernandez. A la pointe du jour, nous fûmes agréablement surpris de découvrir par proue un vaisseau à quatre ou cinq lieues de nous. Nous fîmes force de voiles pour lui donner la chasse; et reconnûmes bientôt que ce n'était pas le même navire que nous avions poursuivi auparavant. Il porta d'abord sur nous sous pavillon espagnol, et nous fit un signal de reconnaissance; mais voyant que nous n'y répondions pas; il serra le vent et courut au sud. Nos gens s'animèrent à cette vue, et travaillè-

rent avec toute l'ardeur imaginable aux manœuvres propres à accélérer notre cours. Le navire que nous poursuivions paraissait fort grand, et comme il nous avait pris pour un vaisseau qui avait vogué de compagnie avec lui, nous en conclûmes que c'était un vaisseau de guerre, apparemment de l'escadre de Pizarro. Dans cette supposition, le chef d'escadre donna ordre de rompre toutes les cabanes des officiers et de les jeter à la mer, aussi bien que les futailles d'eau et de provisions qui pouvaient empêcher le service du canon, de sorte que notre vaisseau fut bientôt débarrassé et préparé pour le combat. Vers les neuf heures, le temps s'embruma, et nous eûmes une ondée de pluie qui nous fit perdre de vue le vaisseau que nous chassions. Nous craignîmes, si ce temps continuait, que l'ennemi ne nous échappât, soit en changeant de bordée, soit par quelque autre artifice; mais l'air s'éclaircit en moins d'une heure, et nous trouvâmes que nous avions beaucoup gagné et même presque atteint ce vaisseau. Nous vîmes alors que c'était un vaisseau marchand, qui n'avait pas seulement une rangée de canons. A midi et demi nous fûmes à portée de lui tirer quatre coups de canon dans ses manœuvres, sur quoi

il amena ses huniers et porta sur nous, mais en grande confusion. Aussitôt que nous fûmes à portée de la voix, le chef d'escadre ordonna à l'équipage de ce vaisseau de mettre en panne sous le vent, fit mettre la chaloupe en mer, et envoya M. Saumarez, son premier lieutenant, pour prendre possession de la prise, et en faire passer d'abord les officiers et les passagers, et ensuite tous les autres prisonniers à bord du *Centurion*. Tous ces gens reçurent M. Saumarez avec des témoignages de la plus rampante soumission, car ils craignaient, et surtout les passagers, qui étaient au nombre de vingt-cinq, toutes sortes de mauvais traitemens. Mais le lieutenant tâcha de les rassurer par des manières polies, et leur dit qu'ils trouveraient dans le chef d'escadre un ennemi généreux, dont le caractère distinctif n'était pas moins la douceur et l'humanité que la fermeté et le courage. Les prisonniers transportés à notre bord nous apprirent que la prise se nommait *Nuestra Señora del Monte Carmelo*, et était commandée par don Manuel Zamora. Sa charge consistait principalement en sucre, et en grande quantité d'étoffes de laine bleue, qui se fabriquent dans la province de Quito, et ressemblent à nos draps

grossiers, quoique fort inférieures en qualité. Il y avait encore plusieurs balles d'autres étoffes grossières, de différentes couleurs, assez semblables à la bayette de Colchester, et qu'ils appellent dans ces quartiers *pannia da tierra*; sans compter quelques balles de coton et de tabac assez bon, quoique extrêmement fort. Outre cette cargaison, nous y trouvâmes ce que nous cherchions avec beaucoup plus d'empressement, je veux dire plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, et vingt-trois serons de piastres, pesant 200 livres *aver du poids*, chacun. Ce vaisseau était de quatre cent cinquante tonneaux, et l'équipage montait à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Il était parti de Callao vingt-sept jours avant qu'il tombât entre nos mains, et était destiné pour Valparaiso dans le Chili, où il devait se charger pour le retour, de blé, de vin de Chili, de quelque or, de bœuf séché, et de menu cordage, dont on fait du gros cordage à Callao. Ce bâtiment avait été construit plus de trente ans auparavant; mais comme on ne navigue dans ces mers que pendant la belle saison, et que le climat y est très-doux, il passait encore pour un bon vaisseau. Il n'y avait que trois pièces de canon de

quatre livres, hors d'état de servir, leurs affûts étant à peine assez forts pour les porter; et pour toutes petites armes il y avait quelques pistolets appartenant aux passagers. Les prisonniers nous apprirent encore qu'ils étaient partis de Callao en compagnie de deux autres vaisseaux, dont ils avaient été séparés peu de jours auparavant; et que d'abord ils nous avaient pris pour un de ces deux vaisseaux. Sur la description que nous leur fîmes du navire auquel nous avions donné la chasse, ils nous assurèrent que c'était un des deux qui avaient navigué de conserve avec eux, mais que ce vaisseau, en s'approchant assez près de l'île de Juan Fernandez, pour pouvoir en être vu, avait péché contre les instructions des intéressés, qui avaient défendu la chose expressément, dans l'idée que, si quelque escadre anglaise se trouvait dans ces mers, cette île serait probablement le rendez-vous des vaisseaux.

La prise du vaisseau *le Callao* nous procura aussi d'importantes lumières, tant par les conversations que nous eûmes avec nos prisonniers, que par les lettres et autres papiers que nous trouvâmes à bord. Jusqu'alors nous n'avions pas su au juste la force et la destination

de l'escadre qui croisait à la hauteur de Madère, lorsque nous touchâmes à cette île, et qui chassa après cela sur *la Perle* dans notre trajet de Sainte-Catherine au port Saint-Julien. Nous sûmes donc que c'était une escadre composée de cinq grands vaisseaux espagnols, commandée par l'amiral Pizarro, et destinée à traverser nos desseins. Ce ne fut pas une médiocre satisfaction pour nous d'apprendre en même temps que Pizarro, malgré tous ses efforts pour doubler le cap Horn, avait été obligé de regagner la rivière de la Plata, avec perte de deux de ses plus gros vaisseaux. C'était là une grande nouvelle dans l'état de faiblesse où nous nous trouvions. Nous apprîmes de plus que le vice-roi du Pérou, dans la supposition que nous devions arriver sur la côte vers le mois de mai précédent, avait mis un embargo sur tous les vaisseaux dans les mers du Sud. Mais sur les nouvelles qu'on eut par terre de tous les maux que Pizarro avait soufferts, et dont nous devions aussi avoir nécessairement essuyé une partie, puisque nous avions été en mer dans le même temps, on fut d'autant plus persuadé que nous avions fait naufrage ou péri en mer, ou du moins été obligés de nous

en retourner, que l'embargo avait été levé.

Ce dernier article nous donna lieu d'espérer que, comme l'ennemi ignorait encore que nous eussions doublé le cap Horn, nous pourrions faire sur les Espagnols quelques captures considérables qui nous dédommageraient de l'impuissance où nous étions d'attaquer quelques-unes de leurs principales places. Ce que nous pouvions conclure de certain du rapport de nos prisonniers, était que, soit que nous fissions des prises plus ou moins considérables, du moins, faibles comme nous étions, nous n'avions rien à craindre de toutes les forces de l'Espagne dans cette partie du monde. Nous ne laissions pas d'avoir été à cet égard dans un très-grand danger, car nous apprîmes par des lettres trouvées à bord de cette prise, que Pizarro, après avoir regagné la rivière de la Plata, avait averti le vice-roi du Pérou, par l'express qu'il avait dépêché, qu'il serait possible que quelques vaisseaux de l'escadre anglaise parvinssent à doubler le cap Horn; mais que, sachant par sa propre expérience qu'ils ne pourraient arriver dans ces mers qu'avec peu de monde, et hors d'état de faire la moindre défense, il conseillait au vice-roi, pour

plus grande sûreté, d'armer en guerre les vaisseaux qui se trouveraient disponibles, et de les envoyer vers le Sud, où probablement ils surprendraient nos vaisseaux l'un après l'autre, et avant que nous eussions eu l'occasion de toucher à quelque endroit pour nous y procurer des rafraîchissemens. Le vice-roi partagea cet avis, qui était très-bon, et fit d'abord équiper et partir quatre vaisseaux de Callao; un de cinquante pièces de canon, deux de quarante, et un de vingt-quatre. Trois de ces vaisseaux eurent ordre d'aller croiser à la hauteur du port de la Conception, et l'autre à celle de l'île de Juan Fernandez. Ils restèrent jusqu'au 6 juin aux endroits qui leur avaient été assignés, et ne reprirent qu'alors le chemin de Callao, entièrement persuadés que, puisque nous ne paraissions pas et que, suivant eux, c'était une chose impossible de tenir si longtemps la mer, nous devions avoir péri, ou du moins nous être vus contraints de retourner. Comme ils ne quittèrent leur croisière que peu de jours avant notre arrivée à Juan Fernandez, il est manifeste que, si nous avions touché à cette île le 28 mai, dans le temps que nous la cherchions la première fois, et que nous n'eus-

sions pas dirigé notre cours vers le continent , pour assurer notre point de partance , nous aurions sûrement rencontré quelque partie de l'escadre espagnole. Or, comme dans l'état où nous étions , il ne nous était pas possible de résister à un ennemi bien pourvu de tout , cette rencontre aurait apparemment été fatale , non-seulement à nous , mais aussi au *Tryal* , au *Gloucester* , et à la pinque *Anne* , qui nous joignirent séparément ; ainsi ce que nous regardâmes dans le temps comme un grand malheur , parce que nous perdimes beaucoup de monde pour avoir tenu long-temps la mer , fut au contraire le comble du bonheur. J'ajouterai simplement que ces vaisseaux espagnols , envoyés pour nous surprendre , avaient été dispersés par une tempête , durant le temps qu'ils étaient en croisière , et qu'après leur arrivée à Callao , ils avaient été désarmés. Nos prisonniers nous apprirent de plus , qu'en quelque temps qu'on reçût à Lima la nouvelle que nous étions dans ces mers , il se passerait au moins deux mois avant qu'on pût remettre une escadre en mer.

Notre curiosité , sur les articles les plus importants , étant ainsi satisfaite , nous fîmes pas-

ser à bord du *Centurion* la plupart de nos prisonniers, et tout l'argent, et fimes, vers les huit heures du soir, cours au nord, en compagnie de notre prise. Le lendemain matin à six heures nous découvrîmes l'île de Juan Fernandez, où nous ancrâmes ensemble le jour suivant.

Étant arrivés à l'île de Juan Fernandez, nous examinâmes avec plus de soin les lettres trouvées à bord de notre prise; et, comme il parut par ces lettres, aussi-bien que par le rapport de nos prisonniers, que plusieurs autres vaisseaux marchands devait partir de Callao pour Valparaïso, M. Anson dépêcha le lendemain le *Tryal*, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces ports, après en avoir renforcé l'équipage de dix hommes tirés de son propre vaisseau. M. Anson résolut aussi, en conséquence de ce que nous avions appris, de séparer les vaisseaux qui étaient sous son commandement, et de les employer en différentes croisières, afin d'augmenter la probabilité de faire des prises, et de diminuer celle d'être découverts de la côte.

La prise que nous venions de faire avait ranimé les espérances de nos équipages; ils la

regardèrent comme un gage de succès qui leur rendit le courage et leur fit oublier leurs maux passés : en conséquence ils travaillèrent avec ardeur à transporter de l'eau à bord, et à tout préparer pour le départ. Mais comme, malgré leur empressement, ces occupations nous emportèrent quatre ou cinq jours, le chef d'escadre fit, durant ce intervalle, passer l'artillerie appartenant à la pinque *Anne*, et qui consistait en quatre pièces de six livres de balle; et quatre autres de quatre livres, et en deux pierriers, à bord du *Carmelo*. Il envoya aussi à bord du *Gloucester* six passagers; et vingt-trois matelots pour la manœuvre du vaisseau, et donna ordre au capitaine Mitchel de quitter l'île le plus tôt qu'il serait possible, le succès de sa course dépendant de la diligence qu'il ferait. Cet officier devait avancer jusqu'à cinq degrés de latitude méridionale, et croiser en cet endroit à la hauteur des côtes les plus élevées de Paita, à une assez grande distance de ces côtes, pour que le vaisseau ne fût pas découvert. Il lui était enjoint de ne point quitter cette croisière avant l'arrivée du chef d'escadre, qui viendrait le joindre dès qu'il saurait que le vice-roi aurait

équipé en guerre les vaisseaux de Callao , ou dès que quelque autre avis rendrait leur jonction nécessaire. Ces ordres ayant été remis au capitaine du *Gloucester*, et tout étant prêt pour le départ , nous levâmes l'ancre , le samedi suivant , 19 de septembre, en compagnie de notre prise , et sortîmes de la baie , en disant un dernier adieu à l'île de Juan Fernandez. Nous portâmes à l'est , dans l'intention de joindre le *Tryal* , qui croisait à la hauteur de Valparaiso.

FIN DU TOME VINGT-CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

NOTICE sur George Anson	v
CHAP. I ^{er} . De l'équipement de l'escadre. — Incidens relatifs à cette escadre, depuis la résolution de la mettre en mer jusqu'à son départ de Sainte-Hélène.	11
CHAP. II. Passage de Sainte-Hélène à l'île de Madère. — Courte description de cette île. — Ce qui nous y arriva	32
CHAP. III. Histoire de l'escadre commandée par don Joseph Pizarro	42
CHAP. IV. Continuation du voyage depuis Madère jusqu'à l'île de Sainte-Catherine	64
CHAP. V. Ce qui nous arriva à Sainte-Catherine. — Description de cette île. — Quelques remarques sur le Brésil	70
CHAP. VI. Navigation depuis Sainte-Catherine jusqu'au port Saint-Julien. — Remarques sur ce port, et sur le pays situé au sud de la rivière de la Plata	93
CHAP. VII. Départ de la baie de Saint-Julien. — Notre navigation jusqu'au détroit de Lemaire	107

CHAP. VIII. Navigation depuis le détroit de Lemaire jusqu'au cap Noir	112
CHAP. IX. Avis aux navigateurs qui voudront doubler le cap Horn	121
CHAP. X. Navigation depuis le cap Noir jusqu'à l'île de Juan Fernandez	132
CHAP. XI. Arrivée du <i>Centurion</i> à l'île de Juan Fernandez. — Description de cette île.	145
CHAP. XII. Arrivée du <i>Gloucester</i> à l'île de Juan Fernandez; celle de <i>l'Anne</i> , et ce que nous fîmes jusqu'à l'arrivée de cette dernière.	168
CHAP. XIII. Récit abrégé de ce qui arriva à la pinque <i>Anne</i> pendant qu'elle fut séparée de nous. — Naufrage du <i>Wager</i> . — Retour de <i>la Severne</i> et de <i>la Perle</i>	180
CHAP. XIV. Ce qui nous arriva à l'île de Juan Fernandez, depuis l'arrivée de la pinque <i>Anne</i> jusqu'à notre départ de cette île.	206

FIN DE LA TABLE.

L-5

C-21

JF 467